B

N° 14 15

Library
of the
University of Toronto

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lettresdedeuxama05rous

JULIE,

OU

LA NOUVELLE HELOÏSE.

TOME CINQUIEME.

LETTRES

DE DEUX AMANS,

Habitans d'une petite Ville
au pied des Alpes.

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

PAR J. J. ROUSSEAU.

CINQUIEME PARTIE.

A AMSTERDAM,

Chez MARC MICHEL REY.

M. DCC. LXI.

LETTRES

DE DEUX AMANS,

HABITANS D'UNE PETITE VILLE, AU PIED DES ALPES.

CINQUIEME PARTIE.

LETTRE I.

De Milord Edouard (*).

SOrs de l'enfance, ami, reveille-toi. Ne livre point ta vie entiere au long ſommeil de la raiſon. L'âge s'écoule, il

(*) Cette lettre paroit avoir été écritte avant la reception de la précédente.

il ne t'en reſte plus que pour être ſage. A trente ans paſſés, il eſt tems de ſonger à ſoi; commence donc à rentrer en toi-même, & ſois homme une fois avant la mort.

Mon cher, votre cœur vous en a longtems impoſé ſur vos lumieres. Vous avez voulu philoſopher avant d'en être capable; vous avez pris le ſentiment pour de la raiſon, & content d'eſtimer les choſes par l'impreſſion qu'elles vous ont faite, vous avez toujours ignoré leur véritable prix. Un cœur droit eſt, je l'avoue, le premier organe de la vérité; celui qui n'a rien ſenti ne ſait rien apprendre; il ne fait que floter d'erreurs en erreurs, il n'acquiert qu'un vain ſavoir & de ſtérilès connoiſſances, parce que le vrai raport des choſes à l'homme, qui eſt ſa principale ſcience, lui demeure toujours caché. Mais c'eſt ſe borner à la premiere moitié de cette ſcience que de ne pas étudier encore

les

les raports qu'ont les choſes entre elles, pour mieux juger de ceux qu'elles ont avec nous. C'eſt peu de connoitre les paſſions humaines, ſi l'on n'en ſait apprécier les objets; & cette ſeconde étude ne peut ſe faire que dans le calme de la méditation.

La jeuneſſe du ſage eſt le tems de ſes expériences, ſes paſſions en ſont les inſtrumens; mais après avoir appliqué ſon ame aux objets extérieurs pour les ſentir, il la retire au dedans de lui pour les conſidérer, les comparer, les connoitre. Voila le cas où vous devez être plus que perſonne au monde. Tout ce qu'un cœur ſenſible peut éprouver de plaiſirs & depeines a rempli le votre; tout ce qu'un homme peut voir, vos yeux l'ont vû. Dans un eſpace de douze ans vous avez épuiſé tous les ſentimens qui peuvent être épars dans une longue vie, & vous avez aquis, jeune encore, l'expé-

rience d'un vieillard. Vos premieres obſervations ſe ſont portées ſur des gens ſimples & ſortant preſque des mains de la nature, comme pour vous ſervir de piece de comparaiſon. Exilé dans la capitale du plus célebre peuple de l'univers, vous êtes ſauté, pour ainſi dire à l'autre extrémité: le génie ſupplée aux intermédiaires. Paſſé chez la ſeule nation d'hommes qui reſte parmi les troupeaux divers dont la terre eſt couverte, ſi vous n'avez pas vû regner les loix, vous les avez vû du moins exiſter encore; vous avez appris à quels ſignes on reconnoit cet organe ſacré de la volonté d'un peuple, & comment l'empire de la raiſon publique eſt le vrai fondement de la liberté. Vous avez parcouru tous les climats, vous avez vu toutes les régions que le ſoleil éclaire. Un ſpectacle plus rare & digne de l'œil du ſage, le ſpectacle d'une ame ſublime & pure, triomphant de ſes paſſions & regnant ſur elle-même eſt celui dont

dont vous jouiſſez. Le premier objet qui frappa vos regards eſt celui qui les frappe encore, & votre admiration pour lui n'eſt que mieux fondée après en avoir contemplé tant d'autres. Vous n'avez plus rien à ſentir ni à voir qui mérite de vous occuper. Il ne vous reſte plus d'objet à regarder que vous-même, ni de jouïſſance à goûter que celle de la ſageſſe. Vous avez vécu de cette courte vie; ſongez à vivre pour celle qui doit durer.

Vos paſſions, dont vous futes longtems l'eſclave, vous ont laiſſé vertueux. Voila toute votre gloire; elle eſt grande, ſans doute, mais ſoyez en moins fier. Votre force même eſt l'ouvrage de votre foibleſſe. Savez-vous ce qui vous a fait aimer toujours la vertu? Elle a pris à vos yeux la figure de cette femme adorable qui la répréſente ſi bien, & il ſeroit difficile qu'une ſi chere image vous en laiſſât perdre le goût. Mais ne l'aimerez-vous

jamais pour elle ſeule, & n'irez-vous point au bien par vos propres forces, comme Julie a fait par les ſiennes? Entouſiaſte oiſif de ſes vertus, vous bornerez-vous ſans ceſſe à les admirer, ſans les imiter jamais? Vous parlez avec chaleur de la maniere dont elle remplit ſes devoirs d'épouſe & de mere; mais vous, quand remplirez-vous vos devoirs d'homme & d'ami à ſon exemple? Une femme a triomphé d'elle-même, & un philoſophe a peine à ſe vaincre! Voulez-vous donc n'être toujours qu'un diſcoureur comme les autres, & vous borner à faire de bons livres, au lieu de bonnes actions (*)? Prenez-y garde, mon cher;

(*) Non, ce ſiecle de la philoſophie ne paſſera point ſans avoir produit un vrai Philoſophe. J'en connois un, un ſeul, j'en conviens; mais c'eſt beaucoup encore, & pour comble de bonheur, c'eſt dans mon pays qu'il exiſte. L'oſerai-je nommer ici, lui dont la véritable gloire eſt d'avoir ſu reſter peu connu? Savant & modeſte

cher; il regne encore dans vos lettres un ton de moleſſe & de langueur qui me déplait, & qui eſt bien plus un reſte de votre

deſte Abauzit, que votre ſublime ſimplicité pardonne à mon cœur un zele qui n'a point votre nom pour objet. Non, ce n'eſt pas vous que je veux faire connoître à ce ſiecle indigne de vous admirer; c'eſt Geneve que je veux illuſtrer de votre ſéjour; ce ſont mes Concitoyens que je veux honorer de l'honneur qu'ils vous rendent. Heureux le pays où le mérite qui ſe cache en eſt d'autant plus eſtimé! Heureux le peuple où la jeuneſſe altiere vient abbaiſſer ſon ton dogmatique & rougir de ſon vain ſavoir, devant la docte ignorance du ſage! Vénérable & vertueux vieillard! vous n'aurez point été prôné par les beaux-eſprits; leurs bruyantes Académies n'auront point retenti de vos éloges; au lieu de dépoſer comme eux votre ſageſſe dans des livres, vous l'aurez miſe dans votre vie pour l'exemple de la patrie que vous avez daigné vous choiſir, que vous aimez, & qui vous reſpecte. Vous avez vécu comme Socrate; mais il mourut par la main de ſes concitoyens, & vous êtes chéri des votres.

votre paſſion qu'un effet de votre caractere. Je hais par tout la foibleſſe, & n'en veux point dans mon ami. Il n'y a point de vertu ſans force, & le chemin du vice eſt la lâcheté. Oſez-vous bien compter ſur vous avec un cœur ſans courage? Malheureux! Si Julie étoit foible, tu ſuccomberois demain & ne ſerois qu'un vil adultere. Mais te voila reſté ſeul avec elle; apprends à la connoitre, & rougis de toi.

J'eſpere pouvoir bientôt vous aller joindre. Vous ſavez à quoi ce voyage eſt deſtiné. Douze ans d'erreurs & de troubles me rendent ſuſpect à moi-même; pour reſiſter j'ai pu me ſuffire, pour choiſir il me faut les yeux d'un ami; & je me fais un plaiſir de rendre tout commun entre nous; la reconnoiſſance auſſi bien que l'attachement. Cependant, ne vous y trompez pas; avant de vous accorder ma confiance, j'examinerai ſi vous en êtes digne,

gne, & ſi vous méritez de me rendre les ſoins que j'ai pris de vous. Je connois votre cœur, j'en ſuis content; ce n'eſt pas aſſés; c'eſt de votre jugement que j'ai beſoin dans un choix où doit préſider la raiſon ſeule, & où la mienne peut m'abuſer. Je ne crains pas les paſſions qui, nous faiſant une guerre ouverte, nous avertiſſent de nous mettre en deffenſe, nous laiſſent, quoiqu'elles faſſent, la conſcience de toutes nos fautes, & auxquelles on ne cede qu'autant qu'on leur veut ceder. Je crains leur illuſion qui trompe au lieu de contraindre, & nous fait faire ſans le ſavoir, autre choſe que ce que nous voulons. On n'a beſoin que de ſoi pour réprimer ſes penchans; on a quelquefois beſoin d'autrui pour diſcerner ceux qu'il eſt permis de ſuivre, & c'eſt à quoi ſert l'amitié d'un homme ſage qui voit pour nous ſous un autre point de vue les objets que nous avons intérêt à bien connoitre. Son-

gez donc à vous examiner & dites-vous ſi toujours en proye à de vains regrets vous ſerez à jamais inutile à vous & aux autres, ou ſi reprenant enfin l'empire de vous-même vous voulez mettre une fois votre ame en état d'éclairer celle de votre ami.

Mes affaires ne me retiennent plus à Londres que pour une quinzaine de jours; je paſſerai par notre armée de Flandres où je compte reſter encore autant; de ſorte que vous ne devez guere m'attendre avant la fin du mois prochain ou le commencement d'octobre. Ne m'écrivez plus à Londres mais à l'armée ſous l'addreſſe ci-jointe. Continuez vos deſcriptions; malgré le mauvais ton de vos lettres elles me touchent & m'inſtruiſent; elles m'inſpirent des projets de retraite & de repos convenables à mes maximes & à mon âge. Calmez ſurtout l'inquiétude que vous m'avez donnée ſur Madame de Wolmar: ſi ſon ſort n'eſt pas heureux, qui doit oſer aſpirer

à

à l'être? Après le détail qu'elle vous a fait, je ne puis concevoir ce qui manque à ſon bonheur. (*)

(*) Le galimathias de cette Lettre me plait, en ce qu'il eſt tout à fait dans le caractere du bon Edouard, qui n'eſt jamais ſi philoſophe que quand il fait des ſotiſes, & ne raiſonne jamais tant que quand il ne ſait ce qu'il dit.

LETTRE II.

A Milord Edouard.

OUi, Milord, je vous le confirme avec des tranſports de joye, la ſcene de Meillerie a été la criſe de ma folie & de mes maux. Les explications de M. de Wolmar m'ont entierement raſſuré ſur le véritable état de mon cœur. Ce cœur trop foible eſt gueri tout autant qu'il peut l'être, & je prefere la triſteſſe d'un regret imaginaire à l'effroi d'être ſans ceſſe aſſiegé par le crime. Depuis le retour de ce digne ami, je ne balance plus à lui donner un nom ſi cher & dont vous m'avez ſi bien fait ſentir tout le prix. C'eſt le moindre titre que je doive à quiconque aide à me rendre à la vertu. La paix eſt au fond de mon ame comme dans le ſéjour que j'habite. Je commence à m'y voir

voir ſans inquiétude, à y vivre comme chez moi; & ſi je n'y prends pas tout à fait l'autorité d'un maitre, je ſens plus de plaiſir encore à me regarder comme l'enfant de la maiſon. La ſimplicité, l'égalité que j'y vois regner ont un attrait qui me touche & me porte au reſpect. Je paſſe des jours ſerains entre la raiſon vivante & la vertu ſenſible. En fréquentant ces heureux époux, leur aſcendant me gagne & me touche inſenſiblement, & mon cœur ſe met par degrès à l'uniſſon des leurs, comme la voix prend ſans qu'on y ſonge le ton des gens avec qui l'on parle.

Quelle retraite délicieuſe! quelle charmante habitation! Que la douce habitude d'y vivre en augmente le prix! & que, ſi l'aſpect en paroit d'abord peu brillant, il eſt difficile de ne pas l'aimer auſſi-tôt qu'on la connoit! Le goût que prend Madame de Wolmar à remplir ſes no-

bles devoirs, à rendre heureux & bons ceux qui l'approchent, ſe communique à tout ce qui en eſt l'ôbjet, à ſon mari, à ſes enfans, à ſes hôtes, à ſes domeſtiques. Le tumulte, les jeux bruyans, les longs éclats de rire ne retentiſſent point dans ce paiſible ſéjour; mais on y trouve partout des cœurs contens & des viſages gais. Si quelquefois on y verſe des larmes, elles ſont d'attendriſſement & de joye. Les noirs ſoucis, l'ennui, la triſteſſe n'approchent pas plus d'ici que le vice & les remords dont ils ſont le fruit.

Pour elle, il eſt certain qu'excepté la peine ſecrette qui la tourmente & dont je vous ai dit la cauſe dans ma précedente lettre (*), tout concourt à la rendre heureuſe. Cependant avec tant de raiſons de l'être, mille autres ſe déſoleroient à ſa place.

(*) Cette précedente lettre ne ſe trouve point. On en verra ci-après la raiſon.

ce. Sa vie uniforme & retirée leur ſeroit inſupportable ; elles s'impatienteroient du tracas des enfans; elles s'ennuyeroient des ſoins domeſtiques; elles ne pourroient ſouffrir la campagne; la ſageſſe & l'eſtime d'un mari peu careſſant ne les dédomageroient ni de ſa froideur ni de ſon âge ; ſa préſence & ſon attachement même leur ſeroient à charge. Ou elles trouveroient l'art de l'écarter de chez lui pour y vivre à leur liberté, ou s'en éloignant elles-mêmes, elles mépriſeroient les plaiſirs de leur état, elles en chercheroient au loin de plus dangereux, & ne ſeroient à leur aiſe dans leur propre maiſon que quand elles y ſeroient étrangeres. Il faut une ame ſaine pour ſentir les charmes de la retraite; on ne voit guere que des gens de bien ſe plaire au ſein de leur famille & s'y renfermer volontairement; s'il eſt au monde une vie heureuſe, c'eſt ſans doute celle qu'ils y paſſent: Mais les inſtrumens du

bon-

bonheur ne ſont rien pour qui ne ſait pas les mettre en œuvre, & l'on ne ſent en quoi le vrai bonheur conſiſte qu'autant qu'on eſt propre à le goûter.

S'il faloit dire avec préciſion ce qu'on fait dans cette maiſon pour être heureux, je croirois avoir bien répondu en diſant *on y ſait vivre;* non dans le ſens qu'on donne en France à ce mot, qui eſt d'avoir avec autrui certaines manieres établies par la mode; mais de la vie de l'homme, & pour laquelle il eſt né; de cette vie dont vous me parlez, dont vous m'avez donné l'exemple, qui dure au delà d'elle-même, & qu'on ne tient pas pour perdue au jour de la mort.

Julie a un pere qui s'inquiéte du bien-être de ſa famille; elle a des enfans à la ſubſiſtance deſquels il faut pourvoir convenablement. Ce doit être le principal ſoin de l'homme ſociable, & c'eſt auſſi le premier dont elle & ſon mari ſe ſont conjointement

tement occupés. En entrant en ménage ils ont examiné l'état de leurs biens; ils n'ont pas tant régardé s'ils étoient proportionnés à leur condition qu'à leurs beſoins, & voyant qu'il n'y avoit point de famille honnête qui ne dut s'en contenter, ils n'ont pas eu aſſés mauvaiſe opinion de leurs enfans pour craindre que le patrimoine qu'ils ont à leur laiſſer ne leur put ſuffire. Ils ſe ſont donc appliqués à l'améliorer plutôt qu'à l'étendre; ils ont placé leur argent plus ſurement qu'avantageuſement; au lieu d'acheter de nouvelles terres, ils ont donné un nouveau prix à celles qu'ils avoient déja, & l'exemple de leur conduite eſt le ſeul tréſor dont ils veuillent accroitre leur héritage.

Il eſt vrai qu'un bien qui n'augmente point eſt ſujet à diminuer par mille accidens; mais ſi cette raiſon eſt un motif pour l'augmenter une fois, quand ceſſera-t-elle d'être un prétexte pour l'augmenter tou-

toujours? Il faudra le partager à pluſieurs enfans; mais doivent-ils reſter oiſifs? Le travail de chacun n'eſt-il pas un ſupplément à ſon partage, & ſon induſtrie ne doit-elle pas entrer dans le calcul de ſon bien? L'inſatiable avidité fait ainſi ſon chemin ſous le maſque de la prudence, & mène au vice à force de chercher la ſureté. C'eſt en vain, dit M. de Wolmar, qu'on prétend donner aux choſes humaines une ſolidité qui n'eſt pas dans leur nature. La raiſon même veut que nous laiſſions beaucoup de choſes au hazard, & ſi notre vie & notre fortune en dépendent toujours malgré nous, quelle folie de ſe donner ſans ceſſe un tourment réel pour prévenir des maux douteux & des dangers inévitables! La ſeule précaution qu'il ait priſe à ce ſujet a été de vivre un an ſur ſon capital, pour ſe laiſſer autant d'avance ſur ſon revenu; de ſorte que le produit anticipe toujours d'une année ſur la dépenſe. Il a mieux aimé diminuer un peu

peu ſon fond que d'avoir ſans ceſſe à courir après ſes rentes. L'avantage de n'être point réduit à des expédiens ruineux au moindre accident imprévu l'a déja remboursé bien des fois de cette avance. Ainſi l'ordre & la regle lui tiennent lieu d'épargne, & il s'enrichit de ce qu'il a dépenſé.

Les maitres de cette maiſon jouïſſent d'un bien médiocre ſelon les idées de fortune qu'on a dans le monde; mais au fond je ne connois perſonne de plus opulent qu'eux. Il n'y a point de richeſſe abſolue. Ce mot ne ſignifie qu'un rapport de ſurabondance entre les deſirs & les facultés de l'homme riche. Tel eſt riche avec un arpent de terre; tel eſt gueux au milieu de ſes monceaux d'or. Le deſordre & les fantaiſies n'ont point de bornes, & font plus de pauvres que les vrais beſoins. Ici la proportion eſt établie ſur un fondement qui la rend inébranlable, ſavoir le parfait accord des deux époux. Le mari s'eſt chargé du recou-

recouvrement des rentes, la femme en dirige l'emploi, & c'eſt dans l'harmonie qui regne entre eux qu'eſt la ſource de leur richeſſe.

Ce qui m'a d'abord le plus frappé dans cette maiſon, c'eſt d'y trouver l'aiſance, la liberté la gaité au milieu de l'ordre & de l'exactitude. Le grand défaut des maiſons bien réglées eſt d'avoir un air triſte & contraint. L'extrême ſollicitude des chefs ſent toujours un peu l'avarice. Tout reſpire la gêne autour d'eux; la rigueur de l'ordre a quelque choſe de ſervile qu'on ne ſupporte point ſans peine. Les Domeſtiques font leur devoir, mais ils le font d'un air mécontent & craintif. Les hôtes ſont bien reçus, mais ils n'uſent qu'avec défiance de la liberté qu'on leur donne, & comme on s'y voit toujours hors de la regle, on n'y fait rien qu'en tremblant de ſe rendre indiſcret. On ſent que ces peres eſclaves ne vivent point pour eux, mais pour leurs enfans;

fans ; ſans ſonger qu'ils ne ſont pas ſeulement peres, mais hommes, & qu'ils doivent à leurs enfans l'exemple de la vie de l'homme & du bonheur attaché à la ſageſſe. On ſuit ici des regles plus judicieuſes. On y penſe qu'un des principaux devoirs d'un bon pere de famille n'eſt pas ſeulement de rendre ſon ſéjour riant afin que ſes enfans s'y plaiſent, mais d'y mener lui-même une vie agréable & douce, afin qu'ils ſentent qu'on eſt heureux en vivant comme lui, & ne ſoient jamais tentés de prendre pour l'être une conduite oppoſée à la ſienne. Une des maximes que M. de Wolmar repete le plus ſouvent au ſujet des amuſemens des deux Couſines, eſt que la vie triſte & meſquine des peres & meres eſt preſque toujours la premiere ſource du deſordre des enfans.

Pour Julie, qui n'eut jamais d'autre regle que ſon cœur & n'en ſauroit avoir de plus ſûre, elle s'y livre ſans ſcrupule, &

pour

pour bien faire, elle fait tout ce qu'il lui demande. Il ne laiſſe pas de lui demander beaucoup, & perſonne ne ſait mieux qu'elle mettre un prix aux douceurs de la vie. Comment cette ame ſi ſenſible ſeroit-elle inſenſible aux plaiſirs? Au contraire, elle les aime, elle les recherche, elle ne s'en refuſe aucun de ceux qui la flatent; on voit qu'elle ſait les goûter: mais ces plaiſirs ſont les plaiſirs de Julie. Elle ne néglige ni ſes propres comodités ni celles des gens qui lui ſont chers, c'eſt à dire, de tous ceux qui l'environnent. Elle ne compte pour ſuperflu rien de ce qui peut contribuer au bien-être d'une perſonne ſenſée; mais elle appelle ainſi tout ce qui ne ſert qu'à briller aux yeux d'autrui, de ſorte qu'on trouve dans ſa maiſon le luxe de plaiſir & de ſenſualité ſans rafinement ni moleſſe. Quant au luxe de magnificence & de vanité, on n'y en voit que ce qu'elle n'a pu refuſer au goût de ſon pere;

re; encore y reconnoit-on toujours le ſien qui conſiſte à donner moins de luſtre & d'éclat que d'élégance & de grace aux choſes. Quand je lui parle des moyens qu'on invente journellement à Paris ou à Londres pour ſuſpendre plus doucement les Carroſſes, elle approuve aſſés cela; mais quand je lui dis juſqu'à quel prix on a pouſſé les vernis, elle ne me comprend plus, & me demande toujours ſi ces beaux vernis rendent les Carroſſes plus comodes? Elle ne doute pas que je n'exagere beaucoup ſur les peintures ſcandaleuſes dont on orne à grands fraix ces voitures au lieu des armes qu'on y mettoit autrefois, comme s'il étoit plus beau de s'annoncer aux paſſans pour un homme de mauvaiſes mœurs que pour un homme de qualité! Ce qui l'a ſurtout révoltée a été d'apprendre que les femmes avoient introduit ou ſoutenu cet uſage, & que leurs Carroſſes ne ſe diſtinguoient de ceux des hom-

hommes que par des tableaux un peu plus laſcifs. J'ai été forcé de lui citer là-deſſus un mot de votre illuſtre ami qu'elle a bien de la peine à digérer. J'étois chez lui un jour qu'on lui montroit un vis-à-vis de cette eſpece. A peine eut-il jetté les yeux ſur les panneaux, qu'il partit en diſant au maitre, montrez ce Carroſſe à des femmes de la Cour; un honnête-homme n'oſeroit s'en ſervir.

Comme le premier pas vers le bien eſt de ne point faire de mal, le premier pas vers le bonheur eſt de ne point ſouffrir. Ces deux maximes qui bien entendues épargneroient beaucoup de préceptes de morale, ſont cheres à Madame de Wolmar. Le mal-être lui eſt extrêmement ſenſible & pour elle & pour les autres, & il ne lui ſeroit pas plus aiſé d'être heureuſe en voyant des miſérables, qu'à l'homme droit de conſerver ſa vertu toujours pure, en vivant ſans ceſſe au milieu des méchans.

Elle

Elle n'a point cette pitié barbare qui ſe contente de détourner les yeux des maux qu'elle pourroit ſoulager. Elle les va chercher pour les guerir ; c'eſt l'exiſtence & non la vue des malheureux qui la tourmente: il ne lui ſuffit pas de ne point ſavoir qu'il y en a, il faut pour ſon repos qu'elle ſache qu'il n'y en a pas, du moins autour d'elle: car ce ſeroit ſortir des termes de la raiſon que de faire dépendre ſon bonheur de celui de tous les hommes. Elle s'informe des beſoins de ſon voiſinage avec la chaleur qu'on met à ſon propre intérêt; elle en connoit tous les habitans; elle y étend, pour ainſi dire, l'enceinte de ſa famille, & n'épargne aucun ſoin pour en écarter tous les ſentimens de douleur & de peine auxquels la vie humaine eſt aſſujetie.

Milord, je veux profiter de vos leçons; mais pardonnez-moi un enthouſiaſme que je ne me reproche plus & que

vous partagez. Il n'y aura jamais qu'une Julie au monde. La providence a veillé ſur elle, & rien de ce qui la regarde n'eſt un effet du hazard. Le Ciel ſemble l'avoir donnée à la terre pour y montrer à la fois l'excellence dont une ame humaine eſt ſuſceptible, & le bonheur dont elle peut jouïr dans l'obſcurité de la vie privée, ſans le ſecours des vertus éclatantes qui peuvent l'élever au deſſus d'elle-même, ni de la gloire qui les peut honorer. Sa faute, ſi c'en fut une, n'a ſervi qu'à déployer ſa force & ſon courage. Ses parens, ſes amis, ſes domeſtiques, tous heureuſement nés, étoient faits pour l'aimer & pour en être aimés. Son pays étoit le ſeul où il lui convint de naître, la ſimplicité qui la rend ſublime, devoit regner autour d'elle; il lui faloit pour être heureuſe vivre parmi des gens heureux. Si pour ſon malheur elle fut née chez des peuples infortunés qui gémiſſent ſous le poids de l'oppreſſion, & lut-

luttent ſans eſpoir & ſans fruit contre la miſere qui les conſume, chaque plainte des opprimés eut empoiſonné ſa vie; la déſolation commune l'eut accablée, & ſon cœur bienfaiſant, epuiſé de peine & d'ennuis, lui eut fait éprouver ſans ceſſe les maux qu'elle n'eut pu ſoulager.

Au lieu de cela, tout anime & ſoutient ici ſa bonté naturelle. Elle n'a point à pleurer les calamités publiques. Elle n'a point ſous les yeux l'image affreuſe de la miſere & du deſeſpoir. Le Villageois à ſon aiſe (*) a plus beſoin de ſes avis que de

(*) Il y a près de Clarens un Village appellé Moutru, dont la Commune ſeule eſt aſſés riche pour entretenir tous les Communiers, n'euſſent-ils pas un pouce de terre en propre. Auſſi la bourgeoiſie de ce village eſt-elle preſque auſſi difficile à acquérir que celle de Berne. Quel dommage qu'il n'y ait pas là quelque honnête-homme de ſubdélégué, pour rendre Meſſieurs de Moutru plus ſociables, & leur bourgeoiſie un peu moins chere!

de ſes dons. S'il ſe trouve quelque orphelin trop jeune pour gagner ſa vie, quelque veuve oubliée qui ſouffre en ſecret, quelque vieillard ſans enfants, dont les bras affoiblis par l'âge ne fourniſſent plus à ſon entretien, elle ne craint pas que ſes bienfaits leur deviennent onéreux, & faſſent aggraver ſur eux les charges publiques pour en exempter des coquins accrédités. Elle jouït du bien qu'elle fait, & le voit profiter. Le bonheur qu'elle goûte ſe multiplie & s'étend autour d'elle. Toutes les maiſons où elle entre offrent bientôt un tableau de la ſienne; l'aiſance & le bien-être y ſont une de ſes moindres influences, la concorde & les mœurs la ſuivent de ménage en ménage. En ſortant de chez elle ſes yeux ne ſont frapés que d'objets agréables; en y rentrant elle en retrouve de plus doux encore; elle voit par tout ce qui plait à ſon cœur, & cette ame ſi peu ſenſible à l'amour-propre apprend à s'aimer dans ſes bien-

bienfaits. Non, Milord, je le repete; rien de ce qui touche à Julie n'eſt indifférent pour la vertu. Ses charmes, ſes talens, ſes goûts, ſes combats, ſes fautes, ſes regrets, ſon ſéjour, ſes amis, ſa famille, ſes peines, ſes plaiſirs & toute ſa deſtinée, font de ſa vie un exemple unique, que peu de femmes voudront imiter, mais qu'elles aimeront en dépit d'elles.

Ce qui me plait le plus dans les ſoins qu'on prend ici du bonheur d'autrui, c'eſt qu'ils ſont tous dirigés par la ſageſſe, & qu'il n'en réſulte jamais d'abus. N'eſt pas toujours bienfaiſant qui veut, & ſouvent tel croit rendre de grands ſervices, qui fait de grands maux qu'il ne voit pas, pour un petit bien qu'il apperçoit. Une qualité rare dans les femmes du meilleur caractere & qui brille éminemment dans celui de Madame de Wolmar; c'eſt un diſcernement exquis dans la diſtribution de ſes bienfaits, ſoit par le choix des moyens

de les rendre utiles, ſoit par le choix des gens ſur qui elle les répand. Elle s'eſt fait des regles dont elle ne ſe départ point. Elle ſait accorder & refuſer ce qu'on lui demande, ſans qu'il y ait ni foibleſſe dans ſa bonté, ni caprice dans ſon refus. Quiconque a commis en ſa vie une méchante action n'a rien à eſpérer d'elle que juſtice, & pardon s'il l'a offenſée, jamais faveur ni protection qu'elle puiſſe placer ſur un meilleur ſujet. Je l'ai vue refuſer aſſés ſechement à un homme de cette eſpece une grace qui dépendoit d'elle ſeule. „ Je vous „ ſouhaite du bonheur " lui dit-elle, „ „ mais je n'y veux pas contribuer, de „ peur de faire du mal à d'autres en vous „ mettant en état d'en faire. Le monde „ n'eſt pas aſſés épuiſé de gens de bien „ qui ſouffrent, pour qu'on ſoit réduit à „ ſonger à vous". Il eſt vrai que cette dureté lui coûte extrêmement & qu'il lui eſt rare de l'exercer. Sa maxime eſt de

comp-

compter pour bons tous ceux dont la méchanceté ne lui eſt pas prouvée, & il y a bien peu de méchans qui n'aient l'addreſſe de ſe mettre à l'abri des preuves. Elle n'a point cette charité pareſſeuſe des riches qui paye en argent aux malheureux le droit de rejetter leurs prieres, & pour un bienfait imploré ne ſavent jamais donner que l'aumône. Sa bourſe n'eſt pas inépuiſable, & depuis qu'elle eſt mere de famille, elle en ſait mieux regler l'uſage. De tous les ſecours dont on peut ſoulager les malheureux, l'aumône eſt à la vérité celui qui coûte le moins de peine; mais il eſt auſſi le plus paſſager & le moins ſolide; & Julie ne cherche pas à ſe délivrer d'eux, mais à leur être utile.

Elle n'accorde pas non plus indiſtinctement des recommandations & des ſervices ſans bien ſavoir ſi l'uſage qu'on en veut faire eſt raiſonnable & juſte. Sa protection n'eſt jamais réfuſée à quiconque en a un

véritable beſoin & mérite de l'obtenir; mais pour ceux que l'inquiétude où l'ambition porte à vouloir s'élever & quiter un état où ils ſont bien, rarement peuvent-ils l'engager à ſe mêler de leurs affaires. La condition naturelle à l'homme eſt de cultiver la terre & de vivre de ſes fruits. Le paiſible habitant des champs n'a beſoin pour ſentir ſon bonheur que de le connoitre. Tous les vrais plaiſirs de l'homme ſont à ſa portée; il n'a que les peines inſéparables de l'humanité, des peines que celui qui croit s'en délivrer ne fait qu'échanger contre d'autres plus cruelles. (*) Cet état eſt le ſeul néceſſaire & le plus utile. Il n'eſt malheureux que quand les autres le tirannifent par leur violence, ou le ſéduiſent

(*) L'homme ſorti de ſa premiere ſimplicité devient ſi ſtupide qu'il ne ſait pas même déſirer. Ses ſouhaits exaucés le méneroient tous à la fortune, jamais à la félicité.

ſent par l'exemple de leurs vices: C'eſt en lui que conſiſte la véritable proſpérité d'un pays, la force & la grandeur qu'un peuple tire de lui-méme, qui ne dépend en rien des autres nations, qui ne contraint jamais d'attaquer pour ſe ſoutenir, & donne les plus ſûrs moyens de ſe deffendre. Quand il eſt queſtion d'eſtimer la puiſſance publique, le bel-eſprit viſite les palais du prince, ſes ports, ſes troupes, ſes arſenaux, ſes villes; le vrai politique parcourt les terres & va dans la chaumiere du laboureur. Le premier voit ce qu'on a fait, & le ſecond ce qu'on peut faire.

Sur ce principe on s'attache ici, & plus encore à Etange, à contribuer autant qu'on peut à rendre aux payſans leur condition douce, ſans jamais leur aider à en ſortir. Les plus aiſés & les plus pauvres ont également la fureur d'envoyer leurs enfans dans les villes, les uns pour étudier & devenir un jour des Meſſieurs, les au-

tres pour entrer en condition & décharger leurs parens de leur entretien. Les jeunes gens de leur côté aiment ſouvent à courir; les filles aſpirent à la parure bourgeoiſe, les garçons s'engagent dans un ſervice étranger; ils croyent valoir mieux en raportant dans leur village, au lieu de l'amour de la patrie & de la liberté, l'air à la fois rogue & rempant des ſoldats mercenaires, & le ridicule mépris de leur ancien état. On leur montre à tous l'erreur de ces préjugés, la corruption des enfans, l'abandon des peres, & les riſques continuels de la vie de la fortune & des mœurs, où cent périſſent pour un qui réuſſit. S'ils s'obſtinent, on ne favoriſe point leur fantaiſie inſenſée, on les laiſſe courir au vice & à la miſere, & l'on s'applique à dédomager ceux qu'on a perſuadés, des ſacrifices qu'ils font à la raiſon. On leur apprend à honorer leur condition naturelle en l'honorant ſoi-même;

on

on n'a point avec les payſans les façons des villes, mais on uſe avec eux d'une honnête & grave familiarité, qui, maintenant chacun dans ſon état, leur apprend pourtant à faire cas du leur. Il n'y a point de bon payſan qu'on ne porte à ſe conſidérer lui-même, en lui montrant la différence qu'on fait de lui à ces petits parvenus qui viennent briller un moment dans leur village & ternir leurs parens de leur éclat. M. de Wolmar & le Baron quand il eſt ici manquent rarement d'aſſiſter aux exercices, aux prix, aux revues du village & des environs. Cette jeuneſſe déja naturellement ardente & guerriere, voyant de vieux Officiers ſe plaire à ſes aſſemblées, s'en eſtime davantage & prend plus de confiance en elle-même. On lui en donne encore plus en lui montrant des ſoldats retirés du ſervice étranger en ſavoir moins qu'elle à tous égards; car quoiqu'on faſſe, jamais cinq ſols de paye & la peur des

coups de canne ne produiront une émulation pareille à celle que donne à un homme libre & ſous les armes la préſence de ſes parens, de ſes voiſins, de ſes amis, de ſa maitreſſe, & la gloire de ſon pays.

La grande maxime de Madame de Wolmar eſt donc de ne point favoriſer les changemens de condition, mais de contribuer à rendre heureux chacun dans la ſienne, & ſur tout d'empêcher que la plus heureuſe de toutes, qui eſt celle du villageois dans un Etat libre, ne ſe dépeuple en faveur des autres.

Je lui faiſois là-deſſus l'objection des talens divers que la nature ſemble avoir partagés aux hommes, pour leur donner à chacun leur emploi, ſans égard à la condition dans laquelle ils ſont nés. A cela elle me répondit qu'il y avoit deux choſes à conſidérer avant le talent, ſavoir les mœurs, & la félicité. L'homme, dit-elle, eſt un être trop noble pour devoir ſer-

ſervir ſimplement d'inſtrument à d'autres, & l'on ne doit point l'employer à ce qui leur convient ſans conſulter auſſi ce qui lui convient à lui-même; car les hommes ne ſont pas faits pour les places, mais les places ſont faites pour eux, & pour diſtribuer convenablement les choſes il ne faut pas tant chercher dans leur partage l'emploi auquel chaque homme eſt le plus propre, que celui qui eſt le plus propre à chaque homme, pour le rendre bon & heureux autant qu'il eſt poſſible. Il n'eſt jamais permis de détériorer une ame humaine pour l'avantage des autres, ni de faire un ſcélérat pour le ſervice des honnêtes-gens.

Or de mille ſujets qui ſortent du Village il n'y en a pas dix qui n'aillent ſe perdre à la ville, ou qui n'en portent les vices plus loin que les gens dont ils les ont appris. Ceux qui réuſſiſſent & font fortune, la font preſque tous par les vo-

yes deshonnêtes qui y menent. Les malheureux qu'elle n'a point favorisés ne reprennent plus leur ancien état & se font mendians ou voleurs, plutôt que de redevenir payſans. De ces mille s'il s'en trouve un seul qui résiste à l'exemple & se conserve honnête-homme, pensez-vous qu'à tout prendre celui-là passe une vie aussi heureuse qu'il l'eut passée à l'abri des passions violentes, dans la tranquille obscurité de sa premiere condition?

Pour suivre son talent il le faut connoitre. Est-ce une chose aisée de discerner toujours les talens des hommes, & à l'âge où l'on prend un parti si l'on a tant de peine à bien connoitre ceux des enfans qu'on a le mieux observés, comment un petit payſan saura-t-il de lui-même distinguer les siens? Rien n'est plus équivoque que les signes d'inclination qu'on donne dès l'enfance; l'esprit imitateur y a souvent plus de part que le talent;

lent; ils dépendront plutôt d'une rencontre fortuite que d'un penchant décidé, & le penchant même n'annonce pas toujours la diſpoſition. Le vrai talent, le vrai génie a une certaine ſimplicité qui le rend moins inquiet, moins remuant, moins prompt à ſe montrer qu'un apparent & faux talent qu'on prend pour véritable, & qui n'eſt qu'une vaine ardeur de briller, ſans moyens pour y réuſſir. Tel entend un tambour & veut être Général; un autre voit bâtir & ſe croit Architecte. Guſtin mon jardinier prit le goût du deſſein pour m'avoir vu deſſiner; je l'envoyai apprendre à Lauſanne; il ſe croyoit déja peintre, & n'eſt qu'un jardinier. L'occaſion, le deſir de s'avancer, décident de l'état qu'on choiſit. Ce n'eſt pas aſſés de ſentir ſon génie, il faut auſſi vouloir s'y livrer. Un Prince ira-t-il ſe faire cocher, parce qu'il mene bien ſon carroſſe? Un Duc ſe fera-t-il Cuiſinier parce qu'il invente

vente de bons ragoûts ? On n'a des talens que pour s'élever, perſonne n'en a pour deſcendre ; penſez-vous que ce ſoit là l'ordre de la nature ? Quand chacun connoitroit ſon talent & voudroit le ſuivre, combien le pourroient ? Combien ſurmonteroient d'injuſtes obſtacles ? combien vaincroient d'indignes Concurrens ? Celui qui ſent ſa foibleſſe appelle à ſon ſecours le manége & la brigue, que l'autre plus ſûr de lui dédaigne. Ne m'avez-vous pas cent fois dit vous même que tant d'établiſſemens en faveur des arts ne font que leur nuire ? En multipliant indiſcretement les Sujets on les confond, le vrai mérite reſte étouffé dans la foule, & les honneurs dûs au plus habile ſont tous pour le plus intrigant. S'il éxiſtoit une ſociété où les emplois & les rangs fuſſent exactement meſurés ſur les talens & le mérite perſonnel, chacun pourroit aſpirer à la place qu'il ſauroit le mieux remplir ; mais

mais il faut ſe conduire par des regles plus ſûres & renoncer au prix des talens, quand le plus vil de tous eſt le ſeul qui mene à la fortune.

Je vous dirai plus, continua-t-elle; j'ai peine à croire que tant de talens divers doivent être tout dévelopés; car il faudroit pour cela que le nombre de ceux qui les poſſedent fut exactement proportionné aux beſoins de la ſociété, & ſi l'on ne laiſſoit au travail de la terre que ceux qui ont éminemment le talent de l'agriculture, ou qu'on enlevât à ce travail tous ceux qui ſont plus propres à un autre, il ne reſteroit pas aſſés de laboureurs pour la cultiver & nous faire vivre. Je penſerois que les talens des hommes ſont comme les vertus des drogues que la nature nous donne pour guérir nos maux, quoique ſon intention ſoit que nous n'en ayons pas beſoin. Il y a des plantes qui nous empoiſonnent, des animaux qui nous dévorent, des talens

qui

qui nous ſont pernicieux. S'il faloit toujours employer chaque choſe ſelon ſes principales propriétés, peut-être feroit-on moins de bien que de mal aux hommes. Les peuples bons & ſimples n'ont pas beſoin de tant de talens; ils ſe ſoutiennent mieux par leur ſeule ſimplicité que les autres par toute leur induſtrie. Mais à meſure qu'ils ſe corrompent leurs talens ſe développent comme pour ſervir de ſupplément aux vertus qu'ils perdent, & pour forcer les méchans eux-mêmes d'être utiles en dépit d'eux.

Une autre choſe ſur laquelle j'avois peine à tomber d'accord avec elle étoit l'aſſiſtance des mendians. Comme c'eſt ici une grande route, il en paſſe beaucoup, & l'on ne refuſe l'aumône à aucun. Je lui répréſentai que ce n'étoit pas ſeulement un bien jetté à pure perte, & dont on privoit ainſi le vrai pauvre; mais que cet uſage contribuoit à multiplier les gueux & les

les vagabonds qui ſe plaiſent à ce lâche métier, &, ſe rendant à charge à la ſociété, la privent encore du travail qu'ils y pourroient faire.

Je vois bien, me dit-elle, que vous avez pris dans les grandes villes les maximes dont de complaiſans raiſoneurs aiment à flater la dureté des riches; vous en avez même pris les termes. Croyez-vous dégrader un pauvre de ſa qualité d'homme, en lui donnant le nom mépriſant de gueux? compatiſſant comme vous l'êtes, comment avez-vous pu vous reſoudre à l'employer? Renoncez-y, mon ami, ce mot ne va point dans votre bouche; Il eſt plus deshonorant pour l'homme dûr qui s'en ſert que pour le malheureux qui le porte. Je ne décidérai point ſi ces detracteurs de l'aumône ont tort ou raiſon; ce que je ſais, c'eſt que mon mari qui ne cede point en bon ſens à vos philoſophes, & qui m'a ſouvent rapporté tout

ce

ce qu'ils disent là-dessus pour étouffer dans le cœur la pitié naturelle & l'exercer à l'insensibilité, m'a toujours paru mépriser ces discours & n'a point desaprouvé ma conduite. Son raisonnement est simple. On souffre, dit-il, & l'on entretient à grands fraix des multitudes de professions inutiles dont plusieurs ne servent qu'à corrompre & gâter les mœurs. A ne regarder l'état de mendiant que comme un métier, loin qu'on en ait rien de pareil à craindre, on n'y trouve que de quoi nourrir en nous les sentimens d'intérêt & d'humanité qui devroient unir tous les hommes. Si l'on veut le considérer par le talent, pourquoi ne récompenserois-je pas l'éloquence de ce mendiant qui me remue le cœur & me porte à le secourir, comme je paye un Comédien qui me fait verser quelques larmes stériles? Si l'un me fait aimer les bonnes actions d'autrui, l'autre me porte à en faire moi-même: tout ce qu'on sent à la tragé-

tragédie s'oublie à l'inſtant qu'on en ſort ; mais la mémoire des malheureux qu'on a ſoulagés donne un plaiſir qui renait ſans ceſſe. Si le grand nombre des mendians eſt onéreux à l'Etat, de combien d'autres profeſſions qu'on encourage & qu'on tolere n'en peut-on pas dire autant ? C'eſt au Souverain de faire en ſorte qu'il n'y ait point de mendians : mais pour les rebuter de leur profeſſion (*) faut-il rendre les citoyens

(*) Nourrir les mendians c'eſt, diſent-ils, former des pépinieres de voleurs ; & tout au contraire, c'eſt empêcher qu'ils ne le deviennent. Je conviens qu'il ne faut pas encourager les pauvres à ſe faire mendians, mais quand une fois ils le ſont, il faut les nourrir, de peur qu'ils ne ſe faſſent voleurs. Rien n'engage tant à changer de profeſſion que de ne pouvoir vivre dans la ſienne : or tous ceux qui ont une fois goûté de ce métier oiſeux prennent tellement le travail en averſion qu'ils aiment mieux voler & ſe faire pendre, que de reprendre l'uſage de leurs bras. Un liard eſt bientôt demandé

toyens inhumains & dénaturés? Pour moi, continua Julie, ſans ſavoir ce que les pauvres ſont à l'Etat je ſais qu'ils ſont tous mes freres, & que je ne puis ſans une inexcuſable dureté leur refuſer le foible ſecours qu'ils me demandent. La plupart ſont des vagabonds, j'en conviens; mais je connois trop les peines de la vie pour ignorer par combien de malheurs un honnête homme peut ſe trouver réduit à leur ſort, & comment puis-je être ſûre que l'inconnu qui vient implo-

dé & refuſé, mais vingt liards auroient payé le ſoupé d'un pauvre que vingt refus peuvent impatienter. Qui eſt-ce qui voudroit jamais refuſer une ſi légere aumône s'il ſongeoit qu'elle peut ſauver deux hommes, l'un du crime & l'autre de la mort? J'ai lû quelque part que les mendians ſont une vermine qui s'attache aux riches. Il eſt naturel que les enfans s'attachent aux peres; Mais ces peres opulens & durs les méconnoiſſent, & laiſſent aux pauvres le ſoin de les nourrir.

plorer au nom de Dieu mon assistance & mendier un pauvre morceau de pain n'est pas, peut-être, cet honnête homme prêt à périr de misere, & que mon refus va reduire au desespoir ? L'aumone que je fais donner à la porte est legere. Un demi-crutz (*) & un morceau de pain sont ce qu'on ne refuse à personne, on donne une ration double à ceux qui sont évidemment estropiés. S'ils en trouvent autant sur leur route dans chaque maison aisée, cela suffit pour les faire vivre en chemin, & c'est tout ce qu'on doit au mendiant étranger qui passe. Quand ce ne seroit pas pour eux un secours réel, c'est au moins un témoignage qu'on prend part à leur peine, un adoucissement à la dureté du refus, une sorte de salutation qu'on leur rend. Un demi-crutz & un morceau de pain ne coûtent guere

(*) Petite monnoye du pays.

guere plus à donner & ſont une réponſe plus honnête qu'un, *Dieu vous aſſiſte ;* comme ſi les dons de Dieu n'étoient pas dans la main des hommes, & qu'il eut d'autres greniers ſur la terre que les magazins des riches? Enfin, quoiqu'on puiſſe penſer de ces infortunés, ſi l'on ne doit rien au gueux qui mendie, au moins ſe doit-on à ſoi-même de rendre honneur à l'humanité ſouffrante ou à ſon image, & de ne point s'endurcir le cœur à l'aſpect de ſes miſeres.

Voila comment j'en uſe avec ceux qui mendient, pour ainſi dire, ſans prétexte & de bonne foi: à l'égard de ceux qui ſe diſent ouvriers & ſe plaignent de manquer d'ouvrage, il y a toujours ici pour eux des outils & du travail qui les attendent. Par cette méthode on les aide, on met leur bonne volonté à l'épreuve, & les menteurs le ſavent ſi bien qu'il ne s'en préſente plus chez nous.

C'eſt

C'eſt ainſi, Milord, que cette ame angélique trouve toujours dans ſes vertus dequoi combattre les vaines ſubtilités dont les gens cruels pallient leurs vices. Tous ces ſoins & d'autres ſemblables ſont mis par elle au rang de ſes plaiſirs, & rempliſſent une partie du tems que lui laiſſent ſes devoirs les plus chéris. Quand, après s'être acquitée de tout ce qu'elle doit aux autres elle ſonge enſuite à elle-même, ce qu'elle fait pour ſe rendre la vie agréable peut encore être compté parmi ſes vertus; tant ſon motif eſt toujours louable & honnête, & tant il y a de tempérance & de raiſon dans tout ce qu'elle accorde à ſes deſirs! Elle veut plaire à ſon mari qui aime à la voir contente & gaye; elle veut inſpirer à ſes enfans le goût des innocens plaiſirs que la modération l'ordre & la ſimplicité font valoir, & qui détournent le cœur des paſſions impétueuſes. Elle s'amuſe pour les amuſer, comme la colombe amolit dans ſon eſtomac le grain

dont elle veut nourrir ſes petits.

Julie a l'ame & le corps également ſenſibles. La même délicateſſe regne dans ſes ſentimens & dans ſes organes. Elle étoit faite pour connoitre & goûter tous les plaiſirs, & longtems elle n'aima ſi cherement la vertu même que comme la plus douce des voluptés. Aujourd'hui qu'elle ſent en paix cette volupté ſuprême, elle ne ſe refuſe aucune de celles qui peuvent s'aſſocier avec celle-là; mais ſa maniere de les goûter reſſemble à l'auſtérité de ceux qui s'y refuſent, & l'art de jouïr eſt pour elle celui des privations; non de ces privations pénibles & douloureuſes qui bleſſent la nature & dont ſon auteur dédaigne l'hommage inſenſé, mais des privations paſſageres & modérées, qui conſervent à la raiſon ſon empire, & ſervant d'aſſaiſonement au plaiſir en préviennent le dégoût & l'abus. Elle prétend que tout ce qui tient au ſens & n'eſt pas néceſſaire à la vie change de natu-

nature auſſi-tôt qu'il tourne en habitude, qu'il ceſſe d'être un plaiſir en devenant un beſoin, que c'eſt à la fois une chaine qu'on ſe donne & une jouïſſance dont on ſe prive, & que prévenir toujours les deſirs n'eſt pas l'art de les contenter mais de les éteindre. Tout celui qu'elle employe à donner du prix aux moindres choſes eſt de ſe les refuſer vingt fois pour en jouïr une. Cette ame ſimple ſe conſerve ainſi ſon premier reſſort; ſon goût ne s'uſe point; elle n'a jamais beſoin de le ranimer par des excès, & je la vois ſouvent ſavourer avec délice un plaiſir d'enfant, qui ſeroit inſipide à tout autre.

Un objet plus noble qu'elle ſe propoſe encore en cela, eſt de reſter maitreſſe d'elle-même, d'accoutumer ſes paſſions à l'obéiſſance, & de plier tous ſes deſirs à la regle. C'eſt un nouveau moyen d'être heureuſe, car on ne jouït ſans inquiétude que de ce qu'on peut perdre ſans peine, & ſi le vrai bonheur appartient au

ſage, c'eſt parce qu'il eſt de tous les hommes celui à qui la fortune peut le moins ôter.

Ce qui me paroit le plus ſingulier dans ſa tempérance, c'eſt qu'elle la ſuit ſur les mêmes raiſons qui jettent les voluptueux dans l'excès. La vie eſt courte, il eſt vrai, dit-elle; c'eſt une raiſon d'en uſer juſqu'au bout, & de diſpenſer avec art ſa durée afin d'en tirer le meilleur parti qu'il eſt poſſible. Si un jour de ſatiété nous ôte un an de jouïſſance, c'eſt une mauvaiſe philoſophie d'aller toujours juſqu'où le deſir nous mene, ſans conſidérer ſi nous ne ſerons point plutôt au bout de nos facultés que de notre carriere, & ſi notre cœur épuiſé ne mourra point avant nous. Je vois que ces vulgaires Epicuriens pour ne vouloir jamais perdre une occaſion les perdent toutes, & toujours ennuyés au ſein des plaiſirs n'en ſavent jamais trouver aucun. Ils prodiguent le tems qu'ils penſent économiſer,

miſer, & ſe ruinent comme les avares pour ne ſavoir rien perdre à propos. Je me trouve bien de la maxime oppoſée, & je crois que j'aimerois encore mieux ſur ce point trop de ſévérité que de relâchement. Il m'arrive quelquefois de rompre une partie de plaiſir par la ſeule raiſon qu'elle m'en fait trop; en la renouant j'en jouïs deux fois. Cependant, je m'exerce à conſerver ſur moi l'empire de ma volonté, & j'aime mieux être taxée de caprice que de me laiſſer dominer par mes fantaiſies.

Voila ſur quel principe on fonde ici les douceurs de la vie, & les choſes de pur agrément. Julie a du penchant à la gourmandiſe, & dans les ſoins qu'elle donne à toutes les parties du menage, la cuiſine ſurtout n'eſt pas négligée. La table ſe ſent de l'abondance générale, mais cette abondance n'eſt point ruineuſe; il y regne une ſenſualité ſans rafinement; tous les mets ſont communs, mais excellens

dans leurs eſpeces, l'apprêt en eſt ſimple & pourtant exquis. Tout ce qui n'eſt que d'appareil, tout ce qui tient à l'opinion, tous les plats fins & recherchés, dont la rareté fait tout le prix & qu'il faut nommer pour les trouver bons, en ſont bannis à jamais, & même dans la délicateſſe & le choix de ceux qu'on ſe permet, on s'abſtient journellement de certaines choſes qu'on reſerve pour donner à quelques repas un air de fête qui les rend plus agréables ſans être plus diſpendieux. Que croiriez-vous que ſont ces mets ſi ſobrement ménagés ? Du gibier rare ? du poiſſon de mer ? des productions étrangeres ? Mieux que tout cela. Quelque excellent légume du pays, quelqu'un des ſavoureux herbages qui croiſſent dans nos jardins, certains poiſſons du lac apprêtés d'une certaine maniére, certains laitages de nos montagnes, quelque patiſſerie à l'allemande, à quoi l'on joint quelque piece de la chaſſe des gens de

la

la maiſon ; voila tout l'extraordinaire qu'on y remarque; voila ce qui couvre & orne la table, ce qui excite & contente notre appetit les jours de réjouïſſance; le ſervice eſt modeſte & champêtre, mais propre & riant, la grace & le plaiſir y ſont, la joye & l'appetit l'aſſaiſonent; des ſurtouts dorés autour deſquels on meurt de faim, des criſtaux pompeux chargés de fleurs pour tout deſſert ne rempliſſent point la place des mets, on n'y ſait point l'art de nourrir l'eſtomac par les yeux ; mais on y ſait celui d'ajouter du charme à la bonne chere, de manger beaucoup ſans s'incomoder, de s'égayer à boire ſans altérer ſa raiſon, de tenir table longtems ſans ennui, & d'en ſortir toujours ſans dégoût.

Il y a au premier étage une petite ſalle à manger différente de celle où l'on mange ordinairement laquelle eſt au rez-de-chauſſée. Cette ſalle particuliere eſt à l'angle de la maiſon & éclairée de deux

côtés. Elle donne par l'un ſur le jardin au delà duquel on voit le lac à travers les arbres ; par l'autre on apperçoit ce grand côteau de vignes qui commence d'étaler aux yeux les richeſſes qu'on y recueillira dans deux mois. Cette piece eſt petite mais ornée de tout ce qui peut la rendre agréable & riante. C'eſt là que Julie donne ſes petits feſtins à ſon pere, à ſon mari, à ſa couſine, à moi, à elle-même, & quelquefois à ſes enfans. Quand elle ordonne d'y mettre le couvert, on ſait d'avance ce que cela veut dire, & M. de Wolmar l'appelle en riant le ſalon d'Apollon ; mais ce ſalon ne differe pas moins de celui de Lucullus par le choix des Convives que par celui des mets. Les ſimples hôtes n'y ſont point admis ; jamais on n'y mange quand on a des étrangers ; c'eſt l'azile inviolable de la confiance, de l'amitié, de la liberté. C'eſt la ſociété des cœurs qui lie en ce lieu celle de la table ; elle eſt une ſorte d'ini-

d'initiation à l'intimité, & jamais il ne s'y raſſemble que des gens qui voudroient n'être plus ſéparés. Milord, la fête vous attend, & c'eſt dans cette ſalle que vous ferez ici votre premier repas.

Je n'eus pas d'abord le même honneur. Ce ne fut qu'à mon retour de chez Madame d'Orbe que je fus traitté dans le ſalon d'Apollon. Je n'imaginois pas qu'on put rien ajoûter d'obligeant à la reception qu'on m'avoit faite: Mais ce ſouper me donna d'autres idées. J'y trouvai je ne ſais quel délicieux mélange de familiarité, de plaiſir, d'union, d'aiſance, que je n'avois point encore éprouvé. Je me ſentois plus libre ſans qu'on m'eut averti de l'être; il me ſembloit que nous nous entendions mieux qu'auparavant. L'éloignement des domeſtiques m'invitoit à n'avoir plus de réſerve au fond de mon cœur, & c'eſt là qu'à l'inſtance de Julie je repris l'uſage quitté depuis tant d'années de boire avec mes

hôtes du vin pur à la fin du repas.

Ce ſouper m'enchanta. J'aurois voulu que tous nos repas ſe fuſſent paſſés de même. Je ne connoiſſois point cette charmante ſalle, dis-je à Madame de Wolmar; pourquoi n'y mangez-vous pas toujours? voyez, dit-elle, elle eſt ſi jolie! ne ſeroit-ce pas domage de la gâter? Cette réponſe me parut trop loin de ſon caractere pour n'y pas ſoupçonner quelque ſens caché. Pourquoi du moins, repris-je, ne raſſemblez-vous pas toujours autour de vous les mêmes comodités qu'on trouve ici, afin de pouvoir éloigner vos domeſtiques & cauſer plus en liberté? C'eſt, me répondit-elle encore, que cela ſeroit trop agréable, & que l'ennui d'être toujours à ſon aiſe eſt enfin le pire de tous. Il ne m'en falut pas davantage pour concevoir ſon ſyſtême, & je jugeai qu'en effet, l'art d'aſſaiſonner les plaiſirs n'eſt que celui d'en être avare.

Je trouve qu'elle ſe met avec plus de

ſoin

ſoin qu'elle ne faiſoit autrefois. La ſeule vanité qu'on lui ait jamais reprochée étoit de négliger ſon ajuſtement. L'orgueilleuſe avoit ſes raiſons, & ne me laiſſoit point de prétexte pour méconnoître ſon empire. Mais elle avoit beau faire, l'enchantement étoit trop fort pour me ſembler naturel; je m'opiniâtrois à trouver de l'art dans ſa négligence; elle ſe ſeroit coëffée d'un ſac, que je l'aurois accuſée de coquéterie. Elle n'auroit pas moins de pouvoir aujourd'hui; mais elle dédaigne de l'employer, & je dirois qu'elle affecte une parure plus recherchée pour ne ſembler plus qu'une jolie femme, ſi je n'avois découvert la cauſe de ce nouveau ſoin. J'y fus trompé les premiers jours, & ſans ſonger qu'elle n'étoit pas miſe autrement qu'à mon arrivée où je n'étois point attendu, j'oſai m'attribuer l'honneur de cette recherche. Je me deſabuſai durant l'abſence de M. de Wolmar. Dès

le lendemain ce n'étoit plus cette élegance de la veille dont l'œil ne pouvoit se lasser, ni cette simplicité touchante & voluptueuse qui m'enivroit autrefois. C'étoit une certaine modestie qui parle au cœur par les yeux, qui n'inspire que du respect, & que la beauté rend plus imposante. La dignité d'épouse & de mere regnoit sur tous ses charmes; ce regard timide & tendre étoit devenu plus grave; & l'on eut dit qu'un air plus grand & plus noble avoit voilé la douceur de ses traits. Ce n'étoit pas qu'il y eut la moindre altération dans son maintien ni dans ses manieres; son égalité sa candeur ne connurent jamais les simagrées. Elle usoit seulement du talent naturel aux femmes de changer quelquefois nos sentimens & nos idées par un ajustement différent, par une coëffure d'une autre forme, par une robe d'une autre couleur, & d'exercer sur les cœurs l'empire

pire du goût en faisant de rien quelque chose. Le jour qu'elle attendoit son mari de retour, elle retrouva l'art d'animer ses graces naturelles sans les couvrir; elle étoit éblouïssante en sortant de sa toilette; je trouvai qu'elle ne savoit pas moins effacer la plus brillante parure qu'orner la plus simple, & je me dis avec dépit en pénétrant l'objet de ses soins : En fit-elle jamais autant pour l'amour?

Ce goût de parure s'étend de la maitresse de la maison à tout ce qui la compose. Le maitre, les enfans, les domestiques, les chevaux, les bâtimens, les jardins, les meubles, tout est tenu avec un soin qui marque qu'on n'est pas au dessous de la magnificence, mais qu'on la dédaigne. Ou plutôt, la magnificence y est en effet, s'il est vrai qu'elle consiste moins dans la richesse de certaines choses que dans un bel ordre du tout, qui marque le concert des parties & l'unité d'in-

tention de l'ordonnateur (*). Pour moi je trouve au moins que c'eſt une idée plus grande & plus noble de voir dans une maiſon ſimple & modeſte un petit nombre de gens heureux d'un bonheur commun que de voir regner dans un palais la diſcorde & le trouble, & chacun de ceux qui l'habitent chercher ſa fortune & ſon bonheur dans la ruine d'un autre & dans le deſordre général. La maiſon bien reglée

(*) Cela me paroit inconteſtable. Il y a de la magnificence dans la ſimétrie d'un grand Palais; il n'y en a point dans une foule de maiſons confuſément entaſſées. Il y a de la magnificence dans l'uniforme d'un Régiment en bataille; il n'y en a point dans le peuple qui le regarde; quoiqu'il ne s'y trouve peut-être pas un ſeul homme dont l'habit en particulier ne vaille mieux que celui d'un ſoldat. En un mot, la véritable magnificence n'eſt que l'ordre rendu ſenſible dans le grand; ce qui fait que de tous les ſpectacles imaginables le plus magnifique eſt celui de la nature.

reglée eſt une, & forme un tout agréable à voir: dans le palais on ne trouve qu'un aſſemblage confus de divers objets, dont la liaiſon n'eſt qu'apparente. Au premier coup d'œil on croit voir une fin commune; en y regardant mieux on eſt bientôt détrompé.

A ne conſulter que l'impreſſion la plus naturelle, il ſembleroit que pour dédaigner l'éclat & le luxe on a moins beſoin de modération que de goût. La ſimétrie & la régularité plait à tous les yeux. L'image du bien-être & de la félicité touche le cœur humain qui en eſt avide: mais un vain appareil qui ne ſe rapporte ni à l'ordre ni au bonheur & n'a pour objet que de frapper les yeux, quelle idée favorable à celui qui l'étale peut-il exciter dans l'eſprit du ſpectateur? L'idée du goût? Le goût ne paroit-il pas cent fois mieux dans les choſes ſimples que dans celles qui ſont offuſquées de richeſ-

ſe.

ſe. L'idée de la comodité? Y a-t-il rien de plus incomode que le faſte (*)? L'idée de la grandeur? C'eſt préciſement le contraire. Quand je vois qu'on a voulu faire un grand palais, je me demande auſſitôt pourquoi ce palais n'eſt pas plus grand?

(*) Le bruit des gens d'une maiſon trouble inceſſamment le repos du maitre; Il ne peut rien cacher à tant d'Argus. La foule de ſes créanciers lui fait payer cher celle de ſes admirateurs. Ses appartemens ſont ſi ſuperbes qu'il eſt forcé de coucher dans une bouge pour être à ſon aiſe, & ſon ſinge eſt quelquefois mieux logé que lui. S'il veut diner, il dépend de ſon cuiſinier & jamais de ſa faim; s'il veut ſortir, il eſt à la merci de ſes chevaux; mille embarras l'arrêtent dans les rues; il brule d'arriver & ne ſait plus qu'il a des jambes. Chlöé l'attend, les boües le retiennent, le poids de l'or de ſon habit l'accable, & il ne peut faire vingt pas à pied: mais s'il perd un rendez-vous avec ſa maitreſſe, il en eſt bien dédomagé par les paſſans: chacun remarque ſa livrée, l'admire, & dit tout haut que c'eſt Monſieur un tel.

grand ? Pourquoi celui qui a cinquante domeſtiques n'en a-t-il pas cent ? Cette belle vaiſſelle d'argent pourquoi n'eſt-elle pas d'or ? Cet homme qui dore ſon Carroſſe pourquoi ne dore-t-il pas ſes lambris ? Si ſes lambris ſont dorés pourquoi ſon toit ne l'eſt-il pas ? Celui qui voulut bâtir une haute tour faiſoit bien de la vouloir porter juſqu'au Ciel ; autrement il eut eu beau l'élever ; le point où il ſe fut arrêté n'eut ſervi qu'à donner de plus loin la preuve de ſon impuiſſance. O homme petit & vain, montre-moi ton pouvoir, je te montrerai ta miſere !

Au contraire, un ordre de choſes où rien n'eſt donné à l'opinion, où tout a ſon utilité réelle & qui ſe borne aux vrais beſoins de la nature n'offre pas ſeulement un ſpectacle approuvé par la raiſon, mais qui contente les yeux & le cœur, en ce que l'homme ne s'y voit que ſous des raports agréables, comme ſe ſuffiſant à lui-

même,

même, que l'image de ſa foibleſſe n'y paroit point, & que ce riant tableau n'excite jamais de réflexions attriſtantes. Je défie aucun homme ſenſé de contempler une heure durant le palais d'un prince & le faſte qu'on y voit briller ſans tomber dans la mélancolie & déplorer le ſort de l'humanité. Mais l'aſpect de cette maiſon & de la vie uniforme & ſimple de ſes habitans répand dans l'ame des ſpectateurs un charme ſecret qui ne fait qu'augmenter ſans ceſſe. Un petit nombre de gens doux & paiſibles, unis par des beſoins mutuels & par une réciproque bienveuillance y concourt par divers ſoins à une fin commune : chacun trouvant dans ſon état tout ce qu'il faut pour en être content & ne point deſirer d'en ſortir, on s'y attache comme y devant reſter toute la vie, & la ſeule ambition qu'on garde eſt celle d'en bien remplir les devoirs. Il y a tant de modéra-

dération dans ceux qui commandent & tant de zele dans ceux qui obéiſſent que des égaux euſſent pu diſtribuer entre eux les mêmes emplois, ſans qu'aucun ſe fut plaint de ſon partage. Ainſi nul n'envie celui d'un autre; nul ne croit pouvoir augmenter ſa fortune que par l'augmentation du bien commun; Les maitres mêmes ne jugent de leur bonheur que par celui des gens qui les environnent. On ne ſauroit qu'ajoûter ni que retrancher ici, parce qu'on n'y trouve que les choſes utiles & qu'elles y ſont toutes, en ſorte qu'on n'y ſouhaite rien de ce qu'on n'y voit pas, & qu'il n'y a rien de ce qu'on y voit dont on puiſſe dire, pourquoi n'y en a-t-il pas davantage? Ajoûtez y du galon, des tableaux, un luſtre, de la dorure, à l'inſtant vous appauvrirez tout. En voyant tant d'abondance dans le néceſſaire, & nulle trace de ſuperflu, on eſt porté à croire que s'il n'y eſt pas c'eſt qu'on n'a

pas

pas voulu qu'il y fût, & que si on le vouloit, il y regneroit avec la même profusion: En voyant continuellement les biens refluer au dehors par l'assistance du pauvre, on est porté à dire; cette maison ne peut contenir toutes ses richesses. Voila, ce me semble, la véritable magnificence.

Cet air d'opulence m'effraya moi-même, quand je fus instruit de ce qui servoit à l'entretenir. Vous vous ruinez, dis-je à M. & Made de Wolmar. Il n'est pas possible qu'un si modique revenu suffise à tant de dépenses. Ils se mirent à rire, & me firent voir que, sans rien retrancher dans leur maison, il ne tiendroit qu'à eux d'épargner beaucoup & d'augmenter leur revenu plutôt que de se ruiner. Notre grand secret pour être riches, me dirent-ils est d'avoir peu d'argent, & d'éviter autant qu'il se peut dans l'usage de nos biens les échanges intermédiaires

diaires entre le produit & l'emploi. Aucun de ces échanges ne ſe fait ſans perte, & ces pertes multipliées réduiſent preſque à rien d'aſſés grands moyens, comme à force d'être brocantée une belle boëte d'or devient un mince colifichet. Le tranſport de nos revenus s'évite en les employant ſur le lieu, l'échange s'en évite encore en les conſomant en nature, & dans l'indiſpenſable converſion de ce que nous avons de trop en ce qui nous manque, au lieu des ventes & des achats pécuniaires qui doublent le préjudice, nous cherchons des échanges réels où la comodité de chaque contractant tienne lieu de profit à tous deux.

Je conçois, leur dis-je, les avantages de cette méthode; mais elle ne me paroit pas ſans inconvénient. Outre les ſoins importuns auxquels elle aſſujetit, le profit doit être plus apparant que réel,

&

& ce que vous perdez dans le détail de la régie de vos biens l'emporte problablement sur le gain que feroient avec vous vos Fermiers: car le travail se fera toujours avec plus d'économie & la récolte avec plus de soin par un paysan que par vous. C'est une erreur, me repondit Wolmar; le paysan se soucie moins d'augmenter le produit que d'épargner sur les fraix, parce que les avances lui sont plus pénibles que les profits ne lui sont utiles; comme son objet n'est pas tant de mettre un fond en valeur que d'y faire peu de dépense, s'il s'assure un gain actuel c'est bien moins en améliorant la terre qu'en l'épuisant, & le mieux qui puisse arriver est qu'au lieu de l'épuiser il la néglige. Ainsi pour un peu d'argent content recueilli sans embarras, un propriétaire oisif prépare à lui ou à ses enfans de grandes pertes, de grands travaux, & quelquefois la ruine de son patrimoine.

D'ail-

D'ailleurs, pourſuivit M. de Wolmar, je ne diſconviens pas que je ne faſſe la culture de mes terres à plus grands fraix que ne feroit un fermier ; mais auſſi le profit du fermier c'eſt moi qui le fais, & cette culture étant beaucoup meilleure le produit eſt beaucoup plus grand ; de ſorte qu'en dépenſant davantage, je ne laiſſe pas de gagner encore. Il y a plus ; cet excès de dépenſe n'eſt qu'apparent & produit réellement une très grande économie : car, ſi d'autres cultivoient nos terres, nous ſerions oiſifs ; il faudroit demeurer à la ville, la vie y ſeroit plus chere, il nous faudroit des amuſemens qui nous coûteroient beaucoup plus que ceux que nous trouvons ici ne nous ſeroient moins ſenſibles. Ces ſoins que vous appellez importuns ſont à la fois nos devoirs & nos plaiſirs ; grace à la prévoyance avec laquelle on les ordonne, ils ne ſont jamais pénibles ; ils nous tiennent lieu d'une foule de fantaiſies ruineuſes dont

dont la vie champêtre prévient ou détruit le goût, & tout ce qui contribue à notre bien-être devient pour nous un amuſement.

Jettez les yeux tout autour de vous, ajoûtoit ce judicieux pere de famille, vous n'y verrez que des choſes utiles, qui ne nous coûtent preſque rien & nous épargnent mille vaines dépenſes. Les ſeules denrées du cru couvrent notre table, les ſeules étoffes du pays compoſent preſque nos meubles & nos habits: rien n'eſt mépriſé parce qu'il eſt commun, rien n'eſt eſtimé parce qu'il eſt rare. Comme tout ce qui vient de loin eſt ſujet à être déguiſé ou falſifié, nous nous bornons, par délicateſſe autant que par modération au choix de ce qu'il y a de meilleur auprès de nous & dont la qualité n'eſt pas ſuſpecte. Nos mets ſont ſimples, mais choiſis. Il ne manque à notre table pour être ſomptueuſe que d'être ſervie loin d'ici; car tout y eſt bon, tout y ſeroit

rare

rare, & tel gourmand trouveroit les truites du lac bien meilleures, s'il les mangeoit à Paris.

La même regle a lieu dans le choix de la parure, qui comme vous voyez n'eſt pas négligée ; mais l'élégance y préſide ſeule, la richeſſe ne s'y montre jamais, encore moins la mode. Il y a une grande différence entre le prix que l'opinion donne aux choſes & celui qu'elles ont réellement. C'eſt à ce dernier ſeul que Julie s'attache, & quand il eſt queſtion d'une étoffe, elle ne cherche pas tant ſi elle eſt ancienne ou nouvelle que ſi elle eſt bonne & ſi elle lui ſied. Souvent même la nouveauté ſeule eſt pour elle un motif d'excluſion, quand cette nouveauté donne aux choſes un prix qu'elles n'ont pas ou qu'elles ne ſauroient garder.

Conſiderez encore qu'ici l'effet de chaque choſe vient moins d'elle même que de ſon uſage & de ſon accord avec le

reſte, de ſorte qu'avec des parties de peu de valeur Julie a fait un tout d'un grand prix. Le goût aime à créer, à donner ſeul la valeur aux choſes. Autant la loi de la mode eſt inconſtante & ruineuſe, autant la ſienne eſt économe & durable. Ce que le bon goût approuve une fois eſt toujours bien; s'il eſt rarement à la mode, en revanche il n'eſt jamais ridicule, & dans ſa modeſte ſimplicité il tire de la convenance des choſes des regles inaltérables & ſûres, qui reſtent quand les modes ne ſont plus.

Ajoûtez enfin que l'abondance du ſeul néceſſaire ne peut dégénérer en abus; parce que le néceſſaire a ſa meſure naturelle, & que les vrais beſoins n'ont jamais d'excès. On peut mettre la dépenſe de vingt habits en un ſeul, & manger en un repas le revenu d'une année; mais on ne ſauroit porter deux habits en même tems ni diner deux fois en un jour. Ainſi l'opinion

pinion eſt illimitée, au lieu que la nature nous arrête de tous côtés, & celui qui dans un état médiocre ſe borne au bien-être ne riſque point de ſe ruiner.

Voila, mon cher, continuoit le ſage Wolmar, comment avec de l'économie & des ſoins on peut ſe mettre au deſſus de ſa fortune. Il ne tiendroit qu'à nous d'augmenter la notre ſans changer notre maniere de vivre; car il ne ſe fait ici preſque aucune avance qui n'ait un produit pour objet, & tout ce que nous dépenſons nous rend dequoi dépenſer beaucoup plus.

Hébien, Milord, rien de tout cela ne paroit au premier coup d'œil. Par tout un air de profuſion couvre l'ordre qui le donne; il faut du tems pour appercevoir des loix ſomptuaires qui menent à l'aiſance & au plaiſir, & l'on a d'abord peine à comprendre comment on jouït de ce qu'on épargne. En y réfléchiſſant le con-

tentement augmente, parce qu'on voit que la ſource en eſt intariſſable & que l'art de goûter le bonheur de la vie ſert encore à le prolonger. Comment ſe laſſeroit-on d'un état ſi conforme à la nature? Comment épuiſeroit-on ſon héritage en l'améliorant tous les jours? Comment ruineroit-on ſa fortune en ne conſomant que ſes revenus? Quand chaque année on eſt ſûr de la ſuivante, qui peut troubler la paix de celle qui court? Ici le fruit du labeur paſſé ſoutient l'abondance préſente, & le fruit du labeur préſent annonce l'abondance à venir; on jouït à la fois de ce qu'on dépenſe & de ce qu'on recueille, & les divers tems ſe raſſemblent pour affermir la ſécurité du préſent.

Je ſuis entré dans tous les détails du ménage & j'ai partout vu regner le même eſprit. Toute la broderie & la dentelle ſortent du gynécée; toute la toile eſt filée dans la baſſe-cour ou par de pauvres

vres femmes que l'on nourrit. La laine s'envoye à des manufactures dont on tire en échange des draps pour habiller les gens; le vin, l'huile, & le pain ſe font dans la maiſon; on a des bois en coupe reglée autant qu'on en peut conſommer; le boucher ſe paye en bétail, l'épicier reçoit du bled pour ſes fournitures; le ſalaire des ouvriers & des domeſtiques ſe prend ſur le produit des terres qu'ils font valoir; le loyer des maiſons de la ville ſuffit pour l'ameublement de celles qu'on habite; les rentes ſur les fonds publics fourniſſent à l'entretien des maitres, & au peu de vaiſſelle qu'on ſe permet, la vente des vins & des bleds qui reſtent donne un fond qu'on laiſſe en reſerve pour les dépenſes extraordinaires; fond que la prudence de Julie ne laiſſe jamais tarir, & que ſa charité laiſſe encore moins augmenter. Elle n'accorde aux choſes de pur agrément que le profit du travail qui

ſe fait dans ſa maiſon, celui des terres qu'ils ont défrichées, celui des arbres qu'ils ont fait planter &c. Ainſi le produit & l'emploi ſe trouvant toujours compenſés par la nature des choſes, la balance ne peut être rompue, & il eſt impoſſible de ſe déranger.

Bien plus; les privations qu'elle s'impoſe par cette volupté tempérante dont j'ai parlé ſont à la fois de nouveaux moyens de plaiſir & de nouvelles reſſources d'économie. Par exemple elle aime beaucoup le caffé; chez ſa mere elle en prenoit tous les jours. Elle en a quitté l'habitude pour en augmenter le goût; elle s'eſt bornée à n'en prendre que quand elle a des hôtes, & dans le ſalon d'Apollon, afin d'ajouter cet air de fête à tous les autres. C'eſt une petite ſenſualité qui la flate plus, qui lui coûte moins, & par laquelle elle aiguiſe & régle à la fois ſa gourmandiſe. Au contraire, elle met

à

à deviner & satisfaire les goûts de son pere & de son mari une attention sans relâche, une prodigalité naturelle & pleine de graces qui leur fait mieux goûter ce qu'elle leur offre par le plaisir qu'elle trouve à le leur offrir. Ils aiment tous deux à prolonger un peu la fin du repas, à la Suisse: Elle ne manque jamais après le soupé de faire servir une bouteille de vin plus délicat, plus vieux que celui de l'ordinaire. Je fus d'abord la dupe des noms pompeux qu'on donnoit à ces vins, qu'en effet je trouve excellens, &, les buvant comme étant des lieux dont ils portoient les noms, je fis la guerre à Julie d'une infraction si manifeste à ses maximes; mais elle me rappella en riant un passage de Plutarque, où Flaminius compare les troupes Asiatiques d'Antiochus sous mille noms barbares, aux ragoûts divers sous lesquels un ami lui avoit déguisé la même viande. Il en est

de même, dit-elle, de ces vins étrangers que vous me reprochez. Le rancio, le cherez, le malaga, le chaſſaigne, le ſiracuſe dont vous buvez avec tant de plaiſir ne ſont en effet que des vins de Lavaux diverſement préparés, & vous pouvez voir d'ici le vignoble qui produit toutes ces boiſſons lointaines. Si elles ſont inférieures en qualités aux vins fameux dont elles portent les noms, elles n'en ont pas les inconvéniens, & comme on eſt ſûr de ce qui les compoſe, on peut au moins les boire ſans riſque. J'ai lieu de croire, continua-t-elle, que mon pere & mon mari les aiment autant que les vins les plus rares. Les ſiens, me dit alors M. de Wolmar ont pour nous un goût dont manquent tous les autres ; c'eſt le plaiſir qu'elle a pris à les préparer. Ah, reprit-elle, ils ſeront toujours exquis !

Vous jugez bien qu'au milieu de tant de ſoins divers le deſœuvrement & l'oiſiveté

ſiveté qui rendent néceſſaires la compagnie les viſites & les ſociétés extérieures, ne trouvent guere ici de place. On fréquente les voiſins, aſſés pour entretenir un commerce agréable, trop peu pour s'y aſſujetir. Les hôtes ſont toujours bien venus & ne ſont jamais deſirés. On ne voit préciſement qu'autant de monde qu'il faut pour ſe conſerver le goût de la retraite; les occupations champêtres tiennent lieu d'amuſemens, & pour qui trouve au ſein de ſa famille une douce ſociété, toutes les autres ſont bien inſipides. La maniere dont on paſſe ici le tems eſt trop ſimple & trop uniforme pour tenter beaucoup de gens (*); mais c'eſt par la diſpo-

(*) Je crois qu'un de nos beaux-eſprits voyageant dans ce pays-là, reçu & careſſé dans cette maiſon à ſon paſſage, feroit enſuite à ſes amis une relation bien plaiſante de la vie de manans qu'on y mene. Au reſte, je vois par les lettres de Miladi Catesby que ce goût n'eſt

diſpoſition du cœur de ceux qui l'ont adoptée qu'elle leur eſt intéreſſante. Avec une ame ſaine, peut-on s'ennuyer à remplir les plus chers & les plus charmans devoirs de l'humanité, & à ſe rendre mutuellement la vie heureuſe? Tous les ſoirs Julie contente de ſa journée n'en deſire point une différente pour le lendemain, & tous les matins elle demande au Ciel un jour ſemblable à celui de la veille : elle fait toujours les mêmes choſes parce qu'elles ſont bien, & qu'elle ne connoit rien de mieux à faire. Sans doute elle jouït ainſi de toute la félicité permiſe à l'homme. Se plaire dans la durée de ſon état n'eſt-ce pas un ſigne aſſuré qu'on y vit heureux?

Si

pas particulier à la France, & que c'eſt apparemment auſſi l'uſage en Angleterre de tourner ſes hôtes en ridicules, pour prix de leur hoſpitalité.

Si l'on voit rarement ici de ces tas de desœuvrés qu'on appelle bonne compagnie, tout ce qui s'y rassemble intéresse le cœur par quelque endroit avantageux, & rachette quelques ridicules par mille vertus. De paisibles campagnards sans monde & sans politesse; mais bons, simples, honnêtes & contens de leur sort; d'anciens officiers retirés du service; des commerçans ennuyés de s'enrichir; de sages meres de famille qui amenent leurs filles à l'école de la modestie & des bonnes mœurs; voila le cortège que Julie aime à rassembler autour d'elle. Son mari n'est pas faché d'y joindre quelquefois de ces avanturiers corrigés par l'âge & l'expérience, qui, devenus sages à leurs dépends, reviennent sans chagrin cultiver le champ de leur pere qu'ils voudroient n'avoir point quitté. Si quelqu'un récite à table les événemens de sa vie, ce ne sont point les avantures merveilleuses du

riche Sindbad racontant au ſein de la moleſſe orientale comment il a gagné ſes tréſors : Ce ſont les rélations plus ſimples de gens ſenſés que les caprices du ſort & les injuſtices des hommes ont rebutés des faux biens vainement pourſuivis, pour leur rendre le goût des véritables.

Croiriez-vous que l'entretien même des payſans a des charmes pour ces ames élevées avec qui le ſage aimeroit à s'inſtruire? Le judicieux Wolmar trouve dans la naiveté villageoiſe des caracteres plus marqués, plus d'hommes penſans par eux-mêmes que ſous le maſque uniforme des habitans des villes, où chacun ſe montre comme ſont les autres, plutôt que comme il eſt lui-même. La tendre Julie trouve en eux des cœurs ſenſibles aux moindres careſſes, & qui s'eſtiment heureux de l'intérêt qu'elle prend à leur bonheur. Leur cœur ni leur eſprit ne ſont point fa-

façonnés par l'art; ils n'ont point appris à ſe former ſur nos modeles, & l'on n'a pas peur de trouver en eux l'homme de l'homme, au lieu de celui de la nature.

Souvent dans ſes tournées M. de Wolmar rencontre quelque bon Vieillard dont le ſens & la raiſon le frapent, & qu'il ſe plait à faire cauſer. Il l'amene à ſa femme; elle lui fait un accueil charmant, qui marque, non la politeſſe & les airs de ſon état, mais la bienveuillance & l'humanité de ſon caractere. On retient le bon-homme à diner. Julie le place à côté d'elle, le ſert, le careſſe, lui parle avec intérêt, s'informe de ſa famille, de ſes affaires, ne ſourit point de ſon embarras, ne donne point une attention gênante à ſes manieres ruſtiques, mais le met à ſon aiſe par la facilité des ſiennes, & ne ſort point avec lui de ce tendre & touchant reſpect dû à la vieilleſſe infirme qu'honore une longue vie paſſée ſans re-

proche. Le vieillard enchanté ſe livre à l'épanchement de ſon cœur; il ſemble reprendre un moment la vivacité de ſa jeuneſſe. Le vin bu à la ſanté d'une jeune Dame en rechauffe mieux ſon ſang à demi-glacé. Il ſe ranime à parler de ſon ancien tems, de ſes amours, de ſes campagnes, des combats où il s'eſt trouvé, du courage de ſes compatriotes, de ſon retour au pays, de ſa femme, de ſes enfans, des travaux champêtres, des abus qu'il a remarqués, des remedes qu'il imagine. Souvent des longs diſcours de ſon âge ſortent d'excellens préceptes moraux, ou des leçons d'agriculture; & quand il n'y auroit dans les choſes qu'il dit que le plaiſir qu'il prend à les dire, Julie en prendroit à les écouter.

Elle paſſe après le diné dans ſa chambre, & en rapporte un petit préſent de quelque nippe convenable à la femme ou aux filles du vieux bon-homme. Elle le

lui

lui fait offrir par les enfans, & réciproquement il rend aux enfans quelque don ſimple & de leur goût dont elle l'a ſecretement chargé pour eux. Ainſi ſe forme de bonne heure l'étroite & douce bienveuillance qui fait la liaiſon des états divers. Les enfans s'accoutument à honorer la vieilleſſe, à eſtimer la ſimplicité, & à diſtinguer le mérite dans tous les rangs. Les payſans, voyant leurs vieux peres fêtés dans une maiſon reſpectable & admis à la table des maitres, ne ſe tiennent point offenſés d'en être exclus ; ils ne s'en prennent point à leur rang mais à leur âge; ils ne diſent point, nous ſommes trop pauvres, mais, nous ſommes trop jeunes pour être ainſi traittés : l'honneur qu'on rend à leurs vieillards & l'eſpoir de le partager un jour les conſolent d'en être privés & les excitent à s'en rendre dignes.

Cependant, le vieux bon-homme, encor

core attendri des careſſes qu'il a reçues, revient dans ſa chaumiere, empreſſé de montrer à ſa femme & à ſes enfans les dons qu'il leur apporte. Ces bagatelles répandent la joye dans toute une famille qui voit qu'on a daigné s'occuper d'elle. Il leur raconte avec emphaſe la reception qu'on lui a faite, les mets dont on l'a ſervi, les vins dont il a goûté, les diſcours obligeans qu'on lui a tenus, combien on s'eſt informé d'eux, l'affabilité des maitres, l'attention des ſerviteurs, & généralement ce qui peut donner du prix aux marques d'eſtime & de bonté qu'il a reçues; en le racontant il en jouït une ſeconde fois, & toute la maiſon croit jouït auſſi des honneurs rendus à ſon chef. Tous béniſſent de concert cette famille illuſtre & généreuſe qui donne exemple aux grands & réfuge aux petits, qui ne dédaigne point le pauvre & rend honneur aux cheveux blancs. Voila l'encens qui

plait

plait aux ames bienfaiſantes. S'il eſt des bénédictions humaines que le Ciel daigne exaucer, ce ne ſont point celles qu'arrache la flaterie & la baſſeſſe en préſence des gens qu'on loue; mais celles que dicte en ſecret un cœur ſimple & reconnoiſſant au coin d'un foyer ruſtique.

C'eſt ainſi qu'un ſentiment agréable & doux peut couvrir de ſon charme une vie inſipide à des cœurs indifférens: c'eſt ainſi que les ſoins, les travaux, la retraite peuvent devenir des amuſemens par l'art de les diriger. Une ame ſaine peut donner du goût à des occupations communes, comme la ſanté du corps fait trouver bons les alimens les plus ſimples. Tous ces gens ennuyés qu'on amuſe avec tant de peine doivent leur dégoût à leurs vices, & ne perdent le ſentiment du plaiſir qu'avec celui du devoir. Pour Julie, il lui eſt arrivé préciſément le contraire, & des ſoins qu'une certaine langueur d'a-

me

me lui eut laiſſé négliger autrefois, lui deviennent intéreſſans par le motif qui les inſpire. Il faudroit être inſenſible pour être toujours ſans vivacité. La ſienne s'eſt developpée par les mêmes cauſes qui la réprimoient autrefois. Son cœur cherchoit la retraite & la ſolitude pour ſe livrer en paix aux affections dont il étoit pénétré; maintenant elle a pris une activité nouvelle en formant de nouveaux liens. Elle n'eſt point de ces indolentes meres de famille, contentes d'étudier quand il faut agir, qui perdent à s'inſtruire des devoirs d'autrui le tems qu'elles devroient mettre à remplir les leurs. Elle pratique aujourd'hui ce qu'elle aprenoit autrefois. Elle n'étudie plus, elle ne lit plus; elle agit. Comme elle ſe leve une heure plus tard que ſon mari, elle ſe couche auſſi plus tard d'une heure. Cette heure eſt le ſeul tems qu'elle donne encore à l'étude, & la journée ne lui paroit jamais aſſés lon-

iongue pour tous les ſoins dont elle aime à la remplir.

Voila, Milord, ce que j'avois à vous dire ſur l'économie de cette maiſon, & ſur la vie privée des maitres qui la gouvernent. Contens de leur ſort, ils en jouïſſent paiſiblement; contens de leur fortune, ils ne travaillent pas à l'augmenter pour leurs enfans; mais à leur laiſſer avec l'héritage qu'ils ont reçu, des terres en bon état, des domeſtiques affectionnés, le goût du travail, de l'ordre, de la modération, & tout ce qui peut rendre douce & charmante à des gens ſenſés la jouïſſance d'un bien médiocre, auſſi ſagement conſervé qu'il fut honnêtement acquis.

LETTRE III. (*)

A Milord Edouard.

NOus avons eu des hôtes ces jours derniers. Ils ſont repartis hier, & nous recommençons entre nous trois une ſociété d'autant plus charmante qu'il n'eſt rien reſté dans le fond des cœurs qu'on veuille ſe cacher l'un à l'autre. Quel plaiſir je goûte à reprendre un nouvel être qui me rend digne de votre confiance! Je

(*) Deux Lettres écrites en différens tems rouloient ſur le ſujet de celle-ci, ce qui occaſionnoit bien des répétitions inutiles. Pour les retrancher, j'ai réuni ces deux Lettres en une ſeule. Au reſte; ſans prétendre juſtifier l'exceſſive longueur de pluſieurs des lettres dont ce recueil eſt compoſé, je remarquerai que les lettres des ſolitaires ſont longues & rares; celles des gens du monde fréquentes & courtes. Il ne faut qu'obſerver cette différence pour en ſentir à l'inſtant la raiſon.

Je ne reçois pas une marque d'eſtime de Julie & de ſon mari, que je ne me diſe avec une certaine fierté d'ame; enfin j'oſerai me montrer à lui. C'eſt par vos ſoins, c'eſt ſous vos yeux que j'eſpere honorer mon état préſent de mes fautes paſſées. Si l'amour éteint jette l'ame dans l'épuiſement, l'amour ſubjugué lui donne avec la conſcience de ſa victoire une élévation nouvelle, & un attrait plus vif pour tout ce qui eſt grand & beau. Voudroit-on perdre le fruit d'un ſacrifice qui nous a coûté ſi cher? Non, Milord, je ſens qu'à votre exemple mon cœur va mettre à profit tous les ardens ſentimens qu'il a vaincus. Je ſens qu'il faut avoir été ce que je fus pour devenir ce que je veux être.

Après ſix jours perdus aux entretiens frivoles des gens indifférens, nous avons paſſé aujourd'hui une matinée à l'angloiſe, réunis & dans le ſilence, goûtant à la fois le plaiſir d'être enſemble & la douceur

ceur du recueillement. Que les delices de cet état ſont connues de peu de gens! Je n'ai vu perſonne en France en avoir la moindre idée. La converſation des amis ne tarit jamais, diſent-ils. Il eſt vrai, la langue fournit un babil facile aux attachemens médiocres. Mais l'amitié, Milord, l'amitié! ſentiment vif & céleſte, quels diſcours ſont dignes de toi? Quelle langue oſe être ton interprête? Jamais ce qu'on dit à ſon ami peut-il valoir ce qu'on ſent à ſes côtés? Mon Dieu! qu'une main ſerrée, qu'un regard animé, qu'une étreinte contre la poitrine, que le ſoupir qui la ſuit diſent de choſes, & que le premier mot qu'on prononce eſt froid après tout cela! O veillées de Beſançon! momens conſacrés au ſilence & recueillis par l'amitié! O Bomſton! ame grande, ami ſublime! Non, je n'ai point avili ce que tu fis pour moi, & ma bouche ne t'en a jamais rien dit.

Il eſt ſûr que cet état de contemplation

tion fait un des grands charmes des hommes ſenſibles. Mais j'ai toujours trouvé que les importuns empêchoient de le goûter, & que les amis ont beſoin d'être ſans témoin pour pouvoir ne ſe rien dire, à leur aiſe. On veut être recueillis, pour ainſi dire, l'un dans l'autre: les moindres diſtractions ſont déſolantes, la moindre contrainte eſt inſupportable. Si quelquefois le cœur porte un mot à la bouche, il eſt ſi doux de pouvoir le prononcer ſans gêne. Il ſemble qu'on n'oſe penſer librement ce qu'on n'oſe dire de même: il ſemble que la préſence d'un ſeul étranger retienne le ſentiment, & comprime des ames qui s'entendroient ſi bien ſans lui.

Deux heures ſe ſont ainſi écoulées entre nous dans cette immobilité d'extaſe, plus douce mille fois que le froid repos des Dieux d'Epicure. Après le déjeuné, les enfans ſont entrés comme à l'ordinaire dans la chambre de leur mere; mais

au

au lieu d'aller enſuite s'enfermer avec eux dans le gynécée ſelon ſa coutume; pour nous dédomager en quelque ſorte du tems perdu ſans nous voir, elle les a fait reſter avec elle, & nous ne nous ſommes point quités juſqu'au diner. Henriette qui commence à ſavoir tenir l'aiguille, travailloit aſſiſe devant la Fanchon qui faiſoit de la dentelle, & dont l'oreiller poſoit ſur le doſſier de ſa petite chaiſe. Les deux garçons feuilletoient ſur une table un recueil d'images, dont l'ainé expliquoit les ſujets au cadet. Quand il ſe trompoit, Henriette attentive & qui ſait le recueil par cœur avoit ſoin de le corriger. Souvent feignant d'ignorer à quelle eſtampe ils étoient, elle en tiroit un prétexte de ſe lever, d'aller & venir de ſa chaiſe à la table & de la table à ſa chaiſe. Ces promenades ne lui déplaiſoient pas & lui attiroient toujours quelque agacerie de la part du petit mali; quelquefois même il s'y joignoit un baiſer,

que

que ſa bouche enfantine ſait mal appliquer encore, mais dont Henriette, déja plus ſavante, lui épargne volontiers la façon. Pendant ces petites leçons qui ſe prenoient & ſe donnoient ſans beaucoup de ſoin, mais auſſi ſans la moindre gêne, le cadet comptoit furtivement des onchets de buis, qu'il avoit cachés ſous le livre.

Madame de Wolmar brodoit près de la fenêtre vis à vis des enfans; nous étions ſon mari & moi encore autour de la table à thé liſans la gazette, à laquelle elle prêtoit aſſés peu d'attention. Mais à l'article de la maladie du Roi de France & de l'attachement ſingulier de ſon peuple, qui n'eut jamais d'égal que celui des Romains pour Germanicus, elle a fait quelques réflexions ſur le bon naturel de cette nation douce & bienveuillante que toutes haïſſent & qui n'en hait aucune, ajoûtant qu'elle n'envioit du rang ſuprême, que

le plaiſir de s'y faire aimer. N'enviez rien, lui a dit ſon mari d'un ton qu'il m'eut dû laiſſer prendre; il y a longtems que nous ſommes tous vos ſujets. A ce mot, ſon ouvrage eſt tombé de ſes mains; elle a tourné la tête, & jetté ſur ſon digne époux un regard ſi touchant, ſi tendre, que j'en ai treſſailli moi-même. Elle n'a rien dit: qu'eut-elle dit qui valut ce regard? Nos yeux ſe ſont auſſi rencontrés. J'ai ſenti à la maniere dont ſon mari m'a ſerré la main que la même émotion nous gagnoit tous trois, & que la douce influence de cette ame expanſive agiſſoit autour d'elle, & triomphoit de l'inſenſibilité même.

C'eſt dans ces diſpoſitions qu'a commencé le ſilence dont je vous parlois; vous pouvez juger qu'il n'étoit pas de froideur & d'ennui. Il n'étoit interrompu que par le petit manege des enfans; encore, auſſi-tôt que nous avons ceſſé de parler, ont-

ent-ils modéré par imitation leur caquet, comme craignant de troubler le recueillement universel. C'eſt la petite Surintendante qui la premiere s'eſt miſe à baiſſer la voix, à faire ſigne aux autres, à courrir ſur la pointe du pied, & leurs jeux ſont devenus d'autant plus amuſans que cette legere contrainte y ajoûtoit un nouvel intérêt. Ce ſpectacle qui ſembloit être mis ſous nos yeux pour prolonger notre attendriſſement a produit ſon effet naturel.

Ammutiſcon le lingue, e parlan l'alme.

Que de choſes ſe ſont dites ſans ouvrir la bouche! Que d'ardens ſentimens ſe ſont communiqués ſans la froide entremiſe de la parole! Inſenſiblement Julie s'eſt laiſſée abſorber à celui qui dominoit tous les autres. Ses yeux ſe ſont tout à fait fixés ſur ſes trois enfans, & ſon cœur ravi dans une ſi délicieuſe extaſe animoit ſon

charmant visage de tout ce que la tendresse maternelle eut jamais de plus touchant.

Livrés nous-mêmes à cette double contemplation, nous nous laissions entrainer Wolmar & moi à nos rêveries, quand les enfans, qui les causoient, les ont fait finir. L'ainé, qui s'amusoit aux images, voyant que les onchets empêchoient son frere d'être attentif, a pris le tems qu'il les avoit rassemblés, & lui donnant un coup sur la main, les a fait sauter par la chambre. Marcellin s'est mis à pleurer, & sans s'agiter pour le faire taire, Mad^e. de Wolmar a dit à Fanchon d'emporter les onchets. L'enfant s'est tû sur le champ, mais les onchets n'ont pas moins été emportés, sans qu'il ait recommencé de pleurer comme je m'y étois attendu. Cette circonstance qui n'étoit rien m'en a rappellé beaucoup d'autres auxquelles je n'avois fait nulle attention, & je ne me sou-

ſouviens pas, en y penſant, d'avoir vu d'enfans à qui l'on parlât ſi peu & qui fuſſent moins incomodes. Ils ne quitent preſque jamais leur mere, & à peine s'apperçoit-on qu'ils ſoient là. Ils ſont vifs, étourdis, ſemillans, comme il convient à leur âge, jamais importuns ni criards, & l'on voit qu'ils ſont diſcrets avant de ſavoir ce que c'eſt que diſcretion. Ce qui m'étonnoit le plus dans les réflexions où ce ſujet m'a conduit, c'étoit que cela ſe fit comme de ſoi-même, & qu'avec une ſi vive tendreſſe pour ſes enfans, Julie ſe tourmentât ſi peu autour d'eux. En effet, on ne la voit jamais s'empreſſer à les faire parler ou taire, ni à leur preſcrire ou deffendre ceci ou cela. Elle ne diſpute point avec eux, elle ne les contrarie point dans leurs amuſemens; on diroit qu'elle ſe contente de les voir & de les aimer, & que quand ils ont paſſé leur journée avec elle, tout ſon de-

voir de mere eſt rempli.

Quoique cette paiſible tranquilité me parut plus douce à conſidérer que l'inquiete ſollicitude des autres meres, je n'en étois pas moins frapé d'une indolence qui s'accordoit mal avec mes idées. J'aurois voulu qu'elle n'eut pas encore été contente avec tant de ſujets de l'être: une activité ſuperflue ſied ſi bien à l'amour maternel! Tout ce que je voyois de bon dans ſes enfans, j'aurois voulu l'attribuer à ſes ſoins; j'aurois voulu qu'ils duſſent moins à la nature & davantage à leur mere, je leur aurois preſque deſiré des défauts pour la voir plus empreſſée à les corriger.

Après m'être occupé longtems de ces réflexions en ſilence, je l'ai rompu pour les lui communiquer. Je vois, lui ai-je dit, que le Ciel récompenſe la vertu des meres par le bon naturel des enfans: mais ce bon naturel veut être cultivé.

tivé. C'eſt dès leur naiſſance que doit commencer leur éducation. Eſt-il un tems plus propre à les former, que celui où ils n'ont encore aucune forme à détruire? Si vous les livrez à eux-mêmes dès leur enfance, à quel âge attendrez vous d'eux de la docilité? Quand vous n'auriez rien à leur apprendre, il faudroit leur apprendre à vous obéïr. Vous appercevez-vous, a-t-elle répondu, qu'ils me déſobéiſſent? Cela ſeroit difficile, ai-je dit, quand vous ne leur commandez rien. Elle s'eſt miſe à ſourire en regardant ſon mari, & me prenant par la main, elle m'a mené dans le cabinet, où nous pouvions cauſer tous trois ſans être entendus des enfans.

C'eſt là que m'expliquant à loiſir ſes maximes, elle m'a fait voir ſous cet air de négligence la plus vigilante attention qu'ait jamais donné la tendreſſe maternelle. Longtems m'a-t-elle dit, j'ai

penſé comme vous ſur les inſtructions prématurées, & durant ma premiere groſſeſſe, effrayée de tous mes devoirs & des ſoins que j'aurois bientôt à remplir, j'en parlois ſouvent à M. de Wolmar avec inquiétude. Quel meilleur guide pouvois-je prendre en cela qu'un obſervateur éclairé, qui joignoit à l'intérêt d'un pere le ſens-froid d'un philoſophe? Il remplit & paſſa mon attente; il diſſipa mes préjugés & m'apprit à m'aſſurer avec moins de peine un ſuccès beaucoup plus étendu. Il me fit ſentir que la premiere & plus importante éducation, celle préciſément que tout le monde oublie (*) eſt de rendre un enfant propre à être élevé. Une erreur commune à tous les parens qui ſe piquent de lumieres eſt de ſuppoſer

(*) Locke lui-même, le ſage Locke l'a oubliée; il dit bien plus ce qu'on doit exiger des enfans, que ce qu'il faut faire pour l'obtenir.

ſer leurs enfans raiſonnables dès leur naiſſance, & de leur parler comme à des hommes avant même qu'ils ſachent parler. La raiſon eſt l'inſtrument qu'on penſe employer à les inſtruire, au lieu que les autres inſtrumens doivent ſervir à former celui-là, & que de toutes les inſtructions propres à l'homme, celle qu'il acquiert le plus tard & le plus difficilement eſt la raiſon même. En leur parlant dès leur bas âge une langue qu'ils n'entendent point, on les accoutume à ſe payer de mots, à en payer les autres, à controller tout ce qu'on leur dit, à ſe croire auſſi ſages que leurs maîtres, à devenir diſputeurs & mutins, & tout ce qu'on penſe obtenir d'eux par des motifs raiſonnables, on ne l'obtient en effet que par ceux de crainte ou de vanité qu'on eſt toujours forcé d'y joindre.

Il n'y a point de patience que ne laſſe enfin l'enfant qu'on veut élever ainſi;

& voila comment, ennuyés, rebutés, excédés de l'éternelle importunité dont ils leur ont donné l'habitude eux-mêmes, les parens ne pouvant plus ſupporter le tracas des enfans ſont forcés de les éloigner d'eux en les livrant à des maitres; comme ſi l'on pouvoit jamais eſperer d'un Precepteur plus de patience & de douceur que n'en peut avoir un pere.

La nature, a continué Julie, veut que les enfans ſoient enfans avant que d'être hommes. Si nous voulons pervertir cet ordre, nous produirons des fruits précoces qui n'auront ni maturité ni ſaveur, & ne tarderont pas à ſe corrompre; nous aurons de jeunes docteurs & de vieux enfans. L'enfance a des manieres de voir, de penſer, de ſentir qui lui ſont propres. Rien n'eſt moins ſenſé que d'y vouloir ſubſtituer les notres, & j'aimerois autant exiger qu'un enfant eut cinq

cinq pieds de haut que du jugement à dix ans.

La raiſon ne commence à ſe former qu'au bout de pluſieurs années, & quand le corps a pris une certaine conſiſtance. L'intention de la nature eſt donc que le corps ſe fortifie avant que l'eſprit s'exerce. Les enfans ſont toujours en mouvement; le repos & la réflexion ſont l'averſion de leur âge; une vie appliquée & ſédentaire les empêche de croître & de profiter; leur eſprit ni leur corps ne peuvent ſupporter la contrainte. Sans ceſſe enfermés dans une chambre avec des livres, ils perdent toute leur vigueur; ils deviennent délicats, foibles, mal-ſains, plutôt hébêtés que raiſonnables; & l'ame ſe ſent toute la vie du déperiſſement du corps.

Quand toutes ces inſtructions prématurées profiteroient à leur jugement autant qu'elles y nuiſent, encore y auroit-il

un très grand inconvénient à les leur donner indiſtinctement, & ſans égard à celles qui conviennent par préférence au génie de chaque enfant. Outre la conſtitution commune à l'eſpece chacun apporte en naiſſant un temperament particulier qui détermine ſon génie & ſon caractere, & qu'il ne s'agit ni de changer ni de contraindre, mais de former & de perfectionner. Tous les caracteres ſont bons & ſains en eux-mêmes, ſelon M. de Wolmar. Il n'y a point, dit-il, d'erreurs dans la nature (*). Tous les vices qu'on impute au naturel ſont l'effet des mauvaiſes formes qu'il a reçues. Il n'y a point de ſcélérat dont les penchans mieux dirigés n'euſſent produit de grandes vertus. Il n'y a point d'eſprit faux dont on n'eut tiré des talens utiles en le pre-

(*) Cette doctrine ſi vraye me ſurprend dans M. de Wolmar; on verra bientôt pourquoi.

prenant d'un certain biais, comme ces figures difformes & monſtrueuſes qu'on rend belles & bien proportionnées en les mettant à leur point de vue. Tout concourt au bien commun dans le ſiſtême univerſel. Tout homme a ſa place aſſignée dans le meilleur ordre des choſes, il s'agit de trouver cette place & de ne pas pervertir cet ordre. Qu'arrive-t-il d'une éducation commencée dès le berceau & toujours ſous une même formule, ſans égard à la prodigieuſe diverſité des eſprits? Qu'on donne à la plupart des inſtructions nuiſibles ou déplacées, qu'on les prive de celles qui leur conviendroient, qu'on gêne de toutes parts la nature, qu'on efface les grandes qualités de l'ame, pour en ſubſtituer de petites & d'apparentes qui n'ont aucune réalité; qu'en exerçant indiſtinctement aux mêmes choſes tant de talens divers on efface les uns par les autres, on les confond

tous ; qu'après bien des ſoins perdus à gâter dans les enfans les vrais dons de la nature, on voit bientôt ternir cet éclat paſſager & frivole qu'on leur préfere, ſans que le naturel étouffé revienne jamais ; qu'on perd à la fois ce qu'on a détruit & ce qu'on a fait ; qu'enfin pour le prix de tant de peine indiſcretement priſe, tous ces petits prodiges deviennent des eſprits ſans force & des hommes ſans mérite, uniquement remarquables par leur foibleſſe & par leur inutilité.

J'entends ces maximes, ai-je dit à Julie ; mais j'ai peine a les accorder avec vos propres ſentimens ſur le peu d'avantage qu'il y a de développer le génie & les talens naturels de chaque individu, ſoit pour ſon propre bonheur, ſoit pour le vrai bien de la ſociété. Ne vaut-il pas infiniment mieux former un parfait modele de l'homme raiſonnable & de l'honnête homme ; puis rapprocher chaque enfant

de-

de ce modele par la force de l'éducation, en excitant l'un, en retenant l'autre, en réprimant les paſſions, en perfectionnant la raiſon, en corrigeant la nature .... Corriger la nature! a dit Wolmar en m'interrompant; ce mot eſt beau; mais avant que de l'employer, il faloit répondre à ce que Julie vient de vous dire.

Une réponſe très peremptoire, à ce qu'il me ſembloit, étoit de nier le principe; c'eſt ce que j'ai fait. Vous ſuppoſés toujours que cette diverſité d'eſprits & de génies qui diſtinguent les individus eſt l'ouvrage de la nature; & cela n'eſt rien moins qu'évident. Car enfin, ſi les eſprits ſont différents ils ſont inégaux, & ſi la nature les a rendus inégaux, c'eſt en douant les uns préférablement aux autres d'un peu plus de fineſſe de ſens, d'étendue de mémoire,

re, ou de capacité d'attention. Or quant aux ſens & à la mémoire, il eſt prouvé, par l'expérience que leurs divers dégrés d'étendue & de perfection ne ſont point la meſure de l'eſprit des hommes; & quant à la capacité d'attention, elle dépend uniquement de la force des paſſions qui nous animent, & il eſt encore prouvé que tous les hommes ſont par leur nature ſuſceptibles de paſſions aſſés fortes pour les douer du dégré d'attention auquel eſt attachée la ſupériorité de l'eſprit.

Que ſi la diverſité des eſprits, au lieu de venir de la nature, étoit un effet de l'éducation, c'eſt à dire, des diverſes idées, des divers ſentimens qu'excitent en nous dès l'enfance les objets qui nous frapent, les circonſtances où nous nous trouvons, & toutes les impreſſions que nous recevons; bien loin d'attendre

pour

pour élever les enfans, qu'on connût le caractere de leur esprit, il faudroit au contraire se hâter de déterminer convenablement ce caractere, par une éducation propre à celui qu'on veut leur donner.

A cela il m'a répondu que ce n'étoit pas sa méthode de nier ce qu'il voyoit, lorsqu'il ne pouvoit l'expliquer. Regardez, m'a-t-il dit, ces deux chiens qui sont dans la cour. Ils sont de la même portée; ils ont été nourris & traittés de même; ils ne se sont jamais quittés: cependant l'un des deux est vif, gai, caressant, plein d'intelligence : l'autre lourd, pesant, hargneux, & jamais on n'a pu lui rien apprendre. La seule différence des tempéramens a produit en eux celle des caracteres, comme la seule différence de l'organisation intérieure produit en nous celle des esprits; tout

le

le reſte a été ſemblable .... ſemblable? ai-je interrompu ; quelle différence ? Combien de petits objets ont agi ſur l'un & non pas ſur l'autre ! combien de petites circonſtances les ont frappés diverſement, ſans que vous vous en ſoyez apperçu ! Bon, a-t-il reprit; vous voila raiſonant comme les aſtrologues. Quand on leur oppoſoit que deux hommes nés ſous le même aſpect avoient des fortunes ſi diverſes, ils rejetoient bien loin cette identité. Ils ſoûtenoient que, vû la rapidité des cieux, il y avoit une diſtance immenſe du thême de l'un de ces hommes à celui de l'autre, & que, ſi l'on eut pu marquer les deux inſtans précis de leurs naiſſances, l'objection ſe fut tournée en preuve.

Laiſſons je vous prie toutes ces ſubtilités, & nous en tenons à l'obſervation. Elle nous apprend qu'il y a des caracteres

teres qui s'annoncent preſque en naiſſant, & des enfans qu'on peut étudier ſur le ſein de leur nourrice. Ceux-là font une claſſe à part, & s'élevent en commençant de vivre. Mais quant aux autres qui ſe dévelopent moins vîte, vouloir former leur eſprit avant de le connoitre, c'eſt s'expoſer à gâter le bien que la nature a fait & à faire plus mal à ſa place. Platon votre maitre ne ſoutenoit-il pas que tout le ſavoir humain, toute la philoſophie ne pouvoit tirer d'une ame humaine que ce que la nature y avoit mis; comme toutes les opérations chymiques n'ont jamais tiré d'aucun mixte qu'autant d'or qu'il en contenoit déja? Cela n'eſt vrai ni de nos ſentimens ni de nos idées; mais cela eſt vrai de nos diſpoſitions à les acquérir. Pour changer un eſprit, il faudroit changer l'organiſation intérieure; pour changer un caractere, il fau-

faudroit changer le tempérament dont il dépend. Avez-vous jamais ouï dire qu'un emporté ſoit devenu flegmatique, & qu'un eſprit méthodique & froid ait acquis de l'imagination? Pour moi je trouve qu'il ſeroit tout auſſi aiſé de faire un blond d'un brun, & d'un ſot un homme d'eſprit. C'eſt donc en vain qu'on prétendroit refondre les divers eſprits ſur un modele commun. On peut les contraindre & non les changer: on peut empêcher les hommes de ſe montrer tels qu'ils ſont, mais non les faire devenir autres; & s'ils ſe déguiſent dans le cours ordinaire de la vie, vous les verrez dans toutes les occaſions importantes reprendre leur caractere originel, & s'y livrer avec d'autant moins de regle, qu'ils n'en connoiſſent plus en s'y livrant. Encore une fois il ne s'agit point de changer le caractere & de plier le naturel, mais au contraire

traire de le pouſſer auſſi loin qu'il peut aller, de le cultiver & d'empêcher qu'il ne dégénere; car c'eſt ainſi qu'un homme devient tout ce qu'il peut être, & que l'ouvrage de la nature s'acheve en lui par l'éducation. Or avant de cultiver le caractere il faut l'étudier, attendre paiſiblement qu'il ſe montre, lui fournir les occaſions de ſe montrer, & toujours s'abſtenir de rien faire, plutôt que d'agir mal à propos. A tel génie il faut donner des ailes, à d'autres des entraves; l'un veut être preſſé, l'autre retenu; l'un veut qu'on le flate, & l'autre qu'on l'intimide; il faudroit tantôt éclairer, tantôt abrutir. Tel homme eſt fait pour porter la connoiſſance humaine juſqu'à ſon dernier terme; à tel autre il eſt même funeſte de ſavoir lire. Attendons la premiere étincelle de la raiſon; c'eſt elle qui fait ſortir le caractere & lui donne ſa véritable forme;

me; c'eſt par elle auſſi qu'on le cultive, & il n'y a point avant la raiſon de véritable éducation pour l'homme.

Quant aux maximes de Julie que vous mettez en oppoſition, je ne ſais ce que vous y voyez de contradictoire : Pour moi, je les trouve parfaitement d'accord. Chaque homme apporte en naiſſant un caractere, un génie, & des talens qui lui ſont propres. Ceux qui ſont deſtinés à vivre dans la ſimplicité champêtre n'ont pas beſoin pour être heureux du développement de leurs facultés, & leurs talens enfouïs ſont comme les mines d'or du Valais que le bien public ne permet pas qu'on exploite. Mais dans l'état civil où l'on a moins beſoin de bras que de tête, & où chacun doit compte à ſoi-même & aux autres de tout ſon prix, il importe d'apprendre à tirer des hommes tout ce que la nature leur a donné, à les diriger

du

du côté où ils peuvent aller le plus loin, & ſur tout à nourrir leurs inclinations de tout ce qui peut les rendre utiles. Dans le premier cas on n'a d'égard qu'à l'eſpece, chacun fait ce que font tous les autres, l'exemple eſt la ſeule regle, l'habitude eſt le ſeul talent, & nul n'exerce de ſon ame que la partie commune à tous. Dans le ſecond, on s'applique à l'individu: A l'homme en général on ajoute en lui tout ce qu'il peut avoir de plus qu'un autre; on le ſuit auſſi loin que la nature le mêne, & l'on en fera le plus grand des hommes s'il a ce qu'il faut pour le devenir. Ces maximes ſe contrediſent ſi peu que la pratique en eſt la même pour le premier âge. N'inſtruiſez point l'enfant du villageois, car il ne lui convient pas d'être inſtruit; N'inſtruiſez pas l'enfant du Citadin, car vous ne ſavez encore quelle inſtruction lui convient.

vient. En tout état de cauſe, laiſſez former le corps, juſqu'à ce que la raiſon commence à poindre: Alors c'eſt le moment de la cultiver.

Tout cela me paroitroit fort bien, ai-je dit, ſi je n'y voyois un inconvénient qui nuit fort aux avantages que vous attendez de cette méthode; c'eſt de laiſſer prendre aux enfans mille mauvaiſes habitudes qu'on ne prévient que par les bonnes. Voyez ceux qu'on abandonne à eux-mêmes; ils contractent bientôt tous les défauts dont l'exemple frape leurs yeux, parce que cet exemple eſt commode à ſuivre, & n'imitent jamais le bien, qui coûte plus à pratiquer. Accoutumés à tout obtenir, à faire en toute occaſion leur indiſcrette volonté, ils deviennent mutins, têtus, indomptables .... mais, a repris M. de Wolmar, il me ſemble que vous avez remarqué le con-

contraire dans les notres, & que c'eſt ce qui a donné lieu à cet entretien. Je l'avoue, ai-je dit, & c'eſt préciſément ce qui m'étonne. Qu'a-t-elle fait pour les rendre dociles? Comment s'y eſt-elle priſe? Qu'a-t-elle ſubſtitué au joug de la diſcipline? Un joug bien plus inflexible, a-t-il dit à l'inſtant; celui de la néceſſité: mais en vous détaillant ſa conduite, elle vous fera mieux entendre ſes vues. Alors il l'a engagée à m'expliquer ſa méthode, & après une courte pauſe, voici à peu près comme elle m'a parlé.

Heureux les bien nés, mon aimable ami! Je ne préſume pas autant de nos ſoins que M. de Wolmar. Malgré ſes maximes, je doute qu'on puiſſe jamais tirer un bon parti d'un mauvais caractere, & que tout naturel puiſſe être tourné à bien: mais au ſurplus convaincue de la bonté de ſa méthode, je tâche d'y conformer en tout ma conduite dans

le gouvernement de la famille. Ma premiere eſpérance eſt que des méchans ne ſeront pas ſortis de mon ſein ; la ſeconde eſt d'élever aſſés bien les enfans que Dieu m'a donnés, ſous la direction de leur pere, pour qu'ils aient un jour le bonheur de lui reſſembler. J'ai tâché pour cela de m'approprier les regles qu'il ma preſcrittes, en leur donnant un principe moins philoſophique & plus convenable à l'amour maternel; c'eſt de voir mes enfans heureux. Ce fut le premier vœu de mon cœur en portant le doux nom de mere, & tous les ſoins de mes jours ſont deſtinés à l'accomplir. La premiere fois que je tins mon fils ainé dans mes bras, je ſongeai que l'enfance eſt preſque un quart des plus longues vies, qu'on parvient rarement aux trois autres quarts, & que c'eſt une bien cruelle prudence de rendre cette premiere portion malheureuſe pour aſſurer le bon-

bonheur du reſte, qui peut-être ne viendra jamais. Je ſongeai que durant la foibleſſe du premier âge, la nature aſſujetit les enfans de tant de manieres, qu'il eſt barbare d'ajoûter à cet aſſujetiſſement l'empire de nos caprices, en leur ôtant une liberté ſi bornée, & dont ils peuvent ſi peu abuſer. Je réſolus d'épargner au mien toute contrainte autant qu'il ſeroit poſſible, de lui laiſſer tout l'uſage de ſes petites forces, & de ne gêner en lui nul des mouvemens de la nature. J'ai déja gagné à cela deux grands avantages; l'un d'écarter de ſon ame naiſſante le menſonge, la vanité, la colere, l'envie, en un mot tous les vices qui naiſſent de l'eſclavage, & qu'on eſt contraint de fomenter dans les enfans, pour obtenir d'eux ce qu'on en exige: l'autre de laiſſer fortifier librement ſon corps par l'exercice continuel que l'inſtinct lui demande. Accoutumé tout comme les payſans à cou-

rir tête nue au soleil, au froid, à s'essouffler, à se mettre en sueur, il s'endurcit comme eux aux injures de l'air, & se rend plus robuste en vivant plus content. C'est le cas de songer à l'âge d'homme & aux accidens de l'humanité. Je vous l'ai déja dit, je crains cette pusillanimité meurtriere qui, à force de délicatesse & de soins, affoiblit, effemine un enfant, le tourmente par une éternelle contrainte, l'enchaîne par mille vaines précautions, enfin l'expose pour toute sa vie aux périls inévitables dont elle veut le préserver un moment, & pour lui sauver quelques rhumes dans son enfance, lui prépare de loin des fluxions de poitrine, des pleuresies, des coups de soleil, & la mort étant grand.

Ce qui donne aux enfans livrés à eux-mêmes la plupart des défauts dont vous parliez, c'est lorsque non contens de faire leur propre volonté, ils la font encore

faire

faire aux autres, & cela, par l'inſenſée indulgence des meres à qui l'on ne complait qu'en ſervant toutes les fantaiſies de leur enfant. Mon ami, je me flate que vous n'avez rien vû dans les miens qui ſentit l'empire & l'autorité, même avec le dernier domeſtique, & que vous ne m'avez pas vû, non plus, applaudir en ſecret aux fauſſes complaiſances qu'on a pour eux. C'eſt ici que je crois ſuivre une route nouvelle & ſûre pour rendre à la fois un enfant libre, paiſible, carreſſant, docile, & cela par un moyen fort ſimple, c'eſt de le convaincre qu'il n'eſt qu'un enfant.

A conſidérer l'enfance en elle-même, y a-t-il au monde un être plus foible, plus miſérable, plus à la merci de tout ce qui l'environne, qui ait ſi grand beſoin de pitié, d'amour, de protection qu'un enfant? Ne ſemble-t-il pas que c'eſt pour cela que les premieres voix

qui lui ſont ſuggérées par la nature ſont les cris & les plaintes, qu'elle lui a donné une figure ſi douce & un air ſi touchant, afin que tout ce qui l'approche s'intéreſſe à ſa foibleſſe & s'empreſſe à le ſecourir? Qu'y a-t-il donc de plus choquant, de plus contraire à l'ordre, que de voir un enfant impérieux & mutin, commander à tout ce qui l'entoure, prendre inpudemment un ton de maitre avec ceux qui n'ont qu'à l'abandonner pour le faire périr, & d'aveugles parens approuvant cette audace l'exercer à devenir le tiran de ſa nourrice, en attendant qu'il devienne le leur.

Quant à moi je n'ai rien épargné pour éloigner de mon fils la dangereuſe image de l'empire & de la ſervitude, & pour ne jamais lui donner lieu de penſer qu'il fut plutôt ſervi par devoir que par pitié. Ce point eſt, peut-être, le plus difficile & le plus important de toute l'éducation,

& c'eſt un détail qui ne finiroit point que celui de toutes les précautions qu'il m'a falu prendre, pour prévenir en lui cet inſtinct ſi prompt à diſtinguer les ſervices mercénaires des domeſtiques, de la tendreſſe des ſoins maternels.

L'un des principaux moyens que j'aye employés a été, comme je vous l'ai dit, de le bien convaincre de l'impoſſibilité où le tient ſon âge de vivre ſans notre aſſiſtance. Après quoi je n'ai pas eu peine à lui montrer que tous les ſecours qu'on eſt forcé de recevoir d'autrui ſont des actes de dépendance, que les domeſtiques ont une véritable ſupériorité ſur lui, en ce qu'il ne ſauroit ſe paſſer d'eux, tandis qu'il ne leur eſt bon à rien; de ſorte que, bien loin de tirer vanité de leurs ſervices, il les reçoit avec une ſorte d'humiliation, comme un témoignage de ſa foibleſſe, & il aſpire ardemment au tems où il ſera aſſés grand & aſſés

fort pour avoir l'honneur de se servir lui-même.

Ces idées, ai-je dit, seroient difficiles à établir dans des maisons où le pere & la mere se font servir comme des enfans: Mais dans celle-ci où chacun, à commencer par vous, a ses fonctions à remplir, & où le rapport des valets aux maitres n'est qu'un échange perpétuel de services & de soins, je ne crois pas cet établissement impossible. Cependant il me reste à concevoir comment des enfans accoutumés à voir prévenir leurs besoins n'étendent pas ce droit à leurs fantaisies, ou comment ils ne souffrent pas quelquefois de l'humeur d'un domestique qui traittera de fantaisie un véritable besoin?

Mon ami, a repris Madame de Wolmar, une mere peu éclairée se fait des monstres de tout. Les vrais besoins sont très bornés dans les enfans comme dans

les

les hommes, & l'on doit plus regarder à la durée du bien-être qu'au bien-être d'un seul moment. Pensez-vous qu'un enfant qui n'est point géné, puisse assés souffrir de l'humeur de sa gouvernante sous les yeux d'une mere, pour en être incomodé? Vous supposez des inconvéniens qui naissent de vices déja contractés, sans songer que tous mes soins ont été d'empêcher ces vices de naitre. Naturellement les femmes aiment les enfans. La mesintelligence ne s'éleve entre eux que quand l'un veut assujetir l'autre à ses caprices. Or cela ne peut arriver ici, ni sur l'enfant, dont on n'exige rien, ni sur la gouvernante à qui l'enfant n'a rien à commander. J'ai suivi en cela tout le contrepied des autres meres, qui font semblant de vouloir que l'enfant obéisse au domestique, & veulent en effet que le domestique obéisse à l'enfant. Personne ici ne com-

mande ni n'obéit. Mais l'enfant n'obtient jamais de ceux qui l'approchent qu'autant de complaiſance qu'il en a pour eux. Par là, ſentant qu'il n'a ſur tout ce qui l'environne d'autre autorité que celle de la bienveuillance, il ſe rend docile & complaiſant ; en cherchant à s'attacher les cœurs des autres le ſien s'attache à eux à ſon tour ; car on aime en ſe faiſant aimer ; c'eſt l'infaillible effet de l'amour-propre, &, de cette affection réciproque, née de l'égalité, reſultent ſans effort les bonnes qualités qu'on prêche ſans ceſſe à tous les enfans, ſans jamais en obtenir aucune.

J'ai penſé que la partie la plus eſſentielle de l'éducation d'un enfant, celle dont il n'eſt jamais queſtion dans les éducations les plus ſoignées, c'eſt de lui bien faire ſentir ſa miſere, ſa foibleſſe, ſa dépendance, &, comme vous a dit mon mari, le peſant joug de la néceſſité que la nature impoſe à l'homme ; & cela,

non

non seulement afin qu'il soit sensible à ce qu'on fait pour lui alleger ce joug, mais surtout afin qu'il connoisse de bonne heure en quel rang l'a placé la providence, qu'il ne s'éleve point au dessus de sa portée, & que rien d'humain ne lui semble étranger à lui.

Induits dès leur naissance par la molesse dans laquelle ils sont nourris, par les égards que tout le monde a pour eux, par la facilité d'obtenir tout ce qu'ils désirent, à penser que tout doit ceder à leurs fantaisies, les jeunes gens entrent dans le monde avec cet impertinent préjugé, & souvent ils ne s'en corrigent qu'à force d'humiliations, d'affronts & de déplaisirs; or je voudrois bien sauver à mon fils cette seconde & mortifiante éducation en lui donnant par la premiere une plus juste opinion des choses. J'avois d'abord résolu de lui accorder tout ce qu'il demanderoit, persuadée que les pre-

miers mouvemens de la nature ſont toujours bons & ſalutaires. Mais je n'ai pas tardé de connoitre qu'en ſe faiſant un droit d'être obéis les enfans ſortoient de l'état de nature preſque en naiſſant, & contractoient nos vices par notre exemple, les leur par notre indiſcretion. J'ai vû que ſi je voulois contenter toutes ſes fantaiſies, elles croitroient avec ma complaiſance, qu'il y auroit toujours un point où il faudroit s'arrêter, & où le refus lui deviendroit d'autant plus ſenſible qu'il y ſeroit moins accoutumé. Ne pouvant donc, en attendant la raiſon lui ſauver tout chagrin, j'ai préféré le moindre & le plutôt paſſé. Pour qu'un refus lui fut moins cruel je l'ai plié d'abord au refus; & pour lui épargner de longs déplaiſirs, des lamentations, des mutineries, j'ai rendu tout refus irrévocable. Il eſt vrai que j'en fais le moins que je puis, & que j'y regarde

garde

garde à deux fois avant que d'en venir là. Tout ce qu'on lui accorde eſt accordé ſans condition dès la premiere demande, & l'on eſt très indulgent là-deſſus: mais il n'obtient jamais rien par importunité; les pleurs & les flateries ſont également inutiles. Il en eſt ſi convaincu qu'il a ceſſé de les employer; du premier mot il prend ſon parti, & ne ſe tourmente pas plus de voir fermer un cornet de bonbons qu'il voudroit manger, qu'envoler un oiſeau qu'il voudroit tenir; car il ſent la même impoſſibilité d'avoir l'un & l'autre. Il ne voit rien dans ce qu'on lui ôte ſinon qu'il ne l'a pu garder, ni dans ce qu'on lui refuſe, ſinon qu'il n'a pu l'obtenir, & loin de battre la table contre laquelle il ſe bleſſe, il ne battroit pas la perſonne qui lui reſiſte. Dans tout ce qui le chagrine il ſent l'empire de la néceſſité, l'effet de ſa propre foibleſſe, jamais l'ouvrage du mauvais vouloir d'au-

trui .... un moment! dit-elle un peu vivement, voyant que j'allois répondre; je preſſens votre objection; j'y vais venir à l'inſtant.

Ce qui nourrit les criailleries des enfans, c'eſt l'attention qu'on y fait, ſoit pour leur ceder, ſoit pour les contrarier. Il ne leur faut quelquefois pour pleurer tout un jour, que s'appercevoir qu'on ne veut pas qu'ils pleurent. Qu'on les flate ou qu'on les menace, les moyens qu'on prend pour les faire taire ſont tous pernicieux & preſque toujours ſans effet. Tant qu'on s'occupe de leurs pleurs, c'eſt une raiſon pour eux de les continuer; mais ils s'en corrigent bientôt quand ils voyent qu'on n'y prend pas garde; car grands & petits, nul n'aime à prendre une peine inutile. Voila préciſément ce qui eſt arrivé à mon ainé. C'étoit d'abord un petit criard qui étourdiſſoit tout le monde, & vous êtes témoin

moin qu'on ne l'entend pas plus à préſent dans la maiſon que s'il n'y avoit point d'enfant. Il pleure quand il ſouffre; c'eſt la voix de la nature qu'il ne faut jamais contraindre; mais il ſe tait à l'inſtant qu'il ne ſouffre plus. Auſſi fais-je une très-grande attention à ſes pleurs, bien ſûre qu'il n'en verſe jamais en vain. Je gagne à cela de ſavoir à point nommé quand il ſent de la douleur & quand il n'en ſent pas, quand il ſe porte bien & quand il eſt malade; avantage qu'on perd avec ceux qui pleurent par fantaiſie, & ſeulement pour ſe faire appaiſer. Au reſte, j'avoue que ce point n'eſt pas facile à obtenir des Nourrices & des gouvernantes: car comme rien n'eſt plus ennuyeux que d'entendre toujours lamenter un enfant, & que ces bonnes femmes ne voyent jamais que l'inſtant préſent, elles ne ſongent pas qu'à faire taire l'enfant aujourd'hui il en pleurera demain davantage.

tage. Le pis eſt que l'obſtination qu'il contracte tire à conſéquence dans un âge avancé. La même cauſe qui le rend criard à trois ans, le rend mutin à douze, querelleur à vingt, impérieux à trente, & inſuportable toute ſa vie.

Je viens maintenant à vous; me dit-elle en ſouriant. Dans tout ce qu'on accorde aux enfans, ils voyent aiſément le déſir de leur complaire; dans tout ce qu'on en exige ou qu'on leur refuſe, ils doivent ſuppoſer des raiſons ſans les demander. C'eſt un autre avantage qu'on gagne à uſer avec eux d'autorité plutôt que de perſuaſion dans les occaſions néceſſaires: car comme il n'eſt pas poſſible qu'ils n'apperçoivent quelquefois la raiſon qu'on a d'en uſer ainſi, il eſt naturel qu'ils la ſuppoſent encore quand ils ſont hors d'état de la voir. Au contraire, dès qu'on a ſoumis quelque choſe à leur jugement, ils prétendent juger de tout, ils deviennent

nent ſophiſtes, ſubtils, de mauvaiſe foi, féconds en chicanes, cherchant toujours à réduire au ſilence ceux qui ont la foibleſſe de s'expoſer à leurs petites lumieres. Quand on eſt contraint de leur rendre compte des choſes qu'ils ne ſont point en état d'entendre, ils attribuent au caprice la conduite la plus prudente, ſitôt qu'elle eſt au deſſus de leur portée. En un mot, le ſeul moyen de les rendre dociles à la raiſon n'eſt pas de raiſonner avec eux, mais de les bien convaincre que la raiſon eſt au deſſus de leur âge: car alors ils la ſuppoſent du côté où elle doit être, à moins qu'on ne leur donne un juſte ſujet de penſer autrement. Ils ſavent bien qu'on ne veut pas les tourmenter quand ils ſont ſûrs qu'on les aime, & les enfans ſe trompent rarement là-deſſus. Quand donc je refuſe quelque choſe aux miens, je n'argumente point avec eux, je ne leur dis point pourquoi je ne veux pas,

pas, mais je fais en ſorte qu'ils le voyent, autant qu'il eſt poſſible, & quelquefois après coup. De cette maniere ils s'accoutument à comprendre que jamais je ne les refuſe ſans en avoir une bonne raiſon, quoiqu'ils ne l'apperçoivent pas toujours.

Fondée ſur le même principe, je ne ſouffrirai pas, non plus, que mes enfans ſe mêlent dans la converſation des gens raiſonnables, & s'imaginent ſotement y tenir leur rang comme les autres quand on y ſouffre leur babil indiſcret. Je veux qu'ils répondent modeſtement & en peu de mots quand on les interroge ſans jamais parler de leur chef, & ſurtout ſans qu'ils s'ingerent à queſtionner hors de propos les gens plus âgés qu'eux, auxquels ils doivent du reſpect.

En vérité, Julie, dis-je en l'interrompant, voila bien de la rigueur pour une mere auſſi tendre! Pitagore n'étoit pas plus

plus ſevere à ſes diſciples que vous l'êtes aux votres. Non ſeulement vous ne les traittez pas en hommes, mais on diroit que vous craignez de les voir ceſſer trop tôt d'être enfans. Quel moyen plus agréable & plus ſûr peuvent-ils avoir de s'inſtruire, que d'interroger ſur les choſes qu'ils ignorent les gens plus éclairés qu'eux? Que penſeroient de vos maximes les Dames de Paris, qui trouvent que leurs enfans ne jaſent jamais aſſés tôt ni aſſés longtems, & qui jugent de l'eſprit qu'ils auront étant grands par les ſotiſes qu'ils débitent étant jeunes? Wolmar me dira que cela peut être bon dans un pays où le premier mérite eſt de bien babiller, & où l'on eſt diſpenſé de penſer pourvu qu'on parle. Mais vous qui voulez faire à vos enfans un ſort ſi doux, comment accorderez-vous tant de bonheur avec tant de contrainte, & que devient, parmi toute cette gêne, la liberté

té que vous prétendez leur laiſſer?

Quoi donc? a-t-elle repris à l'inſtant: eſt-ce gêner leur liberté que de les empêcher d'attenter à la notre, & ne ſauroient-ils être heureux à moins que toute une compagnie en ſilence n'admire leurs puérilités? Empêchons leur vanité de naitre, ou du moins arrêtons en les progrès; c'eſt là vraiment travailler à leur félicité: Car la vanité de l'homme eſt la ſource de ſes plus grandes peines, & il n'y a perſonne de ſi parfait & de ſi fêté, à qui elle ne donne encore plus de chagrins que de plaiſirs (*).

Que peut penſer un enfant de lui-même, quand il voit autour de lui tout un cercle de gens ſenſés l'écouter, l'agacer, l'admirer, attendre avec un lâche empreſſement

(*) Si jamais la vanité fit quelque heureux ſur la terre, à coup ſûr cet heureux-là n'étoit qu'un ſot.

ſement les oracles qui ſortent de ſa bouche, & ſe récrier avec des retentiſſemens de joye à chaque impertinence qu'il dit? La tête d'un homme auroit bien de la peine à tenir à tous ces faux applaudiſſemens; jugez de ce que deviendra la ſienne! Il en eſt du babil des enfans comme des prédictions des Almanacs. Ce ſeroit un prodige ſi ſur tant de vaines paroles, le hazard ne fourniſſoit jamais une rencontre heureuſe. Imaginez ce que font alors les exclamations de la flaterie ſur une pauvre mere déja-trop abuſée par ſon propre cœur, & ſur un enfant qui ne ſait ce qu'il dit & ſe voit célébrer! Ne penſez pas que pour démêler l'erreur, je m'en garantiſſe. Non, je vois la faute, & j'y tombe. Mais ſi j'admire les reparties de mon fils, au moins je les admire en ſecret; il n'apprend point en me les voyant applaudir à devenir babillard & vain, & les flateurs en me les faiſant ré-

répeter n'ont pas le plaiſir de rire de ma foibleſſe.

Un jour qu'il nous étoit venu du monde, étant allé donner quelques ordres, je vis en rentrant quatre ou cinq grands nigauds occupés à jouer avec lui, & s'apprêtant à me raconter d'un air d'emphaſe je ne ſais combien de gentilleſſes qu'ils venoient d'entendre, & dont ils ſembloient tout émerveillés. Meſſieurs, leur dis-je aſſés froidement, je ne doute pas que vous ne ſachiez faire dire à des marionetes de fort jolies choſes : mais j'eſpere qu'un jour mes enfans ſeront hommes, qu'ils agiront & parleront d'eux-mêmes, & alors j'apprendrai toujours dans la joye de mon cœur tout ce qu'ils auront dit & fait de bien. Depuis qu'on a vu que cette maniere de faire ſa cour ne prenoit pas, on joue avec mes enfans comme avec des enfans, non comme avec Polichinelle; il ne leur vient plus de compe-

re,

re, & ils en valent ſenſiblement mieux depuis qu'on ne les admire plus.

A l'égard des queſtions, on ne les leur défend pas indiſtinctement. Je ſuis la premiere à leur dire de demander doucement en particulier à leur pere ou à moi tout ce qu'ils ont beſoin de ſavoir. Mais je ne ſouffre pas qu'ils coupent un entretien ſérieux pour occuper tout le monde de la premiere impertinence qui leur paſſe par la tête. L'art d'interroger n'eſt pas ſi facile qu'on penſe. C'eſt bien plus l'art des maitres que des diſciples; il faut avoir déja beaucoup appris de choſes pour ſavoir demander ce qu'on ne ſait pas. Le ſavant ſait & s'enquiert, dit un proverbe Indien; mais l'ignorant ne ſait pas même dequoi s'enquérir. (*) Faute de cette ſcience préliminaire les enfans en liberté

(*) Ce proverbe eſt tiré de Chardin. Tome 5. p. 170. in 12.

berté ne font preſque jamais que des queſtions ineptes qui ne ſervent à rien, ou profondes & ſcabreuſes dont la ſolution paſſe leur portée, & puiſqu'il ne faut pas qu'ils ſachent tout, il importe qu'ils n'aient pas le droit de tout demander. Voila pourquoi, généralement parlant, ils s'inſtruiſent mieux par les interrogations qu'on leur fait que par celles qu'ils font eux-mêmes.

Quand cette méthode leur ſeroit auſſi utile qu'on croit, la premiere & la plus importante ſcience qui leur convient, n'eſt-elle pas d'être diſcrets & modeſtes, & y en a-t-il quelque autre qu'ils doivent apprendre au préjudice de celle-là? Que produit donc dans les enfans cette émancipation de parole avant l'âge de parler, & ce droit de ſoumettre effrontément les hommes à leur interrogatoire? De petits queſtionneurs babillards, qui queſtionnent moins pour s'inſtruire

ſtruire que pour importuner, pour occuper d'eux tout le monde, & qui prennent encore plus de goût à ce babil par l'embarras où ils s'apperçoivent que jettent quelquefois leurs queſtions indiſcretes, en ſorte que chacun eſt inquiet auſſi-tôt qu'ils ouvrent la bouche. Ce n'eſt pas tant un moyen de les inſtruire que de les rendre étourdis & vains; inconvénient plus grand à mon avis que l'avantage qu'ils acquiérent par là n'eſt utile; car par dégrés l'ignorance diminue, mais la vanité ne fait jamais qu'augmenter.

Le pis qui put arriver de cette réſerve trop prolongée ſeroit que mon fils en âge de raiſon eut la converſation moins légere, le propos moins vif & moins abondant, & en conſidérant combien cette habitude de paſſer ſa vie à dire des riens retrécit l'eſprit, je regarderois plutôt cette heureuſe ſtérilité comme un bien que comme un mal. Les gens oiſifs tou-

jours ennuyés d'eux mêmes s'efforcent de donner un grand prix à l'art de les amuſer, & l'on diroit que le ſavoir vivre conſiſte à ne dire que de vaines paroles, comme à ne faire que des dons inutiles: mais la ſociété humaine a un objet plus noble & ſes vrais plaiſirs ont plus de ſolidité. L'organe de la vérité, le plus digne organe de l'homme, le ſeul dont l'uſage le diſtingue des animaux, ne lui a point été donné pour n'en pas tirer un meilleur parti qu'ils ne font de leurs cris. Il ſe dégrade au deſſous d'eux quand il parle pour ne rien dire, & l'homme doit être homme juſques dans ſes délaſſemens. S'il y a de la politeſſe à étourdir tout le monde d'un vain caquet, j'en trouve une bien plus véritable à laiſſer parler les autres par préférence, à faire plus grand cas de ce qu'ils diſent que de ce qu'on diroit ſoi-même, & à montrer qu'on les eſtime trop pour croire les amuſer

muſer par des niaiſeries. Le bon uſage du monde, celui qui nous y fait le plus rechercher & chérir n'eſt pas tant d'y briller que d'y faire briller les autres, & de mettre, à force de modeſtie leur orgueil plus en liberté. Ne craignons pas qu'un homme d'eſprit qui ne s'abſtient de parler que par retenue & diſcretion, puiſſe jamais paſſer pour un ſot. Dans quelque pays que ce puiſſe être il n'eſt pas poſſible qu'on juge un homme ſur ce qu'il n'a pas dit, & qu'on le mépriſe pour s'être tu. Au contraire on remarque en général que les gens ſilencieux en impoſent, qu'on s'ecoute devant eux, & qu'on leur donne beaucoup d'attention quand ils parlent; ce qui, leur laiſſant le choix des occaſions & faiſant qu'on ne perd rien de ce qu'ils diſent, met tout l'avantage de leur côté. Il eſt ſi difficile à l'homme le plus ſage de garder toute ſa préſence d'eſprit dans un long flux de paroles,

roles, il eſt ſi rare qu'il ne lui échape des choſes dont il ſe repent à loiſir, qu'il aime mieux retenir le bon que riſquer le mauvais. Enfin, quand ce n'eſt pas faute d'eſprit qu'il ſe tait, s'il ne parle pas, quelque diſcret qu'il puiſſe être, le tort en eſt à ceux qui ſont avec lui.

Mais il y a bien loin de ſix ans à vingt; mon fils ne ſera pas toujours enfant, & à meſure que ſa raiſon commencera de naître, l'intention de ſon pere eſt bien de la laiſſer exercer. Quant à moi, ma miſſion ne va pas juſques là. Je nourris des enfans & n'ai pas la préſomption de vouloir former des hommes. J'eſpere, dit-elle en regardant ſon mari, que de plus dignes mains ſe chargeront de ce noble emploi. Je ſuis femme & mere, je ſais me tenir à mon rang. Encore une fois, la fonction dont je ſuis chargée n'eſt pas d'elever mes fils, mais de les préparer pour être élevés.

Je

Je ne fais même en cela que ſuivre de point en point le ſiſtême de M. de Wolmar, & plus j'avance, plus j'éprouve combien il eſt excellent & juſte, & combien il s'accorde avec le mien. Conſidérez mes enfans & ſurtout l'aîné; en connoiſſez-vous de plus heureux ſur la terre, de plus gais, de moins importuns? Vous les voyez ſauter, rire, courir toute la journée ſans jamais incomoder perſonne. De quels plaiſirs, de quelle indépendance leur âge eſt-il ſuſceptible, dont ils ne jouïſſent pas ou dont ils abuſent? Ils ſe contraignent auſſi peu devant moi qu'en mon abſence. Au contraire, ſous les yeux de leur mere ils ont toujours un peu plus de confiance, & quoique je ſois l'auteur de toute la ſévérité qu'ils éprouvent, ils me trouvent toujours la moins ſévére: car je ne pourrois ſupporter de n'être pas ce qu'ils aiment le plus au monde.

Les ſeules loix qu'on leur impoſe auprès de nous ſont celles de la liberté même, ſavoir de ne pas plus gêner la compagnie qu'elle ne les gêne, de ne pas crier p'us haut qu'on ne parle, & comme on ne les oblige point de s'occuper de nous, je ne veux pas, non plus, qu'ils prétendent nous occuper d'eux. Quand ils manquent à de ſi juſtes loix, toute leur peine eſt d'être à l'inſtant renvoyés, & tout mon art pour que c'en ſoit une, de faire qu'ils ne ſe trouvent nulle part auſſi bien qu'ici. A cela près, on ne les aſſujetit à rien; on ne les force jamais de rien apprendre; on ne les ennuye point de vaines corrections; jamais on ne les reprend; les ſeules leçons qu'ils reçoivent ſont des leçons de pratique priſes dans la ſimplicité de la nature. Chacun bien inſtruit là-deſſus ſe conforme à mes intentions avec une intelligence & un ſoin qui ne me laiſſent rien à déſi-

désirer, & si quelque faute est à craindre, mon assiduité la prévient ou la répare aisément.

Hier, par exemple, l'aîné ayant ôté un tambour au cadet, l'avoit fait pleurer. Fanchon ne dit rien, mais une heure après, au moment que le raviſſeur du tambour en étoit le plus occupé, elle le lui reprit; il la suivoit en le redemandant, & pleurant à son tour. Elle lui dit; vous l'avez pris par force à votre frere; je vous le reprends de même; qu'avez-vous à dire? Ne suis-je pas la plus forte? Puis elle se mit à battre la caisse à son imitation, comme si elle y eut pris beaucoup de plaisir. Jusques là tout étoit à merveilles. Mais quelque tems après elle voulut rendre le tambour au cadet, alors je l'arrêtai; car ce n'étoit plus la leçon de la nature, & de là pouvoit naître un premier germe d'envie entre les deux freres. En perdant le tambour le

cadet ſupporta la dure loi de la néceſſité, l'aîné ſentit ſon injuſtice, tous deux connurent leur foibleſſe & furent conſolés le moment d'après.

Un plan ſi nouveau & ſi contraire aux idées reçues m'avoit d'abord effarouché. A force de me l'expliquer ils m'en rendirent enfin l'admirateur, & je ſentis que pour guider l'homme, la marche de la nature eſt toujours la meilleure. Le ſeul inconvénient que je trouvois à cette méthode, & cet inconvénient me parut fort grand, c'étoit de négliger dans les enfans la ſeule faculté qu'ils ayent dans toute ſa vigueur & qui ne fait que s'affoiblir en avançant en âge. Il me ſembloit que ſelon leur propre ſiſtême, plus les opérations de l'entendement étoient foibles inſuffiſantes, plus on devoit exercer & fortifier la mémoire, ſi propre alors à ſoutenir le travail. C'eſt-elle, diſois-je qui doit ſuppléer à la raiſon juſqu'à ſa naiſ-

ſance,

ſance, & l'enrichir quand elle eſt née. Un eſprit qu'on n'exerce à rien devient lourd & peſant dans l'inaction. La ſemence ne prend point dans un champ mal préparé, & c'eſt une étrange préparation pour apprendre à devenir raiſonable que de commencer par être ſtupide. Comment, ſtupide! s'eſt écriée auſſi-tôt Made. de Wolmar. Confondriez-vous deux qualités auſſi différentes & preſque auſſi contraires que la mémoire & le jugement (*)? Comme ſi la quantité des choſes mal digérées & ſans liaiſon dont on remplit une tête encore foible, n'y faiſoit pas plus de tort que de profit à la raiſon! J'avoue que de toutes les facultés de l'homme, la mémoire eſt la pre-

(*) Cela ne me paroit pas bien vû. Rien n'eſt ſi néceſſaire au jugement que la mémoire: il eſt vrai que ce n'eſt pas la mémoire des mots.

premiere qui ſe dévelope & la plus comode à cultiver dans les enfans: mais à votre avis lequel eſt à préférer de ce qu'il leur eſt le plus aiſé d'apprendre, ou de ce qu'il leur importe le plus de ſavoir?

Regardez à l'uſage qu'on fait en eux de cette facilité, à la violence qu'il faut leur faire, à l'éternelle contrainte où il les faut aſſujetir pour mettre en étalage leur mémoire, & comparez l'utilité qu'ils en retirent au mal qu'on leur fait ſouffrir pour cela. Quoi! Forcer un enfant d'étudier des langues qu'il ne parlera jamais, même avant qu'il ait bien appris la ſienne; lui faire inceſſamment répéter & conſtruire des vers qu'il n'entend point, & dont toute l'harmonie n'eſt pour lui qu'au bout de ſes doigts; embrouiller ſon eſprit de cercles & de ſpheres dont il n'a pas la moindre idée; l'accabler de mille noms de villes & de rivieres qu'il confond

fond ſans ceſſe & qu'il rapprend tous les jours; eſt-ce cultiver ſa mémoire au profit de ſon jugement, & tout ce frivole acquis vaut-il une ſeule des larmes qu'il lui coûte?

Si tout cela n'étoit qu'inutile, je m'en plaindrois moins; mais n'eſt-ce rien que d'inſtruire un enfant à ſe payer de mots, & à croire ſavoir ce qu'il ne peut comprendre? ſe pourroit-il qu'un tel amas ne nuiſit point aux premieres idées dont on doit meubler une tête humaine, & ne vaudroit-il pas mieux n'avoir point de mémoire, que de la remplir de tout ce fatras au préjudice des connoiſſances néceſſaires dont il tient la place?

Non, ſi la nature a donné au cerveau des enfans cette ſoupleſſe qui le rend propre à recevoir toutes ſortes d'impreſſions, ce n'eſt pas pour qu'on y grave des noms de Rois, des dates, des termes de blazon, de ſphere, de géogra-

phie, & tous ces mots ſans aucun ſens pour leur âge & ſans aucune utilité pour quelque âge que ce ſoit dont on accable leur triſte & ſtérile enfance ; mais c'eſt pour que toutes les idées rélatives à l'état de l'homme, toutes celles qui ſe raportent à ſon bonheur & l'éclairent ſur ſes devoirs s'y tracent de bonne heure en caracteres inéfacables, & lui ſervent à ſe conduire pendant ſa vie d'une maniere convenable à ſon être & à ſes facultés.

Sans étudier dans les livres, la mémoire d'un enfant ne reſte pas pour cela oiſive: tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend le frape, & il s'en ſouvient; il tient régiſtre en lui-même des actions des diſcours des hommes, & tout ce qui l'environne eſt le livre dans lequel ſans y ſonger il enrichit continuellement ſa mémoire, en attendant que ſon jugement puiſſe en profiter. C'eſt dans le choix de ces objets, c'eſt dans le ſoin de lui préſen-

ſenter ſans ceſſe ceux qu'il doit connoitre & de lui cacher ceux qu'il doit ignorer que conſiſte le veritable art de cultiver la premiere de ſes facultés, & c'eſt par là qu'il faut tâcher de lui former un magazin de connoiſſances qui ſerve à ſon éducation durant la jeuneſſe, & à ſa conduite dans tous les tems. Cette méthode, il eſt vrai, ne forme point de petits prodiges, & ne fait pas briller les gouvernantes & les précepteurs; mais elle forme des hommes judicieux, robuſtes, ſains de corps & d'entendement, qui, ſans s'être fait admirer étant jeunes, ſe font honorer étant grands.

Ne penſez pas, pourtant, continua Julie, qu'on néglige ici tout à fait ces ſoins dont vous faites un ſi grand cas. Une mere un peu vigilante tient dans ſes mains les paſſions de ſes enfans. Il y a des moyens pour exciter & nourrir en eux le déſir d'apprendre ou de faire tel-

le ou telle choſe; & autant que ces moyens peuvent ſe concilier avec la plus entiere liberté de l'enfant & n'engendrent en lui nulle ſemence de vice, je les employe aſſés volontiers, ſans m'opiniâtrer quand le ſuccès n'y répond pas; car il aura toujours le tems d'apprendre, mais il n'y a pas un moment à perdre pour lui former un bon naturel; & M. de Wolmar a une telle idée du premier dévelopement de la raiſon, qu'il ſoutient que quand ſon fils ne ſauroit rien à douze ans, il n'en ſeroit pas moins inſtruit à quinze; ſans compter que rien n'eſt moins néceſſaire que d'être ſavant, & rien plus que d'être ſage & bon.

Vous ſavez que notre aîné lit déja paſſablement. Voici comment lui eſt venu le goût d'apprendre à lire. J'avois deſſein de lui dire de tems en tems quelque fable de la Fontaine pour l'amuſer, & j'avois déja commencé, quand il me demanda

manda si les corbeaux parloient? A l'instant je vis la difficulté de lui faire sentir bien nettement la différence de l'apologue au mensonge, je me tirai d'affaire comme je pus, & convaincue que les fables sont faites pour les hommes, mais qu'il faut toujours dire la vérité nue aux enfans, je supprimai la Fontaine. Je lui substituai un recueil de petites histoires interressantes & instructives, la plupart tirées de la bible; puis voyant que l'enfant prenoit goût à mes contes, j'imaginai de les lui rendre encore plus utiles, en essayant d'en composer moi-même d'aussi amusans qu'il me fut possible, & les appropriant toujours au besoin du moment. Je les écrivois à mesure, dans un beau livre orné d'images, que je tenois bien enfermé, & dont je lui lisois de tems en tems quelques contes, rarement, peu longtems, & répétant souvent les mêmes avec des commentaires, avant de passer à de nouveaux.

veaux. Un enfant oiſif eſt ſujet à l'ennui; les petits contes ſervoient de reſſource; mais quand je le voyois le plus avidement attentif, je me ſouvenois quelquesfois d'un ordre à donner, & je le quittois à l'endroit le plus intéreſſant en laiſſant négligemment le livre. Auſſi-tôt il alloit prier ſa Bonne ou Fanchon ou quelqu'un d'achever la lecture: mais comme il n'a rien à commander à perſonne & qu'on étoit prévenu, l'on n'obéiſſoit pas toujours. L'un refuſoit, l'autre avoit à faire, l'autre balbutioit lentement & mal, l'autre laiſſoit à mon exemple un conte à moitié. Quand on le vit bien ennuyé de tant de dépendance, quelqu'un lui ſuggéra ſecretement d'apprendre à lire, pour s'en délivrer & feuilleter le livre à ſon aiſe. Il goûta ce projet. Il falut trouver des gens aſſés complaiſans pour vouloir lui donner leçon; nouvelle difficulté qu'on n'a pouſſée qu'auſſi

loin

loin qu'il faloit. Malgré toutes ces précautions, il s'eſt laſſé trois ou quatre fois; on l'a laiſſé faire. Seulement je me ſuis efforcée de rendre les contes encore plus amuſans, & il eſt revenu à la charge avec tant d'ardeur que quoiqu'il n'y ait pas ſix mois qu'il a tout de bon commencé d'apprendre, il ſera bientôt en état de lire ſeul le recueil.

C'eſt à peu près ainſi que je tâcherai d'exciter ſon zele & ſa bonne volonté pour acquérir les connoiſſances qui demandent de la ſuite & de l'applicatioin, & qui peuvent convenir à ſon âge; mais quoi qu'il apprenne à lire, ce n'eſt point des livres qu'il tirera ces connoiſſances; car elles ne s'y trouvent point, & la lecture ne convient en aucune maniere aux enfans. Je veux auſſi l'habituer de bonne heure à nourrir ſa tête d'idées & non de mots; c'eſt pourquoi je ne lui fais jamais rien apprendre par cœur.

Ja-

Jamais? Interrompis-je : C'eſt beaucoup dire ; car encore faut-il bien qu'il ſache ſon catéchisme & ſes prieres. C'eſt ce qui vous trompe, reprit-elle. A l'egard de la priere, tous les matins & tous les ſoirs je fais la mienne à haute voix dans la chambre de mes enfans, & c'eſt aſſés pour qu'ils l'apprennent ſans qu'on les y oblige: quant au catéchisme, ils ne ſavent ce que c'eſt. Quoi, Julie! vos enfans n'apprennent pas leur catéchisme? Non, mon ami; mes enfans n'apprennent pas leur catéchisme. Comment! ai-je dit tout étonné, une mere ſi pieuſe! .... je ne vous comprends point. Et pourquoi vos enfans n'apprennent-ils pas leur catéchisme? Afin qu'ils le croyent un jour, dit-elle, j'en veux faire un jour des Chrétiens. Ah, j'y ſuis! m'écriai-je; vous ne voulez pas que leur foi ne ſoit qu'en paroles, ni qu'ils ſachent ſeulement leur Religion, mais qu'ils la croyent, &

vous

vous penſez avec raiſon qu'il eſt impoſſible à l'homme de croire ce qu'il n'entend point. Vous êtes bien difficile, me dit en ſouriant M. de Wolmar ; ſeriez-vous Chrétien, par hazard? Je m'efforce de l'être, lui dis-je avec fermeté. Je crois de la Religion tout ce que j'en puis comprendre, & reſpecte le reſte ſans le rejetter. Julie me fit un ſigne d'approbation, & nous reprimes le ſujet de notre entretien.

Après être entrée dans d'autres détails qui m'ont fait concevoir combien le zele maternel eſt actif infatigable & prévoyant, elle a conclu, en obſervant que ſa méthode ſe rapportoit exactement aux deux objets qu'elle s'étoit propoſés, ſavoir de laiſſer développer le naturel des enfans, & de l'étudier. Les miens ne ſont gênés en rien, dit-elle, & ne ſauroient abuſer de leur liberté ; leur caractere ne peut ni ſe dépraver ni ſe contrain-

traindre; on laiſſe en paix renforcer leur corps & germer leur jugement; l'eſclavage n'avilit point leur ame, les regards d'autrui ne font point fermenter leur amour-propre, ils ne ſe croyent ni des hommes puiſſans ni des animaux enchaînés, mais des enfans heureux & libres. Pour les garantir des vices qui ne ſont pas en eux, ils ont, ce me ſemble, un préſervatif plus fort que des diſcours qu'ils n'entendroient point, ou dont ils ſeroient bientôt ennuyés. C'eſt l'exemple des mœurs de tout ce qui les environne; Ce ſont les entretiens qu'ils entendent, qui ſont ici naturels à tout le monde & qu'on n'a pas beſoin de compoſer exprès pour eux; c'eſt la paix & l'union dont ils ſont témoins; c'eſt l'accord qu'ils voyent regner ſans ceſſe & dans la conduite reſpective de tous, & dans la conduite & les diſcours de chacun.

Nourris encore dans leur premiere ſimpli-

plicité, d'où leur viendroient des vices dont ils n'ont point vû d'exemple, des paſſions qu'ils n'ont nulle occaſion de ſentir, des préjugés que rien ne leur inſpire? Vous voyez qu'aucune erreur ne les gagne, qu'aucun mauvais penchant ne ſe montre en eux. Leur ignorance n'eſt point entêtée, leurs déſirs ne ſont point obſtinés; les inclinations au mal ſont prévenues, la nature eſt juſtifiée, & tout me prouve que les défauts dont nous l'accuſons ne ſont point ſon ouvrage mais le notre.

C'eſt ainſi que livrés au penchant de leur cœur, ſans que rien le déguiſe ou l'altere, nos enfans ne reçoivent point une forme extérieure & artificielle, mais conſervent exactement celle de leur caractere originel : c'eſt ainſi que ce caractere ſe dévelope journellement à nos yeux ſans réſerve, & que nous pouvons étudier les mouvemens de la nature juſques

ques dans leurs principes les plus ſecrets. Sûrs de n'être jamais ni grondés ni punis, ils ne ſavent ni mentir, ni ſe cacher, & dans tout ce qu'ils diſent ſoit entre eux ſoit à nous, ils laiſſent voir ſans contrainte tout ce qu'ils ont au fond de l'ame. Libres de babiller entre eux toute la journée, ils ne ſongent pas même à ſe gêner un moment devant moi. Je ne les reprends jamais, ni ne les fais taire, ni ne feins de les écouter, & ils diroient les choſes du monde les plus blamâbles que je ne ferois pas ſemblant d'en rien ſavoir: mais en effet, je les écoute avec la plus grande attention ſans qu'ils s'en doutent; je tiens un régiſtre exact de ce qu'ils font & de ce qu'ils diſent; ce ſont les productions naturelles du fond qu'il faut cultiver. Un propos vicieux dans leur bouche eſt une herbe étrangere dont le vent apporta la graine; ſi je la coupe par une réprimande, bientôt

elle

elle repouſſera: au lieu de cela j'en cherche en ſecret la racine, & j'ai ſoin de l'arracher. Je ne ſuis, m'a-t-elle dit en riant, que la ſervante du Jardinier; je ſarcle le jardin, j'en ôte la mauvaiſe herbe, c'eſt à lui de cultiver la bonne.

Convenons auſſi qu'avec toute la peine que j'aurois pu prendre, il faloit être auſſi bien ſecondée pour eſpérer de réuſſir, & que le ſuccès de mes ſoins dépendoit d'un concours de circonſtances qui ne s'eſt peut-être jamais trouvé qu'ici. Il faloit les lumieres d'un pere éclairé, pour démêler à travers les préjugés établis le véritable art de gouverner les enfans dès leur naiſſance; il faloit toute ſa patience pour ſe prêter à l'exécution, ſans jamais démentir ſes leçons par ſa conduite; il faloit des enfans bien nés en qui la nature eut aſſés fait pour qu'on put aimer ſon ſeul ouvrage; il faloit n'avoir autour de ſoi que des domeſti-

meſtiques intelligens & bien intentionnés, qui ne ſe laſſaſſent point d'entrer dans les vues des maitres; un ſeul valet brutal ou flateur eut ſuffi pour tout gâter. En vérité, quand on ſonge combien de cauſes étrangeres peuvent nuire aux meilleurs deſſeins & renverſer les projets les mieux concertés, on doit remercier la fortune de tout ce qu'on fait de bien dans la vie, & dire que la ſageſſe dépend beaucoup du bonheur.

Dites, me ſuis-je écrié, que le bonheur dépend encore plus de la ſageſſe! Ne voyez-vous pas que ce concours dont vous vous félicitez eſt votre ouvrage, & que tout ce qui vous approche eſt contraint de vous reſſembler ? Meres de famille! Quand vous vous plaignez de n'être pas ſecondées, que vous connoiſſez mal votre pouvoir! ſoyez tout ce que vous devez être, vous ſurmonterez tous les obſtacles; vous forcerez chacun de remplir ſes devoirs

voirs ſi vous rempliſſez bien tous les votres. Vos droits ne ſont-ils pas ceux de la nature ? Malgré les maximes du vice, ils ſeront toujours chers au cœur humain. Ah veuillez être femmes & meres, & le plus doux empire qui ſoit ſur la terre ſera auſſi le plus reſpecté!

En achevant cette converſation, Julie a remarqué que tout prenoit une nouvelle facilité depuis l'arrivée d'Henriette. Il eſt certain, dit-elle, que j'aurois beſoin de beaucoup moins de ſoins & d'addreſſe, ſi je voulois introduire l'émulation entre les deux freres ; mais ce moyen me paroit trop dangereux ; j'aime mieux avoir plus de peine & ne rien riſquer. Henriette ſupplée à cela ; comme elle eſt d'un autre ſexe, leur aînée, qu'ils l'aiment tous deux à la folie, & qu'elle a du ſens au deſſus de ſon âge, j'en fais en quelque ſorte leur premiere gouvernante, & avec d'autant plus de ſuccès

que ſes leçons leur ſont moins ſuſpectes.

Quant à elle, ſon éducation me regarde ; mais les principes en ſont ſi différens qu'ils méritent un entretien à part. Au moins puis-je bien dire d'avance qu'il ſera difficile d'ajoûter en elle aux dons de la nature, & qu'elle vaudra ſa mere elle-même, ſi quelqu'un au monde la peut valoir.

Milord, on vous attend de jour en jour, & ce devroit être ici ma derniere Lettre. Mais je comprends ce qui prolonge votre ſéjour à l'armée, & j'en frémis. Julie n'en eſt pas moins inquiete ; elle vous prie de nous donner plus ſouvent de vos nouvelles, & vous conjure de ſonger en expoſant votre perſonne, combien vous prodiguez le repos de vos amis. Pour moi, je n'ai rien à vous dire. Faites votre devoir ; un conſeil timide ne peut non plus ſortir de mon cœur qu'approcher du votre. Cher Bomſton,

ſion, je le ſais trop; la ſeule mort digne de ta vie ſeroit de verſer ton ſang pour la gloire de ton pays; mais ne dois-tu nul compte de tes jours à celui qui n'a conſervé les ſiens que pour toi?

LETTRE IV.

De Milord Edouard.

JE vois par vos deux dernieres lettres qu'il m'en manque une antérieure à ces deux-là, apparemment la premiere que vous m'ayez écrite à l'armée, & dans laquelle étoit l'explication des chagrins ſecrets de Madame de Wolmar. Je n'ai point reçu cette Lettre, & je conjecture qu'elle pouvoit être dans la malle d'un Courir qui nous a été enlevé. Répétez-moi donc, mon ami, ce qu'elle contenoit; ma raiſon s'y perd & mon cœur s'en inquiete: Car encore une fois, ſi le bonheur & la paix ne ſont pas dans l'ame de Julie, où ſera leur azile ici bas?

Raſſurez-la ſur les riſques auxquels elle me croit expoſé; nous avons à faire à un en-

ennemi trop habile pour nous en laiſſer courir. Avec une poignée de monde, il rend toutes nos forces inutiles, & nous ôte par tout les moyens de l'attaquer. Cependant, comme nous ſommes confians, nous pourrions bien lever des difficultés inſurmontables pour de meilleurs Généraux & forcer à la fin les François de nous battre. J'augure que nous payerons cher nos premiers ſuccès, & que la bataille gagnée à Dettingue nous en fera perdre une en Flandres. Nous avons en tête un grand Capitaine; ce n'eſt pas tout; il a la confiance de ſes trouppes, & le ſoldat françois qui compte ſur ſon Général eſt invincible. Au contraire, on en a ſi bon marché quand il eſt commandé par des Courtiſans qu'il mépriſe, & cela arrive ſi ſouvent, qu'il ne faut qu'attendre les intrigues de Cour & l'occaſion, pour vaincre à coup ſûr la plus brave nation du continent. Ils le ſavent fort bien eux-

mêmes. Milord Marlboroug voyant la bonne mine & l'air guerrier d'un ſoldat pris à Blenheim (*), lui dit; s'il y eut eu cinquante mille hommes comme toi à l'armée françoiſe, elle ne ſe fut pas ainſi laiſſé battre. Eh morbleu! repartit le grenadier, nous avions aſſés d'hommes comme moi; il ne nous en manquoit qu'un comme vous. Or cet homme comme lui commande à préſent l'armée de France & manque à la notre; mais nous ne ſongeons guere à cela.

Quoiqu'il en ſoit, je veux voir les manœuvres du reſte de cette campagne, & j'ai réſolu de reſter à l'armée juſqu'à ce qu'elle entre en quartiers. Nous gagnerons tous à ce delai. La ſaiſon étant trop avancée pour traverſer les monts, nous paſſerons l'hiver où vous êtes, & n'i-

(*) C'eſt le nom que les Anglois donnent à la bataille d'Hochſtet.

n'irons en Italie qu'au commencement du Printems. Dites à M. & Mad^e. de Wolmar que je fais ce nouvel arrangement pour jouïr à mon aise du touchant spectacle que vous décrivez si bien, & pour voir Mad^e. d'Orbe établie avec eux. Continuez, mon cher, à m'écrire avec le même soin, & vous me ferez plus de plaisir que jamais: Mon épuipage a été pris, & je suis sans livres; mais je lis vos lettres.

LETTRE V.

A Milord Edouard.

QUelle joye vous me donnez en m'annonçant que nous paſſerons l'hiver à Clarens! mais que vous me la faites payer cher en prolongeant votre ſéjour à l'armée! Ce qui me déplait ſur tout, c'eſt de voir clairement qu'avant notre ſéparation le parti de faire la campagne étoit déja pris, & que vous ne m'en voulutes rien dire. Milord, je ſens la raiſon de ce miſtere & ne puis vous en ſavoir bon gré. Me mépriſeriez-vous aſſés pour croire qu'il me fut bon de vous ſurvivre, ou m'avez-vous connu des attachemens ſi bas que je les prefere à l'honneur de mourir avec mon ami? Si je ne méritois pas de vous ſuivre, il faloit me laiſſer à Londres, vous m'auriez moins of-

offenſé que de m'envoyer ici.

Il eſt clair par la derniere de vos lettres qu'en effet une des miennes s'eſt perdue, & cette perte a du vous rendre les deux lettres ſuivantes fort obſcures à bien des égards ; mais les éclairciſſemens néceſſaires pour les bien entendre viendront à loiſir. Ce qui preſſe le plus à préſent eſt de vous tirer de l'inquiétude où vous êtes ſur le chagrin ſecret de Madame de Wolmar.

Je ne vous redirai point la ſuite de la converſation que j'eus avec elle après le départ de ſon mari. Il s'eſt paſſé depuis bien des choſes qui m'en ont fait oublier une partie, & nous la reprimes tant de fois durant ſon abſence que je m'en tiens au ſommaire pour épargner des répétitions.

Elle m'apprit donc que ce même Epoux qui faiſoit tout pour la rendre heureuſe étoit l'unique auteur de tou-

toute sa peine, & que plus leur attachement mutuel étoit sincere, plus il lui donnoit à souffrir. Le diriez-vous, Milord? Cet homme si sage, si raisonnable, si loin de toute espece de vice, si peu soumis aux passions humaines, ne croit rien de ce qui donne un prix aux vertus, &, dans l'innocence d'une vie irréprochable, il porte au fond de son cœur l'affreuse paix des méchans. La réflexion qui nait de ce contraste augmente la douleur de Julie, & il semble qu'elle lui pardonneroit plutôt de méconnoitre l'Auteur de son être, s'il avoit plus de motifs pour le craindre ou plus d'orgueil pour le braver. Qu'un coupable appaise sa conscience aux dépends de sa raison, que l'honneur de penser autrement que le vulgaire anime celui qui dogmatise, cette erreur au moins se conçoit; mais, poursuit-elle en soupirant, pour un si honnête homme & si peu vain de son savoir, c'étoit bien la peine d'être incrédule!

Il faut être instruit du caractere des deux époux, il faut les imaginer concentrés dans le sein de leur famille, & se tenant l'un à l'autre lieu du reste de l'univers; il faut connoitre l'union qui regne entre eux dans tout le reste, pour concevoir combien leur différent sur ce seul point est capable d'en troubler les charmes. M. de Wolmar, élevé dans le rite grec, n'étoit pas fait pour supporter l'absurdité d'un culte aussi ridicule. Sa raison trop supérieure à l'imbécille joug qu'on lui vouloit imposer le secoua bientôt avec mépris, & réjettant à la fois tout ce qui lui venoit d'une autorité si suspecte, forcé d'être impie il se fit athée.

Dans la suite ayant toujours vécu dans des pays catholiques il n'apprit pas à concevoir une meilleure opinion de la foi Chrétienne par celle qu'on y professe. Il n'y vit d'autre réligion que l'intéreſt, de ses ministres. Il vit que tout y consistoit

encore en vaines ſimagrées, plâtrées un peu plus ſubtilement par des mots qui ne ſignifioient rien, il s'apperçut que tous les *honnêtes gens* y étoient unanimement de ſon avis & ne s'en cachoit guere, que le clergé même, un peu plus diſcretement, ſe moquoit en ſecret de ce qu'il enſeignoit en public, & il m'a proteſté ſouvent qu'après bien du tems & des recherches, il n'avoit trouvé de ſa vie que trois Prêtres qui cruſſent en Dieu (*). En voulant

(*) A Dieu ne plaiſe que je veuille approuver ces aſſertions dures & téméraires; j'affirme ſeulement qu'il y a des gens qui les font & dont la conduite du clergé de tous les pays & de toutes les ſectes n'autoriſe que trop ſouvent l'indiſcretion. Mais loin que mon deſſein dans cette note ſoit de me mettre lâchement à couvert, voici bien nettement mon propre ſentiment ſur ce point. C'eſt que nul vrai croyant ne ſauroit être intolérant ni perſécuteur. Si j'étois magiſtrat, & que la loi portât peine de mort contre les athées, je commencerois par faire bruler comme tel quiconque en viendroit dénoncer un autre.

lant s'éclaircir de bonne foi ſur ces matieres, il s'étoit enfoncé dans les ténebres de la métaphyſique où l'homme n'a d'autres guides que les ſiſtemes qu'il y porte, & ne voyant par tout que doutes & contradictions, quand enfin il eſt venu parmi des Chrétiens il y eſt venu trop tard, ſa foi s'étoit deja fermée à la vérité, ſa raiſon n'étoit plus acceſſible à la certitude; tout ce qu'on lui prouvoit détruiſant plus un ſentiment qu'il n'en établiſſoit un autre, il a fini par combattre également les dogmes de toute eſpece, & n'a ceſſé d'être athée que pour devenir ſceptique.

Voila le mari que le Ciel deſtinoit à cette Julie en qui vous connoiſſez une foi ſi ſimple & une pieté ſi douce: mais il faut avoir vécu auſſi familierement avec elle que ſa couſine & moi, pour ſavoir combien cette ame tendre eſt naturellement portée à la dévotion. On di-

roit que rien de terreſtre ne pouvant ſuffire au beſoin d'aimer dont elle eſt dévorée, cet excès de ſenſibilité ſoit forcé de remonter à ſa ſource. Ce n'eſt point, comme Ste. Thereſe, un cœur amoureux qui ſe donne le change & veut ſe tromper d'objet; c'eſt un cœur vraiment intariſſable que l'amour ni l'amitié n'ont pu épuiſer, & qui porte ſes affections ſurabondantes au ſeul Etre digne de les abſorber (*). L'amour de Dieu ne la détache point des créatures; il ne lui donne ni dureté ni aigreur. Tous ces attachemens produits par la même cauſe, en s'animant l'un par l'autre en deviennent

(*) Comment! Dieu n'aura donc que les reſtes des créatures? Au contraire, ce que les créatures peuvent occuper du cœur humain eſt ſi peu de choſe, que quand on croit l'avoir rempli d'elles, il eſt encore vuide. Il faut un objet infini pour le remplir.

nent plus charmans & plus doux, & pour moi je crois qu'elle ſeroit moins dévote, ſi elle aimoit moins tendrement ſon pere, ſon mari, ſes enfans, ſa couſine, & moi-même.

Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que plus elle l'eſt, moins elle croit l'être, & qu'elle ſe plaint de ſentir en elle-même une ame aride qui ne ſait point aimer Dieu. On a beau faire, dit-elle ſouvent, le cœur ne s'attache que par l'entremiſe des ſens ou de l'imagination qui les repréſente, & le moyen de voir ou d'imaginer l'immenſité du grand Etre (*) ! Quand

(*) Il eſt certain qu'il faut ſe fatiguer l'ame pour l'élever aux ſublimes idées de la divinité; un culte plus ſenſible repoſe l'eſprit du peuple. Il aime qu'on lui offre des objets de pieté qui le diſpenſent de penſer à Dieu. Sur ces maximes les catholiques ont-ils mal fait de remplir leurs Légendes, leurs Calendriers, leurs Egliſes, de petits Anges, de beaux garçons, & de jo-

Quand je veux m'élever à lui, je ne ſais où je ſuis; n'appercevant aucun rapport entre lui & moi, je ne ſais par où l'atteindre, je ne vois ni ne ſens plus rien, je me trouve dans une eſpece d'anéantiſſement, & ſi j'oſois juger d'autrui par moi-même, je craindrois que les extaſes des myſtiques ne vinſſent moins d'un coœur plein que d'un cerveau vuide.

Que faire donc, continue-t-elle, pour me dérober aux fantômes d'une raiſon qui s'égare? Je ſubſtitue un culte groſſier mais à ma portée à ces ſublimes contemplations qui paſſent mes facultés. Je rabbaiſſe à regret la majeſté divine; j'interpoſe entre elle & moi des objets ſenſibles;

jolies ſaintes? L'enfant Jéſus entre les bras d'une mere charmante & modeſte, eſt en même tems un des plus touchans & des plus agréables ſpectacles que la dévotion Chrétienne puiſſe offrir aux yeux des fideles.

ſibles ; ne la pouvant contempler dans ſon eſſence, je la contemple au moins dans ſes œuvres, je l'aime dans ſes bienfaits ; mais de quelque maniere que je m'y prenne, au lieu de l'amour pur qu'elle exige, je n'ai qu'une reconnoiſſance intéreſſée à lui préſenter.

C'eſt ainſi que tout devient ſentiment dans un cœur ſenſible. Julie ne trouve dans l'univers entier que ſujets d'attendriſſement & de gratitude. Par tout elle apperçoit la bienfaiſante main de la providence ; ſes enfans ſont le cher dépot qu'elle en a reçu ; elle recueille ſes dons dans les productions de la terre ; elle voit ſa table couverte par ſes ſoins ; elle s'endort ſous ſa protection ; ſon paiſible réveil lui vient d'elle ; elle ſent ſes leçons dans les diſgraces, & ſes faveurs dans les plaiſirs ; les biens dont jouït tout ce qui lui eſt cher ſont autant de nouveaux ſujets d'hommages ; ſi le Dieu de l'u-

l'univers échape à ſes foibles yeux, elle voit par tout le pere commun des hommes. Honorer ainſi ſes bienfaits ſuprêmes, n'eſt-ce pas ſervir autant qu'on peut l'Etre infini?

Concevez, Milord, quel tourment c'eſt de vivre dans la retraite avec celui qui partage notre exiſtence, & ne peut partager l'eſpoir qui nous la rend chere! De ne pouvoir avec lui ni benir les œuvres de Dieu, ni parler de l'heureux avenir que nous promet ſa bonté! de le voir inſenſible en faiſant le bien à tout ce qui le rend agréable à faire, & par la plus bizarre inconſéquence penſer en impie & vivre en Chrétien! Imaginez Julie à la promenade avec ſon mari; l'une admirant dans la riche & brillante parure que la terre étale l'ouvrage & les dons de l'Auteur de l'univers; l'autre ne voyant en tout cela qu'une combinaiſon fortuite où rien n'eſt lié que par une force aveugle:

Ima-

Imaginez deux époux ſincerement unis, n'oſant de peur de s'importuner mutuellement ſe livrer, l'un aux réflexions l'autre aux ſentimens que leur inſpirent les objets qui les entourent, & tirer de leur attachement même le devoir de ſe contraindre inceſſamment. Nous ne nous promenons preſque jamais Julie & moi, que quelque vue frapante & pittoreſque ne lui rappelle ces idées douloureuſes. Hélas! dit-elle avec attendriſſement; le ſpectacle de la nature, ſi vivant ſi animé pour nous, eſt mort aux yeux de l'infortuné Wolmar, & dans cette grande harmonie des êtres, où tout parle de Dieu d'une voix ſi douce, il n'apperçoit qu'un ſilence éternel.

Vous qui connoiſſez Julie, vous qui ſavez combien cette ame communicative aime à ſe répandre, concevez ce qu'elle ſouffriroit de ces réſerves, quand elles n'auroient d'autre inconvénient qu'un ſi triſte

triſte partage entre ceux à qui tout doit être commun. Mais des idées plus funeſtes s'élêvent malgré qu'elle en ait à la ſuite de celle-là. Elle a beau vouloir rejetter ces terreurs involontaires, elles reviennent la troubler à chaque inſtant. Quelle horreur pour une tendre épouſe d'imaginer l'Etre ſuprême vengeur de ſa divinité méconnue, de ſonger que le bonheur de celui qui fait le ſien doit finir avec ſa vie, & de ne voir qu'un réprouvé dans le pere de ſes enfans ! A cette affreuſe image, toute ſa douceur la garantit à peine du deſeſpoir, & la Religion, qui lui rend amere l'incrédulité de ſon mari lui donne ſeule la force de la ſupporter. Si le Ciel, dit-elle ſouvent, me refuſe la converſion de cet honnête homme, je n'ai plus qu'une grace à lui demander; c'eſt de mourir la premiere.

Telle eſt, Milord, la trop juſte cauſe de ſes chagrins ſecrets; telle eſt la peine in-

intérieure qui ſemble charger ſa conſcience de l'endurciſſement d'autrui, & ne lui devient que plus cruelle par le ſoin qu'elle prend de la diſſimuler. L'athéiſme qui marche à viſage découvert chez les papiſtes, eſt obligé de ſe cacher dans tout pays où la raiſon permetant de croire en Dieu, la ſeule excuſe des incrédules leur eſt ôté. Ce Siſtême eſt naturellement déſolant ; s'il trouve des partiſans chez les Grands & les riches qu'il favoriſe, il eſt par tout en horreur au peuple opprimé & miſérable, qui voyant délivrer ſes tyrans du ſeul frein propre à les contenir, ſe voit encore enlever dans l'eſpoir d'une autre vie la ſeule conſolation qu'on lui laiſſe en celle-ci. Madame de Wolmar ſentant donc le mauvais effet que feroit ici le pyrrhoniſme de ſon mari, & voulant ſur tout garantir ſes enfans d'un ſi dangereux exemple, n'a pas eu de peine à engager au ſecret un homme ſincere & vrai,

vrai, mais discret, simple, sans vanité, & fort éloigné de vouloir ôter aux autres un bien dont il est fâché d'être privé lui-même. Il ne dogmatise jamais, il vient au temple avec nous, il se conforme aux usages établis ; sans professer de bouche une foi qu'il n'a pas, il évite le scandale, & fait sur le culte réglé par les loix tout ce que l'Etat peut exiger d'un Citoyen.

Depuis près de huit ans qu'ils sont unis, la seule Made. d'Orbe est du secret parce qu'on le lui a confié. Au surplus, les apparences sont si bien sauvées, & avec si peu d'affectation, qu'au bout de six semaines passées ensemble dans la plus grande intimité, je n'avois pas même conçu le moindre soupçon, & n'aurois peut-être jamais pénétré la vérité sur ce point, si Julie elle-même ne me l'eut apprise.

Plusieurs motifs l'ont déterminée à cette

te confidence. Premierement quelle reſerve eſt compatible avec l'amitié qui regne entre nous ? N'eſt-ce pas aggraver ſes chagrins à pure perte que s'ôter la douceur de les partager avec un ami ? De plus, elle n'a pas voulu que ma préſence fut plus longtems un obſtacle aux entretiens qu'ils ont ſouvent enſemble ſur un ſujet qui lui tient ſi fort au cœur. Enfin, ſachant que vous deviez bientôt venir nous joindre, elle a déſiré, du conſentement de ſon mari, que vous fuſſiez d'avance inſtruit de ſes ſentimens; car elle attend de votre ſageſſe un ſupplément à nos vains efforts, & des effets dignes de vous.

Le tems qu'elle choiſit pour me confier ſa peine m'a fait ſoupçonner une autre raiſon dont elle n'a eu garde de me parler. Son mari nous quittoit; nous reſtions ſeuls; nos cœurs s'étoient aimés; ils s'en ſouvenoient encore; s'ils s'étoient un inſtant

ſtant oubliés tout nous livroit à l'opprobre. Je voyois clairement qu'elle avoit craint ce tête-à-tête & tâché de s'en garantir, & la ſcene de Meillerie m'a trop appris que celui des deux qui ſe défioit le moins de lui-même devoit ſeul s'en défier.

Dans l'injuſte crainte que lui inſpiroit ſa timidité naturelle, elle n'imagina point de précaution plus ſûre que de ſe donner inceſſamment un témoin qu'il falut reſpecter, d'appeller en tiers le juge integre & redoutable qui voit les actions ſecrettes & ſait lire au fond des cœurs. Elle s'environnoit de la majeſté ſuprême; je voyois Dieu ſans ceſſe entre elle & moi. Quel coupable deſir eut pu franchir une telle ſauvegarde? mon cœur s'épuroit au feu de ſon Zele, & je partageois ſa vertu.

Ces graves entretiens remplirent preſque tous nos tête-à-têtes durant l'abſence

ce de ſon mari, & depuis ſon retour nous les reprenons fréquemment en ſa préſence. Il s'y prête comme s'il étoit queſtion d'un autre, & ſans mépriſer nos ſoins, il nous donne ſouvent de bons conſeils ſur la maniere dont nous devons raiſonner avec lui. C'eſt cela-même qui me fait deſeſpérer du ſuccès; car s'il avoit moins de bonne-foi, l'on pourroit attaquer le vice de l'ame qui nourriroit ſon incrédulité; mais s'il n'eſt queſtion que de convaincre, où chercherons-nous des lumieres qu'il n'ait point eues & des raiſons qui lui aient échapé? Quand j'ai voulu diſputer avec lui, j'ai vû que tout ce que je pouvois employer d'argumens avoit été déja vainement épuiſé par Julie, & que ma ſéchereſſe étoit bien loin de cette éloquence du cœur & de cette douce perſuaſion qui coule de ſa bouche. Milord, nous ne ramenerons jamais cet homme; il eſt trop froid & n'eſt point

méchant, il ne s'agit pas de le toucher; la preuve intérieure ou de ſentiment lui manque, & celle-là ſeule peut rendre invincibles toutes les autres.

Quelque ſoin que prenne ſa femme de lui déguiſer ſa triſteſſe, il la ſent & la partage : ce n'eſt pas un œil auſſi clairvoyant qu'on abuſe. Ce chagrin dévoré ne lui en eſt que plus ſenſible. Il m'a dit avoir été tenté pluſieurs fois de ceder en apparence, & de feindre pour la tranquiliſer des ſentimens qu'il n'avoit pas; mais une telle baſſeſſe d'ame eſt trop loin de lui. Sans en impoſer à Julie, cette diſſimulation n'eut été qu'un nouveau tourment pour elle. La bonne foi, la franchiſe, l'union des cœurs qui conſole de tant de maux ſe fut éclipſée entre eux. Etoit-ce en ſe faiſant moins eſtimer de ſa femme qu'il pouvoit la raſſurer ſur ſes craintes? Au lieu d'uſer de déguiſement avec elle, il lui dit ſin-

ce-

cerement ce qu'il penſe; mais il le dit d'un ton ſi ſimple, avec ſi peu de mépris des opinions vulgaires, ſi peu de cette ironique fierté des eſprits-forts, que ces triſtes aveux donnent bien plus d'affliction que de colere à Julie, & que, ne pouvant tranſmettre à ſon mari ſes ſentimens & ſes eſpérances, elle en cherche avec plus de ſoin à raſſembler autour de lui ces douceurs paſſageres auxquelles il borne ſa félicité. Ah! dit-elle avec douleur, ſi l'infortuné fait ſon paradis en ce monde, rendons-le lui du moins auſſi doux qu'il eſt poſſible! (*)

Le

(*) Combien ce ſentiment plein d'humanité n'eſt-il pas plus naturel que le zèle affreux des perſécuteurs, toujours occupés à tourmenter les incredules, comme pour les damner dès cette vie, & ſe faire les précurſeurs des démons? Je ne ceſſerai jamais de le redire; c'eſt que ces perſécuteurs-là ne ſont point des croyans; ce ſont les fourbes.

Le voile de triſteſſe dont cette oppoſition de ſentimens couvre leur union, prouve mieux que toute autre choſe l'invincible aſcendant de Julie par les conſolations dont cette triſteſſe eſt mêlée, & qu'elle ſeule au monde étoit peut-être capable d'y joindre. Tous leurs démêlés, toutes leurs diſputes ſur ce point important, loin de ſe tourner en aigreur, en mépris, en querelles, finiſſent toujours par quelque ſcene attendriſſante, qui ne fait que les rendre plus chers l'un à l'autre.

Hier l'entretien s'étant fixé ſur ce texte qui revient ſouvent quand nous ne ſommes que nous trois, nous tombâmes ſur l'origine du mal, & je m'efforçois de montrer que non ſeulement il n'y avoit point de mal abſolu & général dans le ſiſtême des êtres, mais que même les maux particuliers étoient beaucoup moindres qu'ils ne le ſemblent au premier coup d'œil, & qu'à tout prendre ils étoient

toient ſurpaſſés de beaucoup par les biens particuliers & individuels. Je citois à M. de Wolmar ſon propre exemple, & pénétré du bonheur de ſa ſituation, je la peignois avec des traits ſi vrais qu'il en parut ému lui-même. Voila, dit-il en m'interrompant, les ſéductions de Julie. Elle met toujours le ſentiment à la place des raiſons, & le rend ſi touchant qu'il faut toujours l'embraſſer pour toute réponſe : ſeroit-ce point de ſon maitre de philoſophie, ajoûta-t-il en riant, qu'elle auroit appris cette maniere d'argumenter?

Deux mois plutôt, la plaiſanterie m'eut déconcerté cruellement, mais le tems de l'embarras eſt paſſé ; je n'en fis que rire à mon tour, & quoique Julie eut un peu rougi, elle ne parut pas plus embarraſſée que moi. Nous continuames. Sans diſputer ſur la quantité du mal, Wolmar ſe contentoit de l'aveu qu'il falut bien faire que, peu ou beaucoup, enfin le mal exiſte;

& de cette seule existence il déduisoit défaut de puissance d'intelligence ou de bonté dans la premiere cause. Moi de mon côté je tâchois de montrer l'origine du mal physique dans la nature de la matiere, & du mal moral dans la liberté de l'homme. Je lui soûtenois que Dieu pouvoit tout faire, hors de créer d'autres substances aussi parfaites que la sienne & qui ne laissassent aucune prise au mal. Nous étions dans la chaleur de la dispute quand je m'apperçûs que Julie avoit disparu. Devinez où elle est, me dit son mari voyant que je la cherchois des yeux? Mais, dis-je, elle est allée donner quelque ordre dans le ménage. Non, dit-il, elle n'auroit point pris pour d'autres affaires le tems de celle-ci. Tout se fait sans qu'elle me quite, & je ne la vois jamais rien faire. Elle est donc dans la chambre des enfans? Tout aussi peu; ses enfans ne lui sont pas plus chers que

mon

mon ſalut. Hébien, repris-je, ce qu'elle fait, je n'en ſais rien; mais je ſuis très ſûr qu'elle ne s'occupe qu'à des ſoins utiles. Encore moins, dit-il froidement; venez, venez; vous verrez ſi j'ai bien déviné.

Il ſe mit à marcher doucement; je le ſuivis ſur la pointe du pied. Nous arrivâmes à la porte du cabinet; elle étoit fermée. Il l'ouvrit bruſquement. Milord, quel ſpectacle! Je vis Julie à genoux, les mains jointes, & toute en larmes. Elle ſe lêve avec précipitation, s'eſſuyant les yeux, ſe cachant le viſage, & cherchant à s'échaper: on ne vit jamais une honte pareille. Son mari ne lui laiſſa pas le tems de fuir. Il courut à elle dans une eſpece de tranſport. Chere épouſe! lui dit-il en l'embraſſant; l'ardeur même de tes vœux trahit ta cauſe. Que leur manque-t-il pour être efficaces? Va, s'ils étoient entendus, ils ſe-

roient bientôt exaucés. Ils le ſeront, lui dit-elle d'un ton ferme & perſuadé; j'en ignore l'heure & l'occaſion. Puſſai-je l'acheter aux dépends de ma vie! mon dernier jour ſeroit le mieux employé.

Venez, Milord, quittez vos malheureux combats, venez remplir un devoir plus noble. Le ſage préfere-t-il l'honneur de tuer des hommes aux ſoins qui peuvent en ſauver un? (*)

(*) Il y avoit ici une grande Lettre de Milord Edouard à Julie. Dans la ſuite il ſera parlé de cette Lettre; mais pour de bonnes raiſons j'ai été forcé de la ſupprimer.

LETTRE VI.

A Milord Edouard.

QUoi! même après la séparation de l'armée, encore un voyage à Paris! Oubliez-vous donc tout à fait Clarens, & celle qui l'habite? Nous êtes-vous moins cher qu'à Milord Hyde? Etes vous plus néceſſaire à cet ami qu'à ceux qui vous attendent ici? Vous nous forcez à faire des vœux oppoſés aux votres, & vous me faites ſouhaiter d'avoir du crédit à la Cour de France pour vous empêcher d'obtenir les paſſeports que vous en attendez. Contentez-vous, toutefois: allez voir votre digne compatriote. Malgré lui, malgré vous, nous ſerons vengés de cette préférence, & quelque plaiſir que vous goûtiez à vivre avec lui, je ſais que quand vous ſerez avec nous vous regrete-

rez le tems que vous ne nous aurez pas donné.

En recevant votre lettre j'avois d'abord ſoupçonné qu'une commiſſion ſecrette .... quel plus digne médiateur de paix? .... mais les Rois donnent-ils leur confiance à des hommes vertueux? Oſent-ils écouter la vérité? ſavent-ils même honorer le vrai mérite? ..... Non, non, cher Edouard, vous n'êtes pas fait pour le miniſtere, & je penſe trop bien de vous pour croire que ſi vous n'étiez pas né Pair d'Angleterre, vous le fuſſiez jamais devenu.

Viens, Ami, tu ſeras mieux à Clarens qu'à la Cour. O quel hiver nous alons paſſer tous enſemble, ſi l'eſpoir de notre réunion ne m'abuſe pas! Chaque jour la prépare en ramenant ici quelqu'une de ces ames privilégiées qui ſont ſi cheres l'une à l'autre, qui ſont ſi dignes de s'aimer, & qui ſemblent n'attendre que

vous

vous pour ſe paſſer du reſte de l'univers. En apprenant quel heureux hazard a fait paſſer ici la partie adverſe du Baron d'Etange, vous avez prévu tout ce qui devoit arriver de cette rencontre (*), & ce qui eſt arrivé réellement. Ce vieux plaideur, quoiqu'inflexible & entier preſque autant que ſon adverſaire, n'a pu réſiſter à l'aſcendant qui nous a tous ſubjugués. Après avoir vû Julie, après l'avoir entendue, après avoir converſé avec elle, il a eu honte de plaider contre ſon pere. Il eſt parti pour Berne ſi bien diſpoſé, & l'accomodement eſt actuellement en ſi bon train, que ſur la derniere lettre du Baron nous l'attendons de retour dans peu de jours.

Voila

(*) On voit qu'il manque ici pluſieurs lettres intermédiaires, ainſi qu'en beaucoup d'autres endroits. Le lecteur dira qu'on ſe tire fort comodément d'affaire avec de pareilles omiſſions, & je ſuis tout-à-fait de ſon avis.

Voila ce que vous aurez déja ſû par M. de Wolmar. Mais ce que probablement vous ne ſavez point encore, c'eſt que Madᵉ. d'Orbe ayant enfin terminé ſes affaires eſt ici depuis Jeudi, & n'aura plus d'autre demeure que celle de ſon amie. Comme j'étois prévenu du jour de ſon arrivée, j'allai au devant d'elle à l'inçû de Madᵉ. de Wolmar qu'elle vouloit ſurprendre, & l'ayant rencontrée au deça de Lutri, je revins ſur mes pas avec elle.

Je la trouvai plus vive & plus charmante que jamais, mais inégale, diſtraite, n'écoutant point, répondant encore moins, parlant ſans ſuite & par ſaillies, enfin livrée à cette inquiétude dont on ne peut ſe deffendre ſur le point d'obtenir ce qu'on a fortement déſiré. On eut dit à chaque inſtant qu'elle trembloit de retourner en arriere. Ce départ, quoique longtems différé, s'étoit fait ſi à

la hâte que la tête en tournoit à la maitreſſe & aux domeſtiques. Il regnoit un deſordre riſible dans le menu bagage qu'on amenoit. A meſure que la femme-de-chambre craignoit d'avoir oublié quelque choſe, Claire aſſuroit toujours l'avoir fait mettre dans le coffre du Carroſſe, & le plaiſant quand on y regarda, fût qu'il ne s'y trouva rien du tout.

Comme elle ne vouloit pas que Julie entendit ſa voiture, elle deſcendit dans l'avenue, traverſa la cour en courant comme une folle, & monta ſi précipitamment qu'il falut reſpirer après la premiere rampe avant d'achever de monter. M. de Wolmar vint au devant d'elle; elle ne put lui dire un ſeul mot.

En ouvrant la porte de la chambre, je vis Julie aſſiſe vers la fenêtre & tenant ſur ſes genoux la petite Henriette, comme elle faiſoit ſouvent. Claire avoit médité un beau diſcours à ſa maniere

mêlé de ſentiment & de gaité ; mais en mettant le pied ſur le ſeuil de la porte, le diſcours, la gaité, tout fut oublié ; elle vole à ſon amie en s'écriant avec un emportement impoſſible à peindre ; Couſine, toujours, pour toujours, juſqu'à la mort ! Henriette appercevant ſa mere ſaute & court au devant d'elle en criant auſſi ; *Maman ! maman !* de toute ſa force, & la rencontre ſi rudement que la pauvre petite tomba du coup. Cette ſubite aparition, cette chute, la joye, le trouble ſaiſirent Julie à tel point, que s'étant levée en étendant les bras avec un cri très-aigu, elle ſe laiſſa retomber & ſe trouva mal. Claire voulant relever ſa fille, voit pâlir ſon amie, elle héſite, elle ne ſait à laquelle courrir. Enfin, me voyant relever Henriette, elle s'élance pour ſecourir Julie défaillante, & tombe ſur elle dans le même état.

Hen-

Henriette les appercevant toutes deux ſans mouvement ſe mit à pleurer & pouſſer des cris qui firent accourir la Fanchon; l'une court à ſa mere, l'autre à ſa maitreſſe. Pour moi, ſaiſi, tranſporté, hors de ſens, j'errois à grands pas par la chambre ſans ſavoir ce que je faiſois, avec des exclamations interrompues, & dans un mouvement convulſif dont je n'étois pas le maitre. Wolmar lui-même, le froid Wolmar ſe ſentit ému. O ſentiment, ſentiment! douce vie de l'ame! quel eſt le cœur de fer que tu n'as jamais touché? quel eſt l'infortuné mortel à qui tu n'arrachas jamais de larmes? Au lieu de courir à Julie, cet heureux époux ſe jetta ſur un fauteuil pour contempler avidement ce raviſſant ſpectacle. Ne craignez rien, dit-il, en voyant notre empreſſement. Ces Scenes de plaiſir & de joye n'épuiſent un inſtant la nature que pour la raminer d'une

ne vigueur nouvelle; elles ne ſont jamais dangereuſes. Laiſſez-moi jouïr du bonheur que je goûte & que vous partagez. Que doit-il être pour vous? Je n'en connus jamais de ſemblable, & je ſuis le moins heureux des ſix.

Milord, ſur ce premier moment vous pouvez juger du reſte. Cette réunion excita dans toute la maiſon un retentiſſement d'allégreſſe, & une fermentation qui n'eſt pas encore calmée. Julie hors d'elle-même étoit dans une agitation où je ne l'avois jamais vue; il fut impoſſible de ſonger à rien de toute la journée qu'à ſe voir & s'embraſſer ſans ceſſe avec de nouveaux tranſports. On ne s'aviſa pas même du ſalon d'Apollon, le plaiſir étoit par tout, on n'avoit pas beſoin d'y ſonger. A peine le lendemain eut-on aſſés de ſang-froid pour préparer une fête. Sans Wolmar tout ſeroit allé de travers: chacun ſe para de ſon mieux.

mieux. Il n'y eut de travail permis que ce qu'il en faloit pour les amuſemens. La fête fut célébrée, non pas avec pompe, mais avec délire; il y regnoit une confuſion qui la rendoit touchante, & le deſordre en faiſoit le plus bel ornement.

La matinée ſe paſſa à mettre Mad^e. d'Orbe en poſſeſſion de ſon emploi d'Intendante ou de maîtreſſe d'hôtel, & elle ſe hâtoit d'en faire les fonctions avec un empreſſement d'enfant qui nous fit rire. En entrant pour diner dans le beau Salon les deux Couſines virent de tous côtés leurs chiffres unis, & formés avec des fleurs. Julie devina dans l'inſtant d'où venoit ce ſoin; elle m'embraſſa dans un ſaiſiſſement de joye. Claire contre ſon ancienne coutume héſita d'en faire autant. Wolmar lui en fit la guerre; elle prit, en rougiſſant, le parti d'imiter ſa couſine. Cette rougeur, que je remarquai

quai trop, me fit un effet que je ne saurois dire; mais je ne me sentis pas dans ses bras sans émotion.

L'après-midi il y eut une belle colation dans le gynécée, où pour le coup le maître & moi fumes admis. Les hommes tirerent au blanc une mise donnée par Mad^e. d'Orbe. Le nouveau venu l'emporta, quoique moins éxercé que les autres; Claire ne fut pas la dupe de son addresse. Hanz lui-même ne s'y trompa pas, & refusa d'accepter le prix; mais tous ses camarades l'y forcerent, & vous pouvez juger que cette honnêteté de leur part ne fut pas perdue.

Le soir, toute la maison, augmentée de trois personnes, se rassembla pour danser. Claire sembloit parée par la main des graces; elle n'avoit jamais été si brillante que ce jour-là. Elle dansoit, elle causoit, elle rioit, elle donnoit ses ordres, elle suffisoit à tout. Elle avoit juré de m'ex-

m'excéder de fatigue, & après cinq ou ſix contredanſes très-vives tout d'une haleine, elle n'oublia pas le reproche ordinaire que je danſois comme un philoſophe. Je lui dis, moi, qu'elle danſoit comme un lutin, qu'elle ne faiſoit pas moins de ravage, & que j'avois peur qu'elle ne me laiſſât repoſer ni jour ni nuit: Au contraire, dit-elle, voici dequoi vous faire dormir tout d'une piece; & à l'inſtant, elle me reprit pour danſer.

Elle étoit infatigable; mais il n'en étoit pas ainſi de Julie; elle avoit peine à ſe tenir; les genoux lui trembloient en danſant; elle étoit trop touchée pour pouvoir être gaye. Souvent on voyoit des larmes de joye couler de ſes yeux; elle contemploit ſa Couſine avec une ſorte de raviſſement; elle aimoit à ſe croire l'étrangere à qui l'on donnoit la fête, & à regarder Claire comme la maitreſſe de la maiſon, qui l'ordonnoit. Après le ſou-

per,

per, je tirai des fusées que j'avois apportées de la chine, & qui firent beaucoup d'effet. Nous veillames fort avant dans la nuit; il falut enfin se quitter; Made. d'Orbe étoit lasse ou devoit l'être, & Julie voulut qu'on se couchât de bonne heure.

Insensiblement le calme renait, & l'ordre avec lui. Claire, toute folâtre quelle est, fait prendre, quand il lui plait, un ton d'autorité qui en impose. Elle a d'ailleurs du sens, un discernement exquis, la pénétration de Wolmar, la bonté de Julie, & quoiqu'extremement libérale, elle ne laisse pas d'avoir aussi beaucoup de prudence. En sorte que restée Veuve si jeune, & chargée de la garde-noble de sa fille, les biens de l'une & de l'autre n'ont fait que prospérer dans ses mains; ainsi l'on n'a pas lieu de craindre que sous ses ordres la maison soit moins bien gouvernée qu'auparavant.

Cela

Cela donne à Julie le plaiſir de ſe livrer toute entiere à l'occupation qui eſt le plus de ſon goût, ſavoir l'éducation des enfans, & je ne doute pas qu'Henriette ne profite extrêmement de tous les ſoins dont une de ſes meres aura ſoulagé l'autre. Je dis, ſes meres; car à voir la maniere dont elles vivent avec elle, il eſt difficile de diſtinguer la véritable, & des étrangers qui nous ſont venus aujourd'hui ſont ou paroiſſent là-deſſus encore en doute. En effet, toutes deux l'appellent, Henriette, ou, ma fille, indifféremment. Elle appelle, *maman* l'une, & l'autre *petite maman*; la même tendreſſe regne de part & d'autre; elle obéit également à toutes deux. S'ils demandent aux Dames à laquelle elle appartient, chacune répond, à moi. S'ils interrogent Henriette, il ſe trouve qu'elle a deux meres; on ſeroit embarraſſé à moins. Les plus clairvoyans ſe dé-

décident pourtant à la fin pour Julie. Henriette dont le pere étoit blond eſt blonde comme elle & lui reſſemble beaucoup. Une certaine tendreſſe de mere ſe peind encore mieux dans ſes yeux ſi doux que dans les regards plus enjoués de Claire. La petite prend auprès de Julie un air plus reſpectueux, plus attentif ſur elle-même. Machinalement elle ſe met plus ſouvent à ſes côtés, parce que Julie a plus ſouvent quelque choſe à lui dire. Il faut avouer que toutes les apparences ſont en faveur de la petite maman, & je me ſuis apperçû que cette erreur eſt ſi agréable aux deux Couſines, qu'elle pourroit bien être quelquefois volontaire, & devenir un moyen de leur faire ſa cour.

Milord, dans quinze jours il ne manquera plus ici que vous. Quand vous y ſerez, il faudra mal penſer de tout hom-

me

me dont le cœur cherchera ſur le reſte de la terre des vertus des plaiſirs qu'il n'aura pas trouvés dans cette maiſon.

LETTRE VII.

A Milord Edouard.

IL y a trois jours que j'eſſaye chaque ſoir de vous écrire. Mais après une journée laborieuſe, le ſommeil me gagne en rentrant : le matin dès le point du jour il faut retourner à l'ouvrage. Une ivreſſe plus douce que celle du vin me jette au fond de l'ame un trouble délicieux, & je ne puis dérober un moment à des plaiſirs devenus tout nouveaux pour moi.

Je ne conçois pas quel ſéjour pourroit me déplaire avec la ſociété que je trouve dans celui-ci : mais ſavez-vous en quoi Clarens me plait pour lui-même ? C'eſt que je m'y ſens vraiment à la campagne, & que c'eſt presque la premiere fois que j'en ai pu dire autant. Les gens de ville

ne

ne ſavent point aimer la Campagne; ils ne ſavent pas même y être: à peine quand ils y ſont ſavent-ils ce qu'on y fait. Ils en dédaignent les travaux, les plaiſirs, ils les ignorent; ils ſont chez eux comme en pays étranger, je ne m'étonne pas qu'ils s'y déplaiſent. Il faut être villageois au village, ou n'y point aller; car qu'y va-t-on faire? Les habitans de Paris qui croyent aller à la campagne, n'y vont point; ils portent Paris avec eux. Les chanteurs, les beaux-eſprits, les auteurs, les paraſites ſont le cortege qui les ſuit. Le jeu, la muſique, la comédie y ſont leur ſeule occupation (*). Leur table eſt couverte comme à Paris; ils y mangent aux

(*) Il y faut ajoûter la chaſſe. Encore la font ils ſi comodement qu'ils n'en ont pas la moitié de la fatigue ni du plaiſir. Mais je n'entame point ici cet article de la chaſſe; il fournit trop pour être traité dans une note. J'aurai peut-être occaſion d'en parler ailleurs.

aux mêmes heures, on leur y ſert les mêmes mets, avec le même appareil, ils n'y font que les mêmes choſes; autant valoit y reſter; car quelque riche qu'on puiſſe être & quelque ſoin qu'on ait pris, on ſent toujours quelque privation, & l'on ne ſauroit apporter avec ſoi Paris tout entier. Ainſi cette variété qui leur eſt ſi chere ils la fuyent; ils ne connoiſſent jamais qu'une maniere de vivre, & s'en ennuyent toujours.

Le travail de la campagne eſt agréable à conſidérer, & n'a rien d'aſſés pénible en lui-même pour émouvoir à compaſſion. L'objet de l'utilité publique & privée le rend intéreſſant; & puis, c'eſt la premiere vocation de l'homme, il rapelle à l'eſprit une idée agréable, & au cœur tous les charmes de l'âge d'or. L'imagination ne reſte point froide à l'aſpect du labourage & des moiſſons. La ſimplicité de la vie paſtorale & champêtre a toujours

jours quelque choſe qui touche. Qu'on regarde les prés couverts de gens qui fanent & chantent, & des troupeaux épars dans l'éloignement : inſenſiblement on ſe ſent attendrir ſans ſavoir pourquoi. Ainſi quelquefois encore la voix de la nature amolit nos cœurs farouches, & quoiqu'on l'entende avec un regret inutile, elle eſt ſi douce qu'on ne l'entend jamais ſans plaiſir.

J'avoue que la miſere qui couvre les champs en certains pays où le publicain dévore les fruits de la terre, l'âpre avidité d'un fermier avare, l'inflexible rigueur d'un maitre inhumain ôtent beaucoup d'attrait à ces tableaux. Des chevaux étiques prets d'expirer ſous les coups ; de malheureux payſans exténués de jeûne excédés de fatigue & couverts de haillons, des hameaux de mazures, offrent un triſte ſpectacle à la vue ; on a preſque regret d'être homme quand on

ſonge aux malheureux dont il faut manger le ſang. Mais quel charme de voir de bons & ſages regiſſeurs faire de la culture de leurs terres l'inſtrument de leurs bienfaits, leurs amuſemens, leurs plaiſirs, verſer à pleines mains les dons de la providence; engraiſſer tout ce qui les entoure, hommes & beſtiaux, des biens dont regorgent leurs granges, leurs caves, leurs greniers; accumuler l'abondance & la joye autour d'eux, & faire du travail qui les enrichit une fête continuelle! Comment ſe dérober à la douce illuſion que ces objets font naitre? On oublie ſon ſiecle & ſes contemporains; on ſe tranſporte au tems des patriarches; on veut mettre ſoi-même la main à l'œuvre, partager les travaux ruſtiques, & le bonheur qu'on y voit attaché. O tems de l'amour & de l'innocence, où les femmes étoient tendres & modeſtes, où les hommes étoient ſimples & vivoient con-

contens! O Rachel! fille charmante & ſi conſtamment aimée, heureux celui qui pour t'obtenir ne regretta pas quatorze ans d'eſclavage! O douce éleve de Noëmi, heureux le bon vieillard dont tu réchauffois les pieds & le cœur! Non, jamais la beauté ne regne avec plus d'empire qu'au milieu des ſoins champêtres. C'eſt là que les graces ſont ſur leur trône, que la ſimplicité les pare, que la gaité les anime, & qu'il faut les adorer malgré ſoi. Pardon, Milord, je reviens à nous.

Depuis un mois les chaleurs de l'autonne apprêtoient d'heureuſes vendanges; les premieres gelées en ont amené l'ouverture (*); le pampre grillé laiſſant la grape à découvert étale aux yeux les dons du pere

(*) On vendange fort tard dans le pays de vaud; parce que la principale recolte eſt en vins blancs, & que la gelée leur eſt ſalutaire.

re Lyée, & ſemble inviter les mortels à s'en emparer. Toutes les vignes chargées de ce fruit bienfaiſant que le Ciel offre aux infortunés pour leur faire oublier leur miſere; le bruit des tonneaux, des Cuves, des Légrefaſs (*) qu'on relie de toutes parts; le chant des vendangeuſes dont ces côteaux retentiſſent; la marche continuelle de ceux qui portent la vendange au preſſoir; le rauque ſon des inſtrumens ruſtiques qui les anime au travail; l'aimable & touchant tableau d'une allégreſſe générale qui ſemble en ce moment étendu ſur la face de la terre; enfin le voile de brouillard que le ſoleil éleve au matin comme une toile de théatre pour découvrir à l'œil un ſi charmant ſpectacle; tout conſpire à lui donner un air de fête, & cette fête n'en devient que

(*) Sorte de foudre ou de grand tonneau du pays.

que plus belle à la réflexion, quand on ſonge qu'elle eſt la ſeule où les hommes aient ſu joindre l'agréable à l'utile.

M. de Wolmar dont ici le meilleur terrain conſiſte en vignobles a fait d'avance tous les préparatifs néceſſaires. Les cuves, le preſſoir, le cellier, les futailles n'attendoient que la douce liqueur pour laquelle ils ſont deſtinés. Made. de Wolmar s'eſt chargée de la récolte, le choix des ouvriers, l'ordre & la diſtribution du travail la regardent. Made. d'Orbe préſide aux feſtins de vendange, & au ſalaire des journaliers ſelon la police établie, dont les loix ne s'enfreignent jamais ici. Mon inſpection, à moi, eſt de faire obſerver au preſſoir les directions de Julie dont la tête ne ſupporte pas la vapeur des cuves, & Claire n'a pas manqué d'applaudir à cet emploi, comme étant tout à fait du reſſort d'un buveur.

Les tâches ainſi partagées, le métier

commun pour remplir les vuides eſt celui de vendangeur. Tout le monde eſt ſur pied de grand matin ; on ſe raſſemble pour aller à la vigne. Madᵉ. d'Orbe, qui n'eſt jamais aſſés occupée au gré de ſon activité, ſe charge pour ſurcroit, de faire avertir & tancer les pareſſeux, & je puis me vanter qu'elle s'acquite envers moi de ce ſoin avec une maligne vigilance. Quant au vieux Baron, tandis que nous travaillons tous, il ſe promene avec un fuſil, & vient de tems en tems m'ôter aux vendangeuſes pour aller avec lui tirer des grives, à quoi l'on ne manque pas de dire que je l'ai ſecretement engagé, ſi bien que j'en perds peu à peu le nom de philoſophe pour gagner celui de fainéant ; qui dans le fond n'en differe pas de beaucoup.

Vous voyez par ce que je viens de vous marquer du Baron, que notre réconciliation eſt ſincere, & que Wolmar

a lieu d'être content de ſa ſeconde épreuve (*). Moi de la haine pour le pere de mon amie! Non, quand j'aurois été ſon fils, je ne l'aurois pas plus parfaitement honoré. En vérité, je ne connois point d'homme plus droit, plus franc, plus

(*) Ceci s'entendra mieux par l'extrait ſuivant d'une Lettre de Julie, qui n'eſt pas dans ce recueil.

„ Voila, me dit M. de Wolmar en me ti-
„ rant à part, la ſeconde épreuve que je lui
„ deſtinois. S'il n'eut par careſſé votre pere
„ je me ſerois defié de lui. Mais, dis-je,
„ comment concilier ces careſſes & votre é-
„ preuve avec l'antipathie que vous avez vous-
„ même trouvée entre eux? Elle n'exiſte plus,
„ reprit-il; les préjugés de votre pere ont fait
„ à St. Preux tout le mal qu'ils pouvoient lui
„ faire: Il n'en a plus rien à craindre, il ne
„ les hait plus, il les plaint. Le Baron de
„ ſon côté ne le craint plus; il a le cœur bon,
„ il ſent qu'il lui a fait bien du mal, il en a
„ pitié. Je vois qu'ils ſeront fort bien enſem-
„ ble, & ſe verront avec plaiſir. Auſſi dès cet
„ inſtant, je compte ſur lui tout à fait.

plus généreux, plus reſpectable à tous égards que ce bon gentilhomme. Mais la bizarrerie de ſes préjugés eſt étrange. Depuis qu'il eſt ſûr que je ne ſaurois lui appartenir, il n'y a ſorte d'honneur qu'il ne me faſſe; & pourvû que je ne ſois pas ſon gendre, il ſe mettroit volontiers au deſſous de moi. La ſeule choſe que je ne puis lui pardonner, c'eſt quand nous ſommes ſeuls de railler quelquefois le prétendu philoſophe ſur ſes anciennes leçons. Ces plaiſanteries me ſont ameres & je les reçois toujours fort mal; mais il rit de ma colere, & dit; allons tirer des grives, c'eſt aſſés pouſſer d'argumens. Puis il crie en paſſant; Claire, Claire! un bon ſouper à ton maitre, car je lui vais faire gagner de l'appetit. En effet, à ſon âge il court les vignes avec ſon fuſil tout auſſi vigoureuſement que moi, & tire incomparablement mieux. Ce qui me vange un peu de ſes railleries, c'eſt

que

que devant sa fille il n'ose plus souffler, & la petite écoliere n'en impose gueres moins à son pere même qu'à son précepteur. Je reviens à nos vendanges.

Depuis huit jours que cet agréable travail nous occupe on est à peine à la moitié de l'ouvrage. Outre les vins destinés pour la vente & pour les provisions ordinaires, lesquels n'ont d'autre façon que d'être recueillis avec soin, la bienfaisante fée en prépare d'autres plus fins pour nos buveurs, & j'aide aux opérations magiques dont je vous ai parlé, pour tirer d'un même vignoble des vins de tous les pays. Pour l'un elle fait tordre la grape quand elle est meure & la laisse flétrir au soleil sur la souche; pour l'autre elle fait égraper le raisin & trier les grains avant de les jetter dans la cuve; pour un autre elle fait cueillir avant le lever du soleil du raisin rouge, & le porter doucement sur le pressoir couvert encore de

ſa fleur & de ſa roſée, pour en exprimer du vin blanc ; elle prépare un vin de liqueur en mêlant dans les tonneaux du mout réduit en ſirop ſur le feu, un vin ſec en l'empêchant de cuver, un vin d'abſynthe pour l'eſtomac (*), un vin muſcat avec des ſimples. Tous ces vins différens ont leur apprêt particulier ; toutes ces préparations ſont ſaines & naturelles : c'eſt ainſi qu'une économe induſtrie ſupplée à la diverſité des terrains, & raſſemble vingt climats en un ſeul.

Vous ne ſauriez concevoir avec quel zele, avec quelle gaité tout cela ſe fait. On chante, on rit toute la journée, & le travail n'en va que mieux. Tout vit dans la plus grande familiarité ; tout le monde eſt égal, & perſonne ne s'oublie.

Les

(*) En Suiſſe on boit beaucoup de vin d'abſynthe ; & en général, comme les herbes des Alpes ont plus de vertu que dans les plaines, on y fait plus d'uſage des infuſions.

Les Dames ſont ſans airs, les payſanes ſont décentes, les hommes badins & non groſſiers. C'eſt à qui trouvera les meilleures chanſons, à qui fera les meilleurs contes, à qui dira les meilleurs traits. L'union même engendre les folâtres querelles, & l'on ne s'agace mutuellement que pour montrer combien on eſt ſûr les uns des autres. On ne revient point enſuite faire chez ſoi les meſſieurs; on paſſe aux vignes toute la journée; Julie y a fait faire une loge où l'on va ſe chauffer quand on a froid, & dans laquelle on ſe réfugie en cas de pluye. On dine avec les payſans & à leur heure, auſſi bien qu'on travaille avec eux. On mange avec appetit leur ſoupe un peu groſſiere, mais bonne, ſaine, & chargée d'excellens légumes. On ne ricane point orgueilleuſement de leur air gauche & de leurs complimens ruſtauds; pour les mettre à leur aiſe on s'y prête ſans affectation. Ces complaiſances ne

leur échapent pas; ils y ſont ſenſibles, & voyant qu'on veut bien ſortir pour eux de ſa place, ils s'en tiennent d'autant plus volontiers dans la leur. A diner, on amene les enfans, & ils paſſent le reſte de la journée à la vigne. Avec quelle joye ces bons villageois les voyent arriver! O bienheureux enfans, diſent-ils en les preſſant dans leurs bras robuſtes, que le bon Dieu prolonge vos jours aux dépends des notres! reſſemblez à vos pere & meres, & ſoyez comme eux la bénédiction du pays! Souvent en ſongeant que la plûpart de ces hommes ont porté les armes & ſavent manier l'épée & le mouſquet auſſi bien que la ſerpette & la hoüe; en voyant Julie au milieu d'eux, ſi charmante & ſi reſpectée, recevoir, elle & ſes enfans, leurs touchantes acclamations, je me rappelle l'illuſtre & vertueuſe Agrippine montrant ſon fils aux troupes de Germanicus. Julie! femme

incomparable! vous exercez dans la ſimplicité de la vie privée le deſpotique empire de la ſageſſe & des bienfaits : vous êtes pour tout le pays un dépot cher & ſacré que chacun voudroit deffendre & conſerver au prix de ſon ſang, & vous vivez plus ſûrement, plus honorablement au milieu d'un peuple entier qui vous aime, que les Rois entourés de tous leurs ſoldats.

Le ſoir on revient gaiment tous enſemble. On nourrit & loge les ouvriers tout le tems de la vendange, & même le dimanche après le prêche du ſoir on ſe raſſemble avec eux & l'on danſe juſqu'au ſouper. Les autres jours on ne ſe ſépare point non plus en rentrant au logis, hors le Baron qui ne ſoupe jamais & ſe couche de fort bonne heure, & Julie qui monte avec ſes enfans chez lui juſqu'à ce qu'il s'aille coucher. A cela près, depuis le moment qu'on prend le mé-

métier de vendangeur jusqu'à celui qu'on le quite, on ne mêle plus la vie citadine à la vie rustique. Ces saturnales sont bien plus agréables & plus sages que celles des Romains. Le renversement qu'ils affectoient étoit trop vain pour instruire le maitre ni l'esclave: mais la douce égalité qui regne ici rétablit l'ordre de la nature, forme une instruction pour les uns, une consolation pour les autres & un lien d'amitié pour tous (*).

Le

(*) Si de là naît un commun état de fête, non moins doux à ceux qui descendent qu'à ceux qui montent, ne s'ensuit-il pas que tous les états sont presque indifférens par eux-mêmes, pourvû qu'on puisse & qu'on veuille en sortir quelquefois? Les gueux sont malheureux parce qu'ils sont toujours gueux; les Rois sont malheureux parce qu'ils sont toujours Rois. Les états moyens, dont on sort plus aisément offrent des plaisirs au dessus & au dessous de soi; ils étendent aussi les lumieres de ceux qui les rempliſſent, en leur donnant plus de préjugés

Le lieu d'aſſemblée eſt une Sale à l'antique avec une grande cheminée où l'on fait bon feu. La piece eſt éclairée de trois lampes, auxquelles M. de Wolmar a ſeulement fait ajoûter des capuchons de fer-blanc pour intercepter la fumée & réfléchir la lumiere. Pour prevenir l'envie & les regrets on tâche de ne rien étaler aux yeux de ces bonnes gens qu'ils ne puiſſent retrouver chez eux, de ne leur montrer d'autre opulence que le choix du bon dans les choſes communes & un peu plus de largeſſe dans la diſtribution. Le ſouper eſt ſervi ſur deux longues tables. Le luxe & l'appareil des feſtins n'y ſont pas, mais l'abondance

gés à connoître & plus de dégrés à comparer. Voila, ce me ſemble, la principale raiſon pourquoi c'eſt généralement dans les conditions médiocres qu'on trouve les hommes les plus heureux & du meilleur ſens.

ce & la joye y ſont. Tout le monde ſe met à table, maitres, journaliers, domeſtiques; chacun ſe leve indifféremment pour ſervir, ſans excluſion, ſans préférence, & le ſervice ſe fait toujours avec grace & avec plaiſir. On boit à diſcretion, la liberté n'a point d'autres bornes que l'honnêteté. La préſence de maitres ſi reſpectés contient tout le monde & n'empêche pas qu'on ne ſoit à ſon aiſe & gai. Que s'il arrive à quelqu'un de s'oublier, on ne trouble point la fête par des réprimandes, mais il eſt congédié ſans remiſſion dès le lendemain.

Je me prévaux auſſi des plaiſirs du pays & de la ſaiſon. Je reprends la liberté de vivre à la Valaiſane, & de boire aſſés ſouvent du vin pur: mais je n'en bois point qui n'ait été verſé de la main d'une des deux Couſines. Elles ſe chargent de méſurer ma ſoif à mes forces & de ménager ma raiſon. Qui ſait mieux qu'el-

qu'elles comment il la faut gouverner, & l'art de me l'ôter & de me la rendre? Si le travail de la journée, la durée & la gaité du repas donnent plus de force au vin verſé de ces mains chéries, je laiſſe exhaler mes tranſports ſans contrainte; ils n'ont plus rien que je doive taire, rien que gêne la préſence du ſage Wolmar. Je ne crains point que ſon œil éclairé liſe au fond de mon cœur; & quand un tendre ſouvenir y veut renaitre, un regard de Claire lui donne le change, un regard de Julie m'en fait rougir.

Après le ſouper on veille encore une heure ou deux en teillant du chanvre; chacun dit ſa chanſon tour à tour. Quelquefois les vendangeuſes chantent en chœur toutes enſemble, ou bien alternativement à voix ſeule & en refrain. La plupart de ces chanſons ſont de vieilles romances dont les airs ne ſont pas piquans; mais ils ont je ne ſais quoi d'antique & de doux

doux qui touche à la longue. Les paroles ſont ſimples, naïves, ſouvent triſtes; elles plaiſent pourtant. Nous ne pouvons nous empêcher, Claire de ſourire, Julie de rougir, moi de ſoupirer, quand nous retrouvons dans ces chanſons des tours & des expreſſions dont nous nous ſommes ſervis autrefois. Alors en jettant les yeux ſur elles & me rappellant les tems éloignés, un treſſaillement me prend, un poids inſuportable me tombe tout à coup ſur le cœur, & me laiſſe une impreſſion funeſte qui ne s'efface qu'avec peine. Cependant je trouve à ces veillées une ſorte de charme que je ne puis vous expliquer, & qui m'eſt pourtant fort ſenſible. Cette réunion des différens états, la ſimplicité de cette occupation, l'idée de délaſſement d'accord de tranquillité, le ſentiment de paix qu'elle porte à l'ame, a quelque choſe d'attendriſſant qui diſpoſe à trouver ces chanſons plus intéreſſantes.

Ce

Ce concert des voix de femmes n'eſt pas non plus ſans douceur. Pour moi, je ſuis convaincu que de toutes les harmonies, il n'y en a point d'auſſi agréable que le chant à l'uniſſon, & que s'il nous faut des accords, c'eſt parce que nous avons le goût dépravé. En effet, toute l'harmonie ne ſe trouve-t-elle pas dans un ſon quelconque? & qu'y pouvons nous ajoûter ſans altérer les proportions que la nature a établies dans la force rélative des ſons harmonieux? En doublant les uns & non pas les autres, en ne les renforçant pas en même raport, n'ôtons-nous pas à l'inſtant ces proportions? La nature a tout fait le mieux qu'il étoit poſſible; mais nous voulons mieux faire encore, & nous gâtons tout.

Il y a une grande émulation pour ce travail du ſoir auſſi bien que pour celui de la journée, & la filouterie que j'y voulois employer m'attira hier un petit af-

affront. Comme je ne ſuis pas des plus adroits à teiller & que j'ai ſouvent des diſtractions, ennuyé d'être toujours noté pour avoir fait le moins d'ouvrage, je tirois doucement avec le pied des chénevotes de mes voiſins pour groſſir mon tas; mais cette impitoyable Madame d'Orbe s'en étant apperçue fit ſigne à Julie, qui m'ayant pris ſur le fait, me tança ſévérement. Monſieur le fripon, me dit-elle tout haut, point d'injuſtice, même en plaiſantant; c'eſt ainſi qu'on s'accoutume à devenir méchant tout de bon, & qui pis eſt, à plaiſanter encore (*).

Voila comment ſe paſſe la ſoirée. Quand l'heure de la retraite approche, Mad^e. de Wolmar dit, alons tirer le feu d'artifice. A l'inſtant, chacun prend ſon pacquet de chénevotes, ſigne honorable de

(*) L'homme au beure ! Il me ſemble que cet avis vous iroit aſſés bien.

de ſon travail ; on les porte en triomphe au milieu de la Cour, on les raſſemble en un tas, on en fait un trophée, on y met le feu ; mais n'a pas cet honneur qui veut; Julie l'adjuge, en préſentant le flambeau à celui ou celle qui a fait ce ſoir-là le plus d'ouvrage; fut-ce elle-même, elle ſe l'attribue ſans façon. L'auguſte cérémonie eſt accompagnée d'acclamations & de batemens de mains. Les chénevotes font un feu clair & brillant qui s'éleve juſqu'aux nues, un vrai feu de joye autour duquel on ſaute, on rit. Enſuite on offre à boire à toute l'aſſemblée ; chacun boit à la ſanté du vainqueur & va ſe coucher content d'une journée paſſée dans le travail, la gaité, l'innocence, & qu'on ne ſeroit pas fâché de recommencer le lendemain, le ſurlendemain, & toute ſa vie.

LETTRE VIII.

A M. de Wolmar.

JOuïſſez, cher Wolmar, du fruit de vos ſoins. Recevez les homages d'un cœur épuré, qu'avec tant de peine vous avez rendu digne de vous être offert. Jamais homme n'entreprit ce que vous avez entrepris, jamais homme ne tenta ce que vous avez exécuté; jamais ame reconnoiſſante & ſenſible ne ſentit ce que vous m'avez inſpiré. La mienne avoit perdu ſon reſſort, ſa vigueur, ſon être; vous m'avez tout rendu. J'étois mort aux vertus ainſi qu'au bonheur: je vous dois cette vie morale à laquelle je me ſens renaitre. O mon Bienfaiteur! ô mon Pere! En me donnant à vous tout entier, je ne puis vous offrir, comme à Dieu même, que les dons que je tiens de vous. Faut-

Faut-il vous avouer ma foibleſſe & mes craintes? Juſqu'à préſent je me ſuis toujours défié de moi. Il n'y a pas huit jours que j'ai rougi de mon cœur & cru toutes vos bontés perdues. Ce moment fut cruel, & décourageant pour la vertu; grace au Ciel, grace à vous, il eſt paſſé pour ne plus revenir. Je ne me crois plus guéri ſeulement parce que vous me le dites, mais parce que je le ſens. Je n'ai plus beſoin que vous me répondiez de moi. Vous m'avez mis en état d'en répondre moi-même. Il m'a falu ſéparer de vous & d'elle pour ſavoir ce que je pouvois être ſans votre appui. C'eſt loin des lieux qu'elle habite que j'apprends à ne plus craindre d'en approcher.

J'écris à Madame d'Orbe le détail de notre voyage. Je ne vous le répéterai point ici. Je veux bien que vous connoiſſiez toutes mes foibleſſes, mais je n'ai pas la force de vous les dire. Cher

Wolmar, c'eſt ma derniere faute ; je m'en ſens déja ſi loin que je n'y ſonge point ſans fierté; mais l'inſtant en eſt ſi près encore que je ne puis l'avouer ſans peine. Vous qui ſutes pardonner mes égaremens, comment ne pardonneriez-vous pas la honte qu'a produit leur repentir?

Rien ne manque plus à mon bonheur, Milord m'a tout dit. Cher ami, je ſerai donc à vous? J'éleverai donc vos enfans? L'ainé des trois élevera les deux autres? Avec quelle ardeur je l'ai déſiré! Combien l'eſpoir d'être trouvé digne d'un ſi cher emploi redoubloit mes ſoins pour répondre aux votres! combien de fois j'oſai montrer là-deſſus mon empreſſement à Julie! Qu'avec plaiſir j'interpretois ſouvent en ma faveur vos diſcours & les ſiens! Mais quoiqu'elle fut ſenſible à mon zele & qu'elle en parut approuver l'objet, je ne la vis point entrer aſſés préciſément dans mes vues pour oſer en par-

parler plus ouvertement. Je ſentis qu'il faloit mériter cet honneur & ne pas le demander. J'attendois de vous & d'elle ce gage de votre confiance & de votre eſtime. Je n'ai point été trompé dans mon eſpoir: mes amis, croyez-moi, vous ne ſerez point trompés dans le votre.

Vous ſavez qu'à la ſuite de nos converſations ſur l'éducation de vos enfans j'avois jetté ſur le papier quelques idées qu'elles m'avoient fournies & que vous approuvâtes. Depuis mon départ il m'eſt venu de nouvelles réflexions ſur le même ſujet, & j'ai réduit le tout en une eſpece de ſiſtême que je vous communiquerai quand je l'aurai mieux digéré, afin que vous l'examiniez à votre tour. Ce n'eſt qu'après notre arrivée à Rome que j'eſpere pouvoir le mettre en état de vous être montré. Ce ſiſtême commence où finit celui de Julie, ou plutôt il n'en eſt que la ſuite & le developement; car tout con-

ſiſte à ne pas gâter l'homme de la nature en l'appropriant à la ſociété.

J'ai recouvré ma raiſon par vos ſoins; redevenu libre & ſain de cœur, je me ſens aimé de tout ce qui m'eſt cher; l'avenir le plus charmant ſe préſente à moi; ma ſituation devroit être délicieuſe, mais il eſt dit que je n'aurai jamais l'ame en paix. En approchant du terme de notre voyage, j'y vois l'époque du ſort de mon illuſtre ami; c'eſt moi qui dois, pour ainſi dire, en décider. Saurai-je faire au moins une fois pour lui ce qu'il a fait ſi ſouvent pour moi? Saurai-je remplir dignement le plus grand le plus important devoir de ma vie? Cher Wolmar, j'emporte au fond de mon cœur toutes vos leçons, mais pour ſavoir les rendre utiles que ne puis-je de même emporter votre ſageſſe! Ah! ſi je puis voir un jour Edouard heureux; ſi ſelon ſon projet & le votre, nous nous raſſem-

ſemblons tous pour ne nous plus ſéparer, quel vœu me reſtera-t-il à faire? Un ſeul, dont l'accompliſſement ne dépend ni de vous, ni de moi, ni de perſonne au monde; mais de celui qui doit un prix aux vertus de votre épouſe, & compte en ſecret vos bienfaits.

LETTRE IX.

A Mad^e. d'Orbe

Où êtes-vous, charmante Couſine? Où êtes-vous, aimable confidente de ce foible cœur que vous partagez à tant de titres, & que vous avez conſolé tant de fois? venez, qu'il verſe aujourd'hui dans le votre l'aveu de ſa derniere erreur. N'eſt-ce pas à vous qu'il appartient toujours de le purifier, & fait-il ſe reprocher encore les torts qu'il vous a confeſſés? Non, je ne ſuis plus le même, & ce changement vous eſt dû: c'eſt un nouveau cœur que vous m'avez fait, & qui vous offre ſes prémices; mais je ne me croirai délivré de celui que je quite qu'après l'avoir dépoſé dans vos mains. O vous qui l'avez vû naître, recevez ſes derniers ſoupirs!

L'euſ-

L'euſſiez-vous jamais penſé? le moment de ma vie où je fus le plus content de moi-même fut celui où je me ſéparai de vous. Revenu de mes longs égaremens, je fixois à cet inſtant la tardive époque de mon retour à mes devoirs. Je commençois à payer enfin les immenſes dettes de l'amitié en m'arrachant d'un ſéjour ſi chéri pour ſuivre un bienfaiteur, un ſage, qui feignant d'avoir beſoin de mes ſoins, mettoit le ſuccès des ſiens à l'épreuve. Plus ce départ m'étoit douloureux, plus je m'honorois d'un pareil ſacrifice. Après avoir perdu la moitié de ma vie à nourrir une paſſion malheureuſe, je conſacrois l'autre à la juſtifier, à rendre par mes vertus un plus digne hommage à celle qui reçût ſi longtems tous ceux de mon cœur. Je marquois hautement le premier de mes jours où je ne faiſois rougir de moi, ni vous, ni elle, ni rien de tout ce qui m'étoit cher.

Milord Edouard avoit craint l'attendriſſement des adieux, & nous voulions partir ſans être apperçûs: mais tandis que tout dormoit encore, nous ne pumes tromper votre vigilante amitié. En appercevant votre porte entre-ouverte & votre femme de chambre au guet, en vous voyant venir au devant de nous, en entrant & trouvant une table à thé préparée, le raport des circonſtances me fit ſonger à d'autres tems, & comparant ce départ à celui dont il me rappeloit l'idée, je me ſentis ſi différent de ce que j'étois alors, que me félicitant d'avoir Edouard pour témoin de ces différences, j'eſpérai bien lui faire oublier à Milan l'indigne ſcene de Beſançon. Jamais je ne m'étois ſenti tant de courage; je me faiſois une gloire de vous le montrer; je me parois auprès de vous de cette fermeté que vous ne m'aviez jamais vue, & je me glorifiois en vous quitant de

paroi-

paroitre un moment à vos yeux tel que j'allois être. Cette idée ajoûtoit à mon courage, je me fortifiois de votre eſtime, & peut-être vous euſſai-je dit adieu d'un œil ſec, ſi vos larmes coulant ſur ma joue n'euſſent forcé les miennes de s'y confondre.

Je partis le cœur plein de tous mes devoirs, pénétré ſur tout de ceux que votre amitié m'impoſe, & bien réſolu d'employer le reſte de ma vie à la mériter. Edouard paſſant en revue toutes mes fautes, me remit devant les yeux un tableau qui n'étoit pas flatté, & je connus par ſa juſte rigueur à blâmer tant de foibleſſes, qu'il craignoit peu de les imiter. Cependant il feignoit d'avoir cette crainte; il me parloit avec inquiétude de ſon voyage de Rome & des indignes attachemens qui l'y rappelloient malgré lui; mais je jugeai facilement qu'il augmentoit ſes propres dangers pour m'en occu-

per davantage, & m'éloigner d'autant plus de ceux auxquels j'étois expoſé.

Comme nous approchions de Villeneuve, un laquais qui montoit un mauvais cheval ſe laiſſa tomber & ſe fit une légere contuſion à la tête. Son maitre le fit ſaigner & voulut coucher là cette nuit. Ayant diné de bonne heure, nous primes des chevaux pour aller à Bex voir la Saline, & Milord ayant des raiſons particulieres qui lui rendoient cet examen intéreſſant, je pris les meſures & le deſſein du bâtiment de graduation; nous ne rentrames à Villeneuve qu'à la nuit. Après le ſoupé, nous cauſames en buvant du punch, & veillames aſſés tard. Ce fut alors qu'il m'apprit quels ſoins m'étoient confiés, & ce qui avoit été fait pour rendre cet arrangement pratiquable. Vous pouvez juger de l'effet que fit ſur moi cette nouvelle; une telle converſation n'amenoit pas le ſommeil. Il falut pourtant enfin ſe coucher. En

En entrant dans la chambre qui m'étoit deſtinée, je la reconnus pour la même que j'avois occupée autrefois en allant à Sion. A cet aſpect, je ſentis une impreſſion que j'aurois peine à vous rendre. J'en fus ſi vivement frappé que je crus redevenir à l'inſtant tout ce que j'étois alors: Dix années s'effacerent de ma vie & tous mes malheurs furent oubliés. Hélas! cette erreur fut courte, & le ſecond inſtant me rendit plus accablant le poids de toutes mes anciennes peines. Quelles triſtes réflexions ſuccederent à ce premier enchantement! Quelles comparaiſons douloureuſes s'offrirent à mon eſprit! Charmes de la premiere jeuneſſe, délices des premieres amours, pourquoi vous retracer encore à ce cœur accablé d'ennuis & ſurchargé de lui-même? O tems, tems heureux, tu n'es plus! J'aimois, j'étois aimé. Je me livrois dans la paix de l'innocence aux tranſports

d'un amour partagé: Je ſavourois à longs traits le délicieux ſentiment qui me faiſoit vivre: La douce vapeur de l'eſpérance enivroit mon cœur. Une extaſe, un raviſſement, un délire abſorboit toutes mes facultés: Ah! ſur les rochers de Meillerie, au milieu de l'hiver & des glaces, d'affreux abîmes devant les yeux, quel être au monde jouïſſoit d'un ſort comparable au mien? ..... & je pleurois! & je me trouvois à plaindre! & la triſteſſe oſoit aprocher de moi! .... que ferai-je donc aujourd'hui que j'ai tout poſſédé, tout perdu? .... J'ai bien mérité ma miſere, puiſque j'ai ſi peu ſenti mon bonheur! .... je pleurois alors? .... tu pleurois? .... Infortuné, tu ne pleures plus .... tu n'as pas même le droit de pleurer .... Que n'eſt-elle morte! oſai-je m'écrier dans un tranſport de rage; oui, je ſerois moins malheureux: j'oſerois me livrer à mes douleurs; j'em-

j'embraſſerois ſans remords ſa froide tombe, mes regrets ſeroient dignes d'elle; je dirois; elle entend mes cris, elle voit mes pleurs, mes gémiſſemens la touchent, elle approuve & reçoit mon pur hommage .... j'aurois au moins l'eſpoir de la rejoindre .... Mais elle vit; elle eſt heureuſe! .... elle vit, & ſa vie eſt ma mort, & ſon bonheur eſt mon ſupplice, & le Ciel après me l'avoir arrachée, m'ôte juſqu'à la douceur de la regretter! .... elle vit, mais non pas pour moi; elle vit pour mon deſeſpoir. Je ſuis cent fois plus loin d'elle que ſi elle n'étoit plus.

Je me couchai dans ces triſtes idées. Elles me ſuivirent durant mon ſommeil, & le remplirent d'images funebres. Les ameres douleurs, les regrets, la mort ſe peignirent dans mes ſonges, & tous les maux que j'avois ſoufferts reprenoient à mes yeux cent formes nouvelles, pour

me tourmenter une ſeconde fois. Un rêve ſur tout, le plus cruel de tous, s'obſtinoit à me pourſuivre, & de phantôme en phantôme, toutes leurs apparitions confuſes finiſſoient toujours par celui-là.

Je crus voir la digne mere de votre amie, dans ſon lit expirante, & ſa fille à genoux devant elle, fondant en larmes, baiſant ſes mains & recueillant ſes derniers ſoupirs. Je revis cette ſcene que vous m'avez autrefois dépeinte, & qui ne ſortira jamais de mon ſouvenir. O ma mere, diſoit Julie d'un ton à me navrer l'ame, celle qui vous doit le jour vous l'ôte! Ah! reprenez votre bienfait, ſans vous il n'eſt pour moi qu'un don funeſte. Mon enfant, répondit ſa tendre mere, ... il faut remplir ſon ſort .... Dieu eſt juſte .... tu ſeras mere à ton tour .... elle ne put achever.... Je voulus lever les yeux ſur elle; je ne la vis plus. Je vis

Julie

Julie à ſa place; je la vis, je la reconnus, quoique ſon viſage fut couvert d'un voile. Je fais un cri; je m'élance pour écarter le voile; je ne pus l'atteindre; j'étendois les bras, je me tourmentois & ne touchois rien. Ami, calme toi; me dit-elle d'une voix foible. Le voile redoutable me couvre, nulle main ne peut l'écarter. A ce mot, je m'agite & fais un nouvel effort; cet effort me réveille: je me trouve dans mon lit, accablé de fatigue, & trempé de ſueur & de larmes.

Bientôt ma frayeur ſe diſſipe, l'épuiſement me rendort; le même ſonge me rend les mêmes agitations; je m'éveille, & me rendors une troiſieme fois. Toujours ce ſpectacle lugubre, toujours ce même appareil de mort; toujours ce voile impénétrable échape à mes mains & dérobe à mes yeux l'objet expirant qu'il couvre.

A ce dernier réveil ma terreur fut ſi forte

forte que je ne la pus vaincre étant éveillé. Je me jette à bas de mon lit, ſans ſavoir ce que je faiſois. Je me mets à errer par la chambre, effrayé comme un enfant des ombres de la nuit, croyant me voir environné de phantômes, & l'oreille encore frappée de cette voix plaintive dont je n'entendis jamais le ſon ſans émotion. Le crepuſcule en commençant d'éclairer les objets, ne fit que les transformer au gré de mon imagination troublée. Mon effroi redouble & m'ôte le jugement: après avoir trouvé ma porte avec peine, je m'enfuis de ma chambre; j'entre bruſquement dans celle d'Edouard: J'ouvre ſon rideau & me laiſſe tomber ſur ſon lit en m'écriant hors d'haleine: C'en eſt fait, je ne la verrai plus! Il s'éveille en ſurſaut, il ſaute à ſes armes, ſe croyant ſurpris par un voleur. A l'inſtant, il me reconnoit; je me reconnois moi-même, & pour la ſeconde

fois

fois de ma vie, je me vois devant lui dans la confusion que vous pouvez concevoir.

Il me fit asseoir, me remettre & parler. Sitôt qu'il fut dequoi il s'agissoit, il voulut tourner la chose en plaisanterie; mais voyant que j'étois vivement frappé, & que cette impression ne seroit pas facile à détruire, il changea de ton. Vous ne méritez ni mon amitié ni mon estime, me dit-il assés durement; si j'avois pris pour mon laquais le quart des soins que j'ai pris pour vous, j'en aurois fait un homme; mais vous n'êtes rien. Ah! lui dis-je, il est trop vrai. Tout ce que j'avois de bon me venoit d'elle: je ne la reverrai jamais; je ne suis plus rien. Il sourit, & m'embrassa. Tranquilisez-vous aujourd'hui, me dit-il, demain vous serez raisonnable. Je me charge de l'événement. Aprés cela, changeant de conversation, il me proposa de partir. J'y con-

consentis, on fit mettre les chevaux, nous nous habillames: En entrant dans la chaise, Milord dit un mot à l'oreille au postillon, & nous partimes.

Nous marchions sans rien dire. J'étois si occupé de mon funeste rêve que je n'entendois & ne voyois rien. Je ne fis pas même attention que le lac, qui la veille étoit à ma droite, étoit maintenant à ma gauche. Il n'y eut qu'un bruit de pavé qui me tira de ma létargie, & me fit appercevoir, avec un étonnement facile à comprendre, que nous rentrions dans Clarens. A trois cent pas de la grille Milord fit arrêter, & me tirant à l'écart, vous voyez, me dit-il, mon projet; il n'a pas besoin d'explication. Alez, visionnaire, ajouta-t-il en me serrant la main; alez la revoir. Heureux de ne montrer vos folies qu'à des gens qui vous aiment! Hatez-vous, je vous attends; mais sur tout ne revenez qu'a-

qu'après avoir déchiré ce fatal voile tiſſu dans votre cerveau.

Qu'aurois-je dit? Je partis ſans répondre. Je marchois d'un pas précipité que la réflexion ralentit en approchant de la maiſon. Quel perſonage alois-je faire? Comment oſer me montrer? De quel prétexte couvrir ce retour imprévu? Avec quel front irois-je alléguer mes ridicules terreurs, & ſupporter le regard mépriſant du généreux Wolmar? Plus j'approchois, plus ma frayeur me paroiſſoit puérile, & mon extravagance me faiſoit pitié. Cependant un noir preſſentiment m'agitoit encore, & je ne me ſentois point raſſuré. J'avançois toujours quoique lentement, & j'étois déja près de la cour, quand j'entendis ouvrir & refermer la porte de l'Eliſée. N'en voyant ſortir perſonne, je fis le tour en dehors, & j'allai par le rivage cotoyer la voliere autant qu'il me fut poſſible. Je ne tardai pas de juger qu'on en ap-

approchoit. Alors prêtant l'oreille, je vous entendis parler toutes deux, &, ſans qu'il me fut poſſible de diſtinguer un ſeul mot, je trouvai dans le ſon de votre voix je ne ſais quoi de languiſſant & de tendre qui me donna de l'émotion, & dans la ſienne un accent affectueux & doux à ſon ordinaire, mais paiſible & ſerein, qui me remit à l'inſtant, & qui fit le vrai réveil de mon rêve.

Sur le champ je me ſentis tellement changé, que je me moquai de moi-même & de mes vaines allarmes. En ſongeant que je n'avois qu'une haye & quelques buiſſons à franchir pour voir pleine de vie & de ſanté celle que j'avois cru ne revoir jamais, j'abjurai pour toujours mes craintes, mon effroi, mes chimeres, & je me déterminai ſans peine à repartir, même ſans la voir. Claire, je vous le jure, non ſeulement je ne la vis point; mais je m'en retournai fier de ne l'avoir

point

point vue, de n'avoir pas été foible & crédule jusqu'au bout, & d'avoir au moins rendu cet honneur à l'ami d'Edouard, de le mettre au dessus d'un songe.

Voila, chere Cousine, ce que j'avois à vous dire & le dernier aveu qui me restoit à vous faire. Le détail du reste de notre voyage n'a plus rien d'intéressant ; il me suffit de vous protester que depuis lors non seulement Milord est content de moi ; mais que je le suis encore plus moi-même qui sens mon entiere guerison, bien mieux qu'il ne la peut voir. De peur de lui laisser une défiance inutile, je lui ai caché que je ne vous avois point vues. Quand il me demanda si le voile étoit levé, je l'affirmai sans balancer, & nous n'en avons plus parlé. Oui, Cousine, il est levé pour jamais, ce voile dont ma raison fut longtems offusquée. Tous mes transports inquiets sont éteints. Je vois tous mes devoirs & je les aime.

Vous

Vous m'êtes toutes deux plus cheres que jamais; mais mon cœur ne diſtingue plus l'une de l'autre, & ne ſépare point les inſéparables.

Nous arrivames avant hier à Milan. Nous en repartons après demain. Dans huit jours nous comptons être à Rome, & j'eſpere y trouver de vos nouvelles en arrivant. Qu'il me tarde de voir ces deux étonantes perſonnes qui troublent depuis ſi longtems le repos du plus grand des hommes. O Julie! ô Claire! il faudroit votre égale pour mériter de le rendre heureux.

LETTRE X.

Réponſe de Mad^e. d'Orbe.

NOus attendions tous de vos nouvelles avec impatience, & je n'ai pas beſoin de vous dire combien vos lettres ont fait de plaiſir à la petite communauté: mais ce que vous ne devinerez pas de même, c'eſt que de toute la maiſon je ſuis peut-être celle qu'elles ont le moins réjouie. Ils ont tous appris que vous aviez heureuſement paſſé les Alpes; moi, j'ai ſongé que vous étiez au delà.

A l'égard du détail que vous m'avez fait, nous n'en avons rien dit au Baron, & j'en ai paſſé à tout le monde quelques ſoliloques fort inutiles. M. de Wolmar a eu l'honnêteté de ne faire que ſe moquer de vous: Mais Julie n'a pu ſe rappeller les derniers momens de ſa mere

ſans

ſans de nouveaux regrets & de nouvelles larmes. Elle n'a remarqué de votre rêve que ce qui raminoit ſes douleurs.

Quant à moi, je vous dirai, mon cher Maitre, que je ne ſuis plus ſurpriſe de vous voir en continuelle admiration de vous même, toujours achevant quelque folie, & toujours commençant d'être ſage: car il y a longtems que vous paſſez votre vie à vous reprocher le jour de la veille, & à vous applaudir pour le lendemain.

Je vous avoue auſſi que ce grand effort de courage, qui, ſi près de nous vous a fait retourner comme vous étiez venu, ne me paroit pas auſſi merveilleux qu'à vous. Je le trouve plus vain que ſenſé, & je crois qu'à tout prendre j'aimerois autant moins de force avec un peu plus de raiſon. Sur cette maniere de vous en aler pourroit-on vous demander ce que vous êtes venu faire? Vous

avez

avez eu honte de vous montrer, & c'étoit de n'oſer vous montrer qu'il faloit avoir honte ; comme ſi la douceur de voir ſes amis n'effaçoit pas cent fois le petit chagrin de leur raillerie! N'étiez-vous pas trop heureux de venir nous offrir votre air effaré pour nous faire rire ? Hébien donc, je ne me ſuis pas moquée de vous alors; mais je m'en moque tant plus aujourd'hui ; quoique n'ayant pas le plaiſir de vous mettre en colere, je ne puiſſe pas rire de ſi bon cœur.

Malheureuſement, il y a pis encore; C'eſt que j'ai gagné toutes vos terreurs ſans me raſſurer comme vous. Ce rêve a quelque choſe d'effrayant qui m'inquiette & m'attriſte malgré que j'en aye. En liſant votre lettre, je blamois vos agitations ; en la finiſſant, j'ai blâmé votre ſécurité. L'on ne ſauroit voir à la fois pourquoi vous étiez ſi ému, & pourquoi vous êtes devenu ſi tranquille.

Par quelle bizarrerie avez-vous gardé les plus triſtes preſſentimens juſqu'au moment où vous avez pu la détruire & ne l'avez pas voulu. Un pas, un geſte, un mot, tout étoit fini. Vous vous étiez allarmé ſans raiſon, vous vous êtes raſſuré de même; mais vous m'avez tranſmis la frayeur que vous n'avez plus, & il ſe trouve qu'ayant eu de la force une ſeule fois en votre vie, vous l'avez eue à mes dépends. Depuis votre fatale lettre un ſerrement de cœur ne m'a pas quitée; je n'approche point de Julie ſans trembler de la perdre. A chaque inſtant je crois voir ſur ſon viſage la pâleur de la mort, & ce matin la preſſant dans mes bras, je me ſuis ſentie en pleurs ſans ſavoir pourquoi. Ce voile! Ce voile! .... Il a je ne ſais quoi de ſiniſtre qui me trouble chaque fois que j'y penſe. Non, je ne puis vous pardonner d'avoir pu l'écarter ſans l'avoir fait, & j'ai bien

peur

peur de n'avoir plus déſormais un moment de contentement que je ne vous revoye auprès d'elle. Convenez auſſi qu'après avoir ſi longtems parlé de philoſophie, vous vous êtes montré philoſophe à la fin bien mal-à-propos. Ah ! rêvez, & voyez vos amis ; cela vaut mieux que de les fuir & d'être un ſage.

Il paroit par la Lettre de Milord à M. de Wolmar qu'il ſonge ſérieuſement à venir s'établir avec nous. Sitôt qu'il aura pris ſon parti là-bas, & que ſon cœur ſera décidé, revenez tous deux heureux & fixés; c'eſt le vœu de la petite communauté, & ſurtout celui de votre amie,

Claire d'Orbe.

P. S. Au reſte, s'il eſt vrai que vous n'avez rien entendu de notre converſation dans l'éliſée, c'eſt peut-être tant mieux pour vous; car vous

me ſavez aſſés alerte pour voir les gens ſans qu'ils m'apperçoivent, & aſſés maligne pour perſifler les écouteurs.

LETTRE XI.

Réponſe de M. de Wolmar.

J'Ecris à Milord Edouard, & je lui parle de vous ſi au long, qu'il ne me reſte en vous écrivant à vous-même qu'à vous renvoyer à ſa lettre. La votre exigeroit peut-être de ma part un retour d'honnêtetés; mais vous appeller dans ma famille; vous traitter en frere, en ami, faire votre ſœur de celle qui fut votre amante; vous remettre l'autorité paternelle ſur mes enfans; vous confier mes droits après avoir uſurpé les votres; voila les complimens dont je vous ai cru digne. De votre part, ſi vous juſtifiez ma conduite & mes ſoins, vous m'aurez aſſés loué. J'ai tâché de vous honorer par mon eſtime, honorez-moi par vos

vertus. Tout autre éloge doit être banni d'entre nous.

Loin d'être ſurpris de vous voir frappé d'un ſonge, je ne vois pas trop pourquoi vous vous reprochez de l'avoir été. Il me ſemble que pour un homme à ſiſtêmes ce n'eſt pas une ſi grande affaire qu'un rêve de plus.

Mais ce que je vous reprocherois volontiers, c'eſt moins l'effet de votre ſonge que ſon eſpece, & cela par une raiſon fort différente de celle que vous pourriez penſer. Un Tiran fit autrefois mourir un homme qui dans un ſonge avoit cru le poignarder. Rappellez-vous la raiſon qu'il donna de ce meurtre, & faites vous en l'application. Quoi! vous alez décider du ſort de votre ami & vous ſongez à vos anciennes amours! ſans les converſations du ſoir précédent, je ne vous pardonnerois jamais ce rêve-là. Penſez le jour à ce que vous alez faire à

Rome,

Rome, vous ſongerez moins la nuit à ce qui s'eſt fait à Vevai.

La Fanchon eſt malade; cela tient ma femme occupée & lui ôte le tems de vous écrire. Il y a ici quelqu'un qui ſupplée volontiers à ce ſoin. Heureux jeune homme! Tout conſpire à vôtre bonheur: tous les prix de la vertu vous recherchent pour vous forcer à les mériter. Quant à celui de mes bienfaits n'en chargez perſonne que vous même; c'eſt de vous ſeul que je l'attends.

LETTRE XII.

A M. de Wolmar.

QUe cette Lettre demeure entre vous & moi. Qu'un profond ſecret cache à jamais les erreurs du plus vertueux des hommes. Dans quel pas dangereux je me trouve engagé? O mon ſage & bienfaiſant ami! que n'ai-je tous vos conſeils dans la mémoire, comme j'ai vos bontés dans le cœur! Jamais je n'eus ſi grand beſoin de prudence, & jamais la peur d'en manquer ne nuiſit tant au peu que j'en ai. Ah! où ſont vos ſoins paternels, où ſont vos leçons, vos lumieres? Que deviendrai-je ſans vous? Dans ce moment de criſe, je donnerois tout l'eſpoir de ma vie pour vous avoir ici durant huit jours.

Je me ſuis trompé dans toutes mes con-

conjectures; Je n'ai fait que des fautes jusqu'à ce moment. Je ne redoutois que la Marquise. Après l'avoir vue, effrayé de sa beauté, de son addresse, je m'efforçois d'en détacher tout-à-fait l'ame noble de son ancien amant. Charmé de le ramener du côté d'où je ne voyois rien à craindre, je lui parlois de Laure avec l'estime & l'admiration qu'elle m'avoit inspirée; en relâchant son plus fort attachement par l'autre, j'espérois les rompre enfin tous les deux.

Il se prêta d'abord à mon projet; il outra même la complaisance, & voulant peut-être punir mes importunités par un peu d'allarmes, il affecta pour Laure encore plus d'empressement qu'il ne croyoit en avoir. Que vous dirai-je aujourd'hui? son empressement est toujours le même, mais il n'affecte plus rien. Son cœur épuisé par tant de combats s'est trouvé dans un état de foiblesse dont elle a pro-

sité. Il seroit difficile à tout autre de feindre longtems de l'amour auprès d'elle, jugez pour l'objet même de la passion qui la consume. En vérité, l'on ne peut voir cette infortunée sans être touché de son air & de sa figure; une impression de langueur & d'abatement qui ne quite point son charmant visage, en éteignant la vivacité de sa phisionomie, la rend plus intéressante, & comme les rayons du soleil échapés à travers les nuages, ses yeux ternis par la douleur lancent des feux plus piquans. Son humiliation même a toutes les graces de la modestie: en la voyant on la plaint, en l'écoutant on l'honore; enfin je dois dire à la justification de mon ami que je ne connois que deux hommes au monde qui puissent rester sans risque auprès d'elle.

Il s'égare, ô Wolmar! je le vois, je le sens; je vous l'avoue dans l'amertume de mon cœur. Je frémis en songeant

jusqu'où son égarement peut lui faire oublier ce qu'il est & ce qu'il se doit. Je tremble que cet intrépide amour de la vertu, qui lui fait mépriser l'opinion publique, ne le porte à l'autre extrémité, & ne lui fasse braver encore les loix sacrées de la décence & de l'honnêteté. Edouard Bomston faire un tel mariage! .... vous concevez!.... sous les yeux de son ami!.... qui le permet!.... qui le souffre!.... & qui lui doit tout!.... Il faudra qu'il m'arrache le cœur de sa main avant de la profaner ainsi.

Cependant, que faire? Comment me comporter? Vous connoissez sa violence. On ne gagne rien avec lui par les discours, & les siens depuis quelque tems ne sont pas propres à calmer mes craintes. J'ai feint d'abord de ne pas l'entendre. J'ai fait indirectement parler la raison en maximes générales: à son tour il ne m'entend point. Si j'essaye de

le toucher un peu plus au vif, il répond des ſentences, & croit m'avoir réfuté. Si j'inſiſte, il s'emporte, il prend un ton qu'un ami devroit ignorer, & auquel l'amitié ne ſait point répondre. Croyez que je ne ſuis en cette occaſion ni craintif, ni timide; quand on eſt dans ſon devoir, on n'eſt que trop tenté d'être fier; mais il ne s'agit pas ici de fierté, il s'agit de réuſſir, & de fauſſes tentatives peuvent nuire aux meilleurs moyens. Je n'oſe preſque entrer avec lui dans aucune diſcuſſion; car je ſens tous les jours la vérité de l'avertiſſement que vous m'avez donné, qu'il eſt plus fort que moi de raiſonnement, & qu'il ne faut point l'enflammer par la diſpute.

Il paroit d'ailleurs un peu réfroidi pour moi. On diroit que je l'inquiéte. Combien avec tant de ſupériorité à tous égards un homme eſt rabbaiſſé par un moment de foibleſſe! Le grand, le ſublime Edouard

douard a peur de ſon ami, de ſa créature, de ſon élève ! Il ſemble même, par quelques mots jettés ſur le choix de ſon ſéjour s'il ne ſe marie pas, vouloir tenter ma fidélité par mon intérêt. Il ſait bien que je ne dois ni ne veux le quiter. O Wolmar, je ferai mon devoir & ſuivrai partout mon bienfaiteur. Si j'étois lâche & vil, que gagnerois-je à ma perfidie? Julie & ſon digne époux confieroient-ils leurs enfans à un traître?

Vous m'avez dit ſouvent que les petites paſſions ne prennent jamais le change & vont toujours à leur fin ; mais qu'on peut armer les grandes contre elles-mêmes. J'ai cru pouvoir ici faire uſage de cette maxime. En effet, la compaſſion, le mépris des préjugés, l'habitude, tout ce qui détermine Edouard en cette occaſion, échape à force de petiteſſe & devient preſque inattaquable. Au

lieu que le véritable amour eſt inſéparable de la généroſité, & que par elle on a toujours ſur lui quelque priſe. J'ai tenté cette voye indirecte, & je ne deſeſpere pas du ſuccès. Ce moyen paroit cruel ; je ne l'ai pris qu'avec répugnance. Cependant, tout bien peſé, je crois rendre ſervice à Laure elle-même. Que feroit-elle dans l'état auquel elle peut monter, qu'y montrer ſon ancienne ignominie ? Mais qu'elle peut être grande, en demeurant ce qu'elle eſt ! Si je connois bien cette étrange fille, elle eſt faite pour jouïr de ſon ſacrifice, plus que du rang qu'elle doit refuſer.

Si cette reſſource me manque, il m'en reſte une de la part du gouvernement à cauſe de la Religion ; mais ce moyen ne doit être employé qu'à la derniére extrémité & au défaut de tout autre: quoiqu'il en ſoit, je n'en veux épargner aucun

aucun pour prévenir une alliance indigne & deshonnête. O reſpectable Wolmar! je ſuis jaloux de votre eſtime durant tous les momens de ma vie: Quoique puiſſe vous écrire Edouard, quoique vous puiſſiez entendre dire, ſouvenez-vous qu'à quelque prix que ce puiſſe être, tant que mon cœur battra dans ma poitrine, jamais *Lauretta Piſana* ne ſera Ladi Bomſton.

Si vous approuvez mes méſures, cette Lettre n'a pas beſoin de réponſe. Si je me trompe, inſtruiſez-moi. Mais hâtez-vous, car il n'y a pas un moment à perdre. Je ferai mettre l'addreſſe par une main étrangere. Faites de même en me répondant. Après avoir examiné ce qu'il faut faire, brulez ma lettre & oubliez ce qu'elle contient. Voici le premier & le ſeul ſecret que j'aurai eu de ma vie à cacher aux deux Couſines: ſi j'oſois

j'osois me fier davantage à mes lumieres, vous-même n'en sauriez jamais rien (*).

(*) Pour bien entendre cette lettre & la 3e. de la VIe. partie, il faudroit savoir les avantures de Milord Edouard; & j'avois d'abord résolu de les ajoûter à ce récueil. En y repensant, je n'ai pu me resoudre à gâter la simplicité de l'histoire des deux amans par le romanesque de la sienne. Il vaut mieux laisser quelque chose à deviner au lecteur.

LETTRE XIII.

De Mad^e. de Wolmar à Mad^e. d'Orbe.

LE Courrier d'Italie ſembloit n'attendre pour arriver que le moment de ton départ, comme pour te punir de ne l'avoir différé qu'à cauſe de lui. Ce n'eſt pas moi qui ai fait cette jolie découverte; c'eſt mon mari qui a remarqué qu'ayant fait mettre les chevaux à huit heures, tu tardas de partir juſqu'à onze, non pour l'amour de nous, mais après avoir demandé vingt fois s'il en étoit dix, parce que c'eſt ordinairement l'heure où la poſte paſſe.

Tu es priſe, pauvre Couſine, tu ne peux plus t'en dédire. Malgré l'augure de la Chaillot, cette Claire ſi folle, ou plutôt ſi ſage, n'a pu l'être juſqu'au bout; te voila dans les mêmes las-

las (*) dont tu pris tant de peine à me dégager, & tu n'as pu conſerver pour toi la liberté que tu m'as rendue. Mon tour de rire eſt-il donc venu? Chere amie, il faudroit avoir ton charme & tes graces pour ſavoir plaiſanter comme toi, & donner à la raillerie elle-même l'accent tendre & touchant des careſſes. Et puis, quelle différence entre nous! De quel front pourrois-je me jouer d'un mal dont je ſuis la cauſe & que tu t'es fait pour me l'ôter. Il n'y a pas un ſentiment dans ton cœur qui n'offre au mien quelque ſujet de reconnoiſſance, & tout juſqu'à ta foibleſſe eſt en toi l'ouvrage de ta vertu. C'eſt cela même qui me conſole & m'égaye. Il faloit me plaindre & pleurer de mes fautes; mais on peut ſe moquer de la

(*) Je n'ai pas voulu laiſſer *lacs*, à cauſe de la prononciation génevoiſe remarquée par Mad^e. d'Orbe. VIe. partie; lettre V. p. 64.

la mauvaiſe honte qui te fait rougir d'un attachement auſſi pur que toi.

Revenons au Courrier d'Italie, & laiſſons un moment les moralités. Ce ſeroit trop abuſer de mes anciens titres; car il eſt permis d'endormir ſon auditoire, mais non pas de l'impatienter. Hébien donc, ce Courrier que je fais ſi lentement arriver, qu'a-t-il apporté? Rien que de bien ſur la ſanté de nos amis, & de plus une grande Lettre pour toi. Ah bon! je te vois déja ſourire & reprendre haleine; la lettre venue te fait attendre plus patiemment ce qu'elle contient.

Elle a pourtant bien ſon prix encore, même après s'être fait déſirer; car elle reſpire une ſi .... mais je ne veux te parler que de nouvelles, & ſûrement ce que j'allois dire n'en eſt pas une.

Avec cette Lettre, il en eſt venu une autre de Milord Edouard pour mon mari, & beaucoup d'amitiés pour nous. Celle-

Celle-ci contient véritablement des nouvelles, & d'autant moins attendues que la premiere n'en dit rien. Ils devoient le lendemain partir pour Naples, où Milord a quelques affaires, & d'où ils iront voir le Véſuve. ..... Conçois-tu, ma chere, ce que cette vue a de ſi attrayant? Revenus à Rome, Claire, penſe, imagine ..... Edouard eſt ſur le point d'épouſer ..... non, grace au Ciel cette indigne Marquiſe; il marque, au contraire, qu'elle eſt fort mal. Qui donc?.... Laure, l'aimable Laure; qui ..... mais pourtant ..... quel mariage!.... Notre ami n'en dit pas un mot. Auſſi-tôt après ils partiront tous trois, & viendront ici prendre leurs derniers arrangemens. Mon mari ne m'a pas dit quels; mais il compte toujours que St. Preux nous reſtera.

Je t'avoue que ſon ſilence m'inquiéte un peu. J'ai peine à voir clair dans tout cela. J'y trouve des ſituations bizarres,

&

& des jeux du cœur humain qu'on n'entend gueres. Comment un homme auſſi vertueux a-t-il pu ſe prendre d'une paſſion ſi durable pour une auſſi méchante femme que cette Marquiſe ? Comment elle même avec un caractere violent & cruel a-t-elle pu concevoir & nourrir un amour auſſi vif pour un homme qui lui reſſembloit ſi peu; ſi tant eſt cependant qu'on puiſſe honorer du nom d'amour une fureur capable d'inſpirer des crimes? Comment un jeune cœur auſſi généreux, auſſi tendre, auſſi deſintéreſſé que celui de Laure a-t-il pu ſupporter ſes premiers deſordres? Comment s'en eſt-il rétiré par ce penchant trompeur fait pour égarer ſon ſexe, & comment l'amour qui perd tant d'honnêtes femmes a-t-il pu venir à bout d'en faire une? Di-moi, ma Claire, deſunir deux cœurs qui s'aimoient ſans ſe convenir; joindre ceux qui ſe convenoient ſans s'entendre ; faire triompher l'amour

de

de l'amour-même; du ſein du vice & de l'opprobre tirer le bonheur & la vertu; délivrer ſon ami d'un monſtre en lui créant, pour ainſi dire, une compagne.... infortunée, il eſt vrai, mais aimable, honnête même, au moins ſi, comme je l'oſe croire, on peut le redevenir : Di; celui qui auroit fait tout cela ſeroit-il coupable? celui qui l'auroit ſouffert ſeroit-il à blâmer?

Ladi Bomſton viendra donc ici? Ici, mon ange? Qu'en penſes-tu? Après tout, quel prodige ne doit pas être cette étonnante fille que ſon éducation perdit, que ſon cœur a ſauvée, & pour qui l'amour fut la route de la vertu? Qui doit plus l'admirer que moi qui fis tout le contraire, & que mon penchant ſeul égara, quand tout concouroit à me bien conduire? Je m'avilis moins; il eſt vrai; mais me ſuis-je élevée comme elle? Ai-je évité tant de pieges & fait tant de ſacrifices?

ces? Du dernier degré de la honte elle a ſû remonter au premier degré de l'honneur; elle eſt plus reſpectable cent fois que ſi jamais elle n'eut été coupable. Elle eſt ſenſible & vertueuſe : que lui faut-il de plus pour nous reſſembler? S'il n'y a point de retour aux fautes de la jeuneſſe, quel droit ai-je à plus d'indulgence, devant qui dois-je eſpérer de trouver grace, & à quel honneur pourrois-je prétendre en refuſant de l'honorer?

Hébien, Couſine, quand ma raiſon me dit cela, mon cœur en murmure, &, ſans que je puiſſe expliquer pourquoi, j'ai peine à trouver bon qu'Edouard ait fait ce mariage, & que ſon ami s'en ſoit mêlé. O l'opinion, l'opinion! Qu'on a de peine à ſécouer ſon joug! Toujours elle nous porte à l'injuſtice: le bien paſſé s'efface par le mal préſent; le mal paſſé ne s'effacera-t-il jamais par aucun bien?

J'ai

J'ai laiſſé voir à mon mari mon inquiétude ſur la conduite de St. Preux dans cette affaire. Il ſemble, ai-je dit, avoir honte d'en parler à ma Couſine. Il eſt incapable de lâcheté, mais il eſt foible .... trop d'indulgence pour les fautes d'un ami .... Non, m'a-t-il dit; il a fait ſon devoir; il le fera, je le ſais; je ne puis rien vous dire de plus: mais St. Preux eſt un honnête garçon. Je réponds de lui, vous en ſerez contente .... Claire, il eſt impoſſible que Wolmar me trompe, & qu'il ſe trompe. Un diſcours ſi poſitif m'a fait rentrer en moi-même: j'ai compris que tous mes ſcrupules ne venoient que de fauſſe délicateſſe, & que ſi j'étois moins vaine & plus équitable, je trouverois Ladi Bomſton plus digne de ſon rang.

Mais laiſſons un peu Ladi Bomſton & revenons à nous. Ne ſens-tu point trop en liſant cette lettre que nos amis reviendront

dront plutôt qu'ils n'étoient attendus, & le cœur ne te dit-il rien? Ne bat-il point à préſent plus fort qu'à l'ordinaire, ce cœur trop tendre & trop ſemblable au mien? Ne ſonge-t-il point au danger de vivre familierement avec un objet chéri? de le voir tous les jours? de loger ſous le même toit? & ſi mes erreurs ne m'oterent point ton eſtime, mon exemple ne te fait-il rien craindre pour toi? Combien dans nos jeunes ans la raiſon, l'amitié, l'honneur t'inſpirerent pour moi de craintes que l'aveugle amour me fit mépriſer! C'eſt mon tour, maintenant, ma douce amie, & j'ai de plus pour me faire écouter la triſte autorité de l'expérience. Ecoute-moi donc tandis qu'il eſt tems, de peur qu'après avoir paſſé la moitié de ta vie à déplorer mes fautes, tu ne paſſes l'autre à déplorer les tiennes. Surtout, ne te fie plus à cette gaité folâtre qui garde celles qui n'ont rien à craindre, &

perd celles qui ſont en danger. Claire, Claire! tu te moquois de l'amour une fois, mais c'eſt parce que tu ne le connoiſſois pas, & pour n'en avoir pas ſenti les traits, tu te croyois au deſſus de ſes atteintes. Il ſe vange, & rit à ſon tour. Apprends à te défier de ſa traîtreſſe joye, ou crains qu'elle ne te coûte un jour bien des pleurs. Chere amie, il eſt tems de te montrer à toi-même; car juſqu'ici tu ne t'es pas bien vue: tu t'es trompée ſur ton caractere, & n'as pas ſû t'eſtimer ce que tu valois. Tu t'es fiée aux diſcours de la Chaillot; ſur ta vivacité badine elle te jugea peu ſenſible; mais un cœur comme le tien étoit au-deſſus de ſa portée. La Chaillot n'étoit pas faite pour te connoitre; perſonne au monde ne t'a bien connue, excepté moi ſeule. Notre ami même a plutôt ſenti que vû tout ton prix. Je t'ai laiſſé ton erreur tant qu'elle a pû t'être utile; à préſent qu'elle te perdroit il faut te l'ôter.

Tu es vive, & te crois peu ſenſible. Pauvre enfant, que tu t'abuſes! ta vivacité même prouve le contraire. N'eſt-ce pas toujours ſur des choſes de ſentiment qu'elle s'exerce? N'eſt-ce pas de ton cœur que viennent les graces de ton enjoûment? Tes railleries ſont des ſignes d'intérêt plus touchans que les complimens d'un autre; tu careſſes quand tu folâtres; tu ris, mais ton rire pénetre l'ame; tu ris, mais tu fais pleurer de tendreſſe, & je te vois preſque toujours ſérieuſe avec les indifférens.

Si tu n'étois que ce que tu prétends être, dis-moi ce qui nous uniroit ſi fort l'une à l'autre? où ſeroit entre nous le lien d'une amitié ſans exemple? par quel prodige un tel attachement ſeroit-il venu chercher par préférence un cœur ſi peu capable d'attachement? Quoi! celle qui n'a vécu que pour ſon amie ne ſait pas aimer? Celle qui voulut quiter pere, é-

poux, parens, & ſon pays pour la ſuivre ne ſait préférer l'amitié à rien? Et qu'ai-je donc fait, moi qui porte un cœur ſenſible? Couſine, je me ſuis laiſſée aimer, & j'ai beaucoup fait, avec toute ma ſenſibilité, de te rendre une amitié qui valut la tienne.

Ces contradictions t'ont donné de ton caractere l'idée la plus bizarre qu'une folle comme toi pût jamais concevoir; c'eſt de te croire à la fois ardente amie & froide amante. Ne pouvant diſconvenir du tendre attachement dont tu te ſentois pénétrée, tu crus n'être capable que de celui-là. Hors ta Julie, tu ne penſois pas que rien put t'émouvoir au monde; comme ſi les cœurs naturellement ſenſibles pouvoient ne l'être que pour un objet, & que, ne ſachant aimer que moi, tu m'euſſes pû bien aimer moi-même. Tu demandois plaiſamment ſi l'ame avoit un ſexe? Non, mon enfant, l'ame n'a point

de

de ſexe ; mais ſes affections les diſtinguent, & tu commences trop à le ſentir. Parce que le premier amant qui s'offrit ne t'avoit pas émue, tu crus auſſi-tôt ne pouvoir l'être ; parce que tu manquois d'amour pour ton ſoupirant, tu crus n'en pouvoir ſentir pour perſonne. Quand il fut ton mari tu l'aimas pourtant, & ſi fort, que nôtre intimité même en ſouffrit ; cette ame ſi peu ſenſible ſût trouver à l'amour un ſupplément encore aſſés tendre pour ſatisfaire un honnête homme.

Pauvre Couſine ! C'eſt à toi deſormais de reſoudre tes propres doutes, & s'il eſt vrai

Ch'un freddo amante è mal ſicuro amico (*).

j'ai grand peur d'avoir maintenant une raiſon

(*) Ce vers eſt renverſé de l'original, &, n'en déplaiſe aux belles Dames, le ſens de l'auteur eſt plus véritable & plus beau.

raiſon de trop pour compter ſur toi : mais il faut que j'acheve de te dire là deſſus tout ce que je penſe.

Je ſoupçonne que tu as aimé ſans le ſavoir, bien plutôt que tu ne crois, ou du moins, que le même penchant qui me perdit t'eut ſéduite ſi je ne t'avois prévenue. Conçois-tu qu'un ſentiment ſi naturel & ſi doux puiſſe tarder ſi longtems à naitre? Conçois-tu qu'à l'âge où nous étions on puiſſe impunément ſe familiariſer avec un jeune homme aimable, ou qu'avec tant de conformité dans tous nos goûts celui-ci ſeul ne nous eut pas été commun ? Non, mon ange, tu l'aurois aimé j'en ſuis ſûre, ſi je ne l'euſſe aimé la premiere. Moins foible & non moins ſenſible, tu aurois été plus ſage que moi ſans être plus heureuſe. Mais quel penchant eut pu vaincre dans ton ame honnête l'horreur de la trahiſon & de l'infidélité ? l'amitié te ſauva des pieges de

l'amour

l'amour; tu ne vis plus qu'un ami dans l'amant de ton amie, & tu rachettas ainſi ton cœur aux dépends du mien.

Ces conjectures ne ſont pas même ſi conjectures que tu penſes, & ſi je voulois rappeller des tems qu'il faut oublier, il me ſeroit aiſé de trouver dans l'intérêt que tu croyois ne prendre qu'à moi ſeule un intérêt non moins vif pour ce qui m'étoit cher. N'oſant l'aimer, tu voulois que je l'aimaſſes; tu jugeas chacun de nous néceſſaire au bonheur de l'autre, & ce cœur, qui n'a point d'égal au monde, nous en chérit plus tendrement tous les deux. Sois ſûre que ſans ta propre foibleſſe tu m'aurois été moins indulgente; mais tu te ſerois réprochée ſous le nom de jalouſie une juſte ſévérité. Tu ne te ſentois pas en droit de combattre en moi le penchant qu'il eut falu vaincre, & craignant d'être perfide plutôt que ſage, en immolant ton bonheur au

notre tu crus avoir assés fait pour la vertu.

Ma Claire, voila ton histoire; voila comment ta tirannique amitié me force à te savoir gré de ma honte, & à te remercier de mes torts. Ne croi pas, pourtant, que je veuille t'imiter en cela. Je ne suis pas plus disposée à suivre ton exemple que toi le mien, & comme tu n'as pas à craindre mes fautes, je n'ai plus, grace au Ciel, tes raisons d'indulgence. Quel plus digne usage ai je à faire de la vertu que tu m'as rendue, que de t'aider à la conserver?

Il faut donc te dire encore mon avis sur ton état présent. La longue absence de notre maitre n'a pas changé tes dispositions pour lui. Ta liberté recouvrée, & son retour ont produit une nouvelle époque dont l'amour a sû profiter. Un nouveau sentiment n'est pas né dans ton cœur, celui qui s'y cacha si long-

longtems n'a fait que ſe mettre plus à l'aiſe. Fiere d'oſer te l'avouer à toi-même, tu t'es preſſée de me le dire. Cet aveu te ſembloit preſque néceſſaire pour le rendre tout à fait innocent; en devenant un crime pour ton amie il ceſſoit d'en être un pour toi, & peut-être ne t'es-tu livrée au mal que tu combatois depuis tant d'années, que pour mieux achever de m'en guérir.

J'ai ſenti tout cela, ma chere; je me ſuis peu allarmée d'un penchant qui me ſervoit de ſauvegarde, & que tu n'avois point à te reprocher. Cet hiver que nous avons paſſé tous enſemble au ſein de la paix & de l'amitié m'a donné plus de confiance encore, en voyant que loin de rien perdre de ta gaité, tu ſemblois l'avoir augmentée. Je t'ai vue tendre, empreſſée, attentive; mais franche dans tes careſſes, naïve dans tes jeux, ſans miſtere, ſans ruſe en toute choſe, &

dans tes plus vives agaceries la joye de l'innocence réparoit tout.

Depuis notre entretien de l'élisée je ne suis plus si contente de toi. Je te trouve triste & réveuse. Tu te plais seule autant qu'avec ton amie; tu n'as pas changé de langage mais d'accent; tes plaisanteries sont plus timides; tu n'oses plus parler de lui si souvent; on diroit que tu crains toujours qu'il ne t'écoute, & l'on voit à ton inquiétude que tu attends de ses nouvelles plutôt que tu n'en demandes.

Je tremble, bonne Cousine, que tu ne sentes pas tout ton mal, & que le trait ne soit enfoncé plus avant que tu n'as paru le craindre. Crois-moi, sonde bien ton cœur malade; dis-toi bien, je le repete, si, quelque sage qu'on puisse être, on peut sans risque demeurer longtems avec ce qu'on aime, & si la confiance qui me perdit est tout à fait sans danger

pour

pour toi ; Vous êtes libres tous deux ; c'eſt préciſément ce qui rend les occaſions plus ſuſpectes. Il n'y a point, dans un cœur vertueux, de foibleſſe qui cede au remord, & je conviens avec toi qu'on eſt toujours aſſés forte contre le crime ; mais hélas ! qui peut ſe garantir d'être foible ? Cependant, regarde les ſuites, ſonge aux effets de la honte. Il faut s'honorer pour être honorée, comment peut-on mériter le reſpect d'autrui ſans en avoir pour ſoi-même, & où s'arrêtera dans la route du vice celle qui fait le premier pas ſans effroi ? Voila ce que je dirois à ces femmes du monde pour qui la morale & la religion ne ſont rien, & qui n'ont de loi que l'opinion d'autrui. Mais toi, femme vertueuſe & chrétienne ; toi qui vois ton devoir & qui l'aimes ; toi qui connois & ſuis d'autres regles que les jugemens publics, ton premier honneur eſt celui que te rend ta conſ-

cience, & c'eſt celui-là qu'il s'agit de conſerver.

Veux-tu ſavoir quel eſt ton tort en toute cette affaire? C'eſt, je te le redis, de rougir d'un ſentiment honnête que tu n'as qu'à déclarer pour le rendre innocent (*): mais avec toute ton humeur folâtre, rien n'eſt ſi timide que toi. Tu plaiſantes pour faire la brave, & je vois ton pauvre cœur tout tremblant. Tu fais avec l'amour dont tu feins de rire, comme ces enfans qui chantent la nuit quand ils ont peur. O chere amie! Souviens-toi de l'avoir dit mille fois; c'eſt la fauſſe honte qui mene à la véritable, & la vertu ne ſait rougir que de ce qui eſt mal.

(*) Pourquoi l'Editeur laiſſe-t-il les continuelles répétitions dont cette Lettre eſt pleine, ainſi que beaucoup d'autres? Par une raiſon fort ſimple; c'eſt qu'il ne ſe ſoucie point du tout que ces Lettres plaiſent à ceux qui feront cette queſtion.

mal. L'amour en lui-même eſt-il un crime? N'eſt-il pas le plus pur ainſi que le plus doux penchant de la nature? N'a-t-il pas une fin bonne & louable? Ne dédaigne-t-il pas les ames baſſes & rempantes? N'anime-t-il pas les ames grandes & fortes? N'annoblit-il pas tous leurs ſentimens? Ne double-t-il pas leur être? Ne les éleve-t-il pas au deſſus d'elles-mêmes? Ah! ſi pour être honnête & ſage, il faut être inacceſſible à ſes traits, dis, que reſte-t-il pour la vertu ſur la terre? Le rebut de la nature, & les plus vils des mortels.

Qu'as-tu donc fait que tu puiſſes te reprocher? N'as-tu pas fait choix d'un honnête homme? N'eſt-il pas libre? Ne l'es-tu pas? Ne mérite-t-il pas toute ton eſtime? N'as-tu pas toute la ſienne? Ne feras-tu pas trop heureuſe de faire le bonheur d'un ami ſi digne de ce nom, de payer de ton cœur & de ta perſonne les

anciennes dettes de ton amie, & d'honorer en l'élevant à toi le mérite outragé par la fortune?

Je vois les petits ſcrupules qui t'arrêtent. Démentir une reſolution priſe & déclarée, donner un ſucceſſeur au defunt, montrer ſa foibleſſe au public, épouſer un avanturier; car les ames baſſes, toujours prodigues de titres flétriſſans, ſauront bien trouver celui-ci. Voila donc les raiſons ſur leſquelles tu aimes mieux te reprocher ton penchant que le juſtifier, & couver tes feux au fond de ton cœur que les rendre légitimes? Mais, je te prie, la honte eſt-elle d'épouſer celui qu'on aime ou de l'aimer ſans l'épouſer? Voila le choix qui te reſte à faire. L'honneur que tu dois au defunt eſt de reſpecter aſſés ſa Veuve pour lui donner un mari plutôt qu'un amant, & ſi ta jeuneſſe te force à remplir ſa place, n'eſt-ce pas rendre encore hommage à

ſa mémoire, de choiſir un homme qui lui fut cher.

Quant à l'inégalité, je croirois t'offenſer de combattre une objection ſi frivole, lorſqu'il s'agit de ſageſſe & de bonnes mœurs. Je ne connois d'inégalité deshonorante que celle qui vient du caractere ou de l'éducation. A quelque état que parvienne un homme imbu de maximes baſſes, il eſt toujours honteux de s'allier à lui. Mais un homme élévé dans des ſentimens d'honneur eſt l'égal de tout le monde, il n'y a point de rang où il ne ſoit à ſa place. Tu ſais quel étoit l'avis de ton pere même quand il fut queſtion de moi pour notre ami. Sa famille eſt honnête quoiqu'obſcure. Il jouït de l'eſtime publique, il la mérite. Avec cela fut-il le dernier des hommes, encore ne faudroit-il pas balancer; car il vaut mieux déroger à la nobleſſe qu'à la vertu, & la femme d'un Charbonnier

eſt

eſt plus reſpectable que la maitreſſe d'un Prince.

J'entrevois bien encore une autre eſpece d'embarras dans la néceſſité de te déclarer la premiere; car comme tu dois le ſentir, pour qu'il oſe aſpirer à toi, il faut que tu le lui permettes; & c'eſt un des juſtes retours de l'inégalité, qu'elle coûte ſouvent au plus élevé des avances mortifiantes. Quant à cette difficulté, je te la pardonne, & j'avoue même qu'elle me paroitroit fort grave ſi je ne prenois ſoin de la lever: J'eſpere que tu comptes aſſés ſur ton amie pour croire que ce ſera ſans te compromettre; de mon côté je compte aſſés ſur le ſuccès pour m'en charger avec confiance; car quoi que vous m'ayez dit autrefois tous deux ſur la difficulté de tranformer une amie en maitreſſe, ſi je connois bien un cœur dans lequel j'ai trop appris à lire, je ne crois pas qu'en cette occaſion l'entre-

treprise exige une grande habileté de ma part. Je te propose donc de me laisser charger de cette négociation, afin que tu puisses te livrer au plaisir que te fera son retour, sans mistére, sans regrets, sans danger, sans honte. Ah Cousine! quel charme pour moi de réunir à jamais deux cœurs si bien faits l'un pour l'autre, & qui se confondent depuis si longtems dans le mien. Qu'ils s'y confondent mieux encore, s'il est possible; ne soyez plus qu'un pour vous & pour moi. Oui, ma Claire, tu serviras encore ton amie en couronnant ton amour, & j'en serai plus sûre de mes propres sentimens quand je ne pourrai plus les distinguer entre vous.

Que si, malgré mes raisons, ce projet ne te convient pas, mon avis est qu'à quelque prix que ce soit nous écartions de nous cet homme dangereux, toujours redoutable à l'une ou à l'autre; car,

quoi

quoi qu'il arrive, l'éducation de nos enfans nous importe encore moins que la vertu de leurs méres. Je te laiſſe le tems de réfléchir ſur tout ceci durant ton voyage. Nous en parlerons après ton retour.

Je prends le parti de t'envoyer cette Lettre en droiture à Genève, parce que tu n'as dû coucher qu'une nuit à Lauſanne & qu'elle ne t'y trouveroit plus. Apporte moi bien des détails de la petite République. Sur tout le bien qu'on dit de cette ville charmante, je t'eſtimerois heureuſe de l'aller voir, ſi je pouvois faire cas des plaiſirs qu'on achette aux dépends de ſes amis. Je n'ai jamais aimé le luxe, & je le hais maintenant de t'avoir otée à moi pour je ne ſais combien d'années. Mon enfant, nous n'allames ni l'une ni l'autre faire nos emplettes de noce à Genève; mais quelque mérite que puiſſe avoir ton frere, je doute que ta

Belle-

Belle-ſœur ſoit plus heureuſe avec ſa dentelle de Flandre & ſes étoffes des Indes, que nous dans notre ſimplicité. Je te charge pourtant, malgré ma rancune, de l'engager à venir faire la noce à Clarens. Mon pere écrit au tien, & mon mari à la mere de l'épouſe pour les en prier: voilà les lettres, donne-les, & ſoutiens l'invitation de ton crédit renaiſſant; c'eſt tout ce que je puis faire pour que la fête ne ſe faſſe pas ſans moi: car je te déclare qu'à quelque prix que ce ſoit je ne veux pas quiter ma famille. Adieu, Couſine; un mot de tes nouvelles, & que je ſache au moins quand je dois t'attendre. Voici le deuxieme jour depuis ton départ, & je ne ſais plus vivre ſi longtems ſans toi.

P. S. Tandis que j'achevois cette lettre interrompüe, Mademoiſelle Henriette ſe donnoit les airs d'écrire auſſi

auſſi de ſon côté. Comme je veux que les enfans diſent toujours ce qu'ils penſent & non ce qu'on leur fait dire, j'ai laiſſé la petite curieuſe écrire tout ce qu'elle a voulu, ſans y changer un ſeul mot. Troiſieme Lettre ajoûtée à la mienne. Je me doute bien que ce n'eſt pas encore celle que tu cherchois du coin de l'œil en furetant ce pacquet. Pour celle-là diſpenſe-toi de l'y chercher plus longtems, car tu ne la trouveras pas. Elle eſt addreſſée à Clarens; c'eſt à Clarens qu'elle doit être lue; arrange-toi là-deſſus.

LETTRE XIV.

D'Henriette à ſa mere.

Où êtes-vous donc, Maman? On dit que vous êtes à Genève, & que c'eſt ſi loin, ſi loin, qu'il faudroit marcher deux jours tout le jour pour vous atteindre: voulez-vous donc faire auſſi le tour du monde? Mon petit papa eſt parti ce matin pour Etange; mon petit grand-papa eſt à la chaſſe; ma petite maman vient de s'enfermer pour écrire; il ne reſte que ma mie Pernette & ma mie Fanchon. Mon Dieu! je ne ſais plus comment tout va, mais depuis le départ de notre bon ami, tout le monde s'éparpille. Maman, vous avez commencé la premiere. On s'ennuyoit déja bien quand vous n'aviez plus perſonne à faire endêver; Oh! c'eſt encore pis depuis que vous êtes partie; car

car la petite maman n'eſt pas, non plus de ſi bonne humeur que quand vous y êtes. Maman, mon petit mali ſe porte bien, mais il ne vous aime plus, parce que vous ne l'avez pas fait ſauter hier comme à l'ordinaire. Moi, je crois que je vous aimerois encore un peu ſi vous reveniez bien vîte, afin qu'on ne s'ennuyât pas tant. Si vous voulez m'appaiſer tout-à-fait, apportez à mon petit mali quelque choſe qui lui faſſe plaiſir. Pour l'appaiſer, lui, vous aurez bien l'eſprit de trouver auſſi ce qu'il faut faire. Ah mon Dieu! ſi notre bon ami étoit ici comme il l'auroit déja deviné! mon bel éventail eſt tout briſé; mon ajuſtement bleu n'eſt plus qu'un chiffon; ma piece de blonde eſt en loques; mes mitaines à jour ne valent plus rien. Bon jour, Maman; il faut finir ma Lettre, car la petite maman vient de finir la ſienne & ſort de ſon cabinet. Je crois qu'elle a les yeux rou-

rouges, mais je n'oſe le lui dire ; mais en liſant ceci elle verra bien que je l'ai vû. Ma bonne Maman, que vous êtes méchante, ſi vous faites pleurer ma petite Maman!

P. S. J'embraſſe mon grand-papa, j'embraſſe mes oncles, j'embraſſe ma nouvelle tante & ſa maman ; j'embraſſe tout le monde excepté vous. Maman, vous m'entendez bien ; je n'ai pas pour vous de ſi longs bras.

Fin de la Cinquieme partie.

N°. IV.

SUITE DU CATALOGUE

DES

LIVRES.

Du Fond de M. M. REY, Libraire à Amsterdam.

PHilosophie (la) applicable a tous les objets de l'Esprit & de la raison par l'Abbé Terrasson, 8. 2 *vol. Paris* 1754. à *f* 1. 5 *s.*

Pensées sur l'Interprètation de la Nature, par Diderot, 12. 1754. à 6 *s.*

Pièces de Litterature des années 1751, 1752, 1753. 12. *Amst.* 1754. à 15 *s.*

Porte-Feuille de J. B. Rousseau, 12. 2 *vol. Amst.* 1751.

Principes du Droit de la Nature & des Gens, extrait du grand ouvrage latin de Mr. De Wolff par Mr. Formey, 12. 3 *vol. Amst.* 1758. à *f* 3.

——— Le même ouvrage en 1 *vol.* 4. à *f* 4.

Pseaumes grand 12, tout en Mus. gros caractére, *Amst.* 1754.

——— les mêmes, premier Verset en Musique, *ibid* 1754.

Psapion ou la Courtisanne de Smirne, 8. 1749. à 10 *s.*

Recueil des Lions dessinez d'après nature, par divers Maîtres & gravez par B. Picart divisez en 6 livres, chacun de 6 Feuilles où 42 Planches, 4 1729. à *f* 4.

——— de Voyages au Nord, contenant des Mémoires très utiles au Commerce & à la Navigation, des Relations de la Tartarie, Siberie, Corée, Japon, Nord de l'Amerique, Mississipi, Georgie, Nord de l'Europe, Russie, Samojédes, Islande, Groenland &c. 12. 10 *vol. fig. Amst.* 1723. à *f* 15.

——— de Voyages qui ont servi à l'établissement des Hollandois aux Indes Orientales, &c. 12. 12 *vol. fig. Amst.* 1754. à *f* 18.

——— de Voyages de Fr. Coreal aux Indes Occidentales, Mexique, Perou, Chili, &c. avec les plans des principales Villes occupées par les Espagnols en Amerique, &c. 12. 3 *vol. fig.* ibid. à *f* 4. 10 *s.*